U d'/ of Ottawa
39003001336410

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/morceauxchoisi00plut

11211-86
6356-1
NMB

PLUTARQUE

VIES DES ROMAINS ILLUSTRES

DE LA MÊME COLLECTION

VOLUMES PUBLIÉS OU EN PRÉPARATION

Homère. *Odyssée* (Analyse et Extraits), par M. Allègre, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

Homère. *Iliade* (Analyse et Extraits), par M. Allègre.

Plutarque. *Vies des Grecs illustres* (Choix), par M. Lemercier, professeur-adjoint à la Faculté des lettres de Caen.

Plutarque. *Vies des Romains illustres* (Choix), par M. Lemercier.

Hérodote (Extraits), par M. Corréard, professeur au lycée Charlemagne.

Tite-Live (Extraits), par M. H. Lantoine, secrétaire à la Faculté des lettres de Paris.

Virgile (Analyse et Extraits), par M. H. Lantoine.

Xénophon (Analyse et Extraits), par M. Victor Glachant, professeur au lycée Buffon.

Salluste, par M. H. Lantoine.

Eschyle, Sophocle, Euripide (Extraits), par M. Puech, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris.

Eschyle, Sophocle, Euripide (Pièces choisies), par M. Puech.

Plaute, Térence (Extraits choisis), par M. Audollent, maître de conférences à la Faculté des lettres de Clermont.

César, par M. H. Lantoine.

Aristophane (Pièces choisies), par M. Ferté, professeur au lycée Saint-Louis.

Sénèque (Extraits), par M. Legrand, professeur au lycée Buffon.

Cicéron. Traités, Discours, Lettres, par M. H. Lantoine.

Tacite (Extraits), par M. H. Lantoine.

28758. — Paris. Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9.

COLLECTION LANTOINE

EXTRAITS DES CLASSIQUES GRECS ET LATINS

TRADUITS EN FRANÇAIS

PLUTARQUE

(*MORCEAUX CHOISIS*)

AVEC NOTICE, INDEX ET NOTES

PAR

M. LEMERCIER

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN

VIES DES ROMAINS ILLUSTRES

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

PARIS

MASSON ET Cie, ÉDITEURS

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

UNIVERSITÉ

C'est à dessein que, dans le présent volume, nous n'avons admis ni **Galba,** *ni* **Othon.** *Il nous a paru préférable de le clore avec* **Antoine,** *dont la défaite à Actium consacre la ruine du régime républicain à Rome, donne l'empire du monde aux héritiers de Jules César, et ouvre une ère nouvelle.* L.

Le lecteur trouvera la notice générale sur Plutarque en tête des **Grecs illustres** *(1 vol. de la même collection).*

PA
4375
.V7L4R
1908

PLUTARQUE

MORCEAUX CHOISIS

VIES DES ROMAINS ILLUSTRES

ROMULUS[1]

NAISSANCE DE ROMULUS ET DE RÉMUS

La succession des rois d'Albe, descendus d'Énée, passa de père en fils aux deux frères Numitor et Amulius. Celui-ci, dans le partage qu'il en fit, mit d'un côté le royaume et de l'autre l'or et l'argent avec les richesses qu'on avait apportées de Troie. Numitor choisit le royaume, et Amulius, devenu, par les trésors qu'il avait, plus puissant que son frère, lui enleva facilement la couronne. Mais craignant qu'une fille qu'avait Numitor n'eût un jour des enfants, il la fit prêtresse de Vesta pour l'empêcher de se marier. Les uns la nomment Ilia, d'autres Rhéa et quelques-uns Sylvia. Mais, plus tard, elle mit au monde deux jumeaux d'une grandeur et d'une beauté singulières. Amulius, encore plus alarmé, chargea un de ses domestiques de les noyer. Il s'appelait, dit-on, Faustulus. Selon d'autres, c'est le nom de celui qui les recueillit. Le domestique d'Amulius les ayant mis dans un berceau, descendit vers le Tibre pour les y jeter; mais

1. Il ne faut pas oublier que ces premières pages de l'histoire de Rome sont un tissu de légendes.

ce fleuve était si enflé et si rapide que, n'osant s'approcher du courant, il les posa près du rivage et se retira. L'eau qui croissait toujours éleva doucement le berceau et le porta sur un terrain mou et uni qu'on appelle aujourd'hui *Cermanum*, et qui se nommait autrefois *Germanum*, apparemment parce que les Latins donnent aux frères le nom de *germains*. Il y avait près de là un figuier sauvage qu'on nommait *Ruminal*, soit, comme le croient la plupart des auteurs, à cause de Romulus, soit parce que les troupeaux qui *ruminent* allaient au milieu du jour se reposer sous son ombre.

On raconte que ces enfants, posés ainsi à terre, furent allaités par une louve, et qu'un pivert venait partager avec elle le soin de les nourrir et de les garder. Ces deux animaux passent pour être consacrés à Mars, et les Latins honorent singulièrement le pivert.

ENFANCE DE ROMULUS ET DE RÉMUS

Faustulus, berger d'Amulius, fit élever ces enfants chez lui, à l'insu de tout le monde. Quelques auteurs ont dit pourtant, avec assez de vraisemblance, que Numitor le savait et qu'il fournissait secrètement à leur nourriture. Ils ajoutent que dans la suite ils furent envoyés à Gabies pour y apprendre la grammaire et y recevoir une éducation convenable à leur naissance. On leur donna les noms de Romulus et de Rémus. Dès leur première enfance, leur taille élevée et la noblesse de leurs traits annonçaient déjà leur caractère. En grandissant, ils devenaient l'un et l'autre plus courageux et plus hardis et montraient dans les dangers une audace et une intrépidité à toute épreuve. Mais Romulus l'emportait sur son frère par son intelligence et par sa capacité pour les affaires. Dans les

assemblées où il se trouvait avec ses voisins pour régler ce qui concernait les pâturages et la chasse, il faisait voir en tout qu'il était né plutôt pour commander que pour obéir. Ils étaient l'un et l'autre fort aimés de leurs égaux et de leurs inférieurs; quant aux intendants et aux chefs des troupeaux du roi, à qui ils ne voyaient aucun avantage sur eux du côté du courage, ils les méprisaient et ne tenaient compte ni de leur colère ni de leurs menaces. Toujours livrés à des occupations honnêtes, ils regardaient l'oisiveté et l'inaction comme indignes de personnes libres : exercer continuellement leur corps, chasser, faire des courses, détruire les brigands et les voleurs, défendre les opprimés contre toute espèce de violence, tel était chaque jour l'emploi de leur vie. Par cette conduite, ils s'étaient acquis une grande réputation.

FONDATION DE ROME[1]

La mort d'Amulius ayant rétabli le calme dans la ville[2], Romulus et Rémus ne voulurent ni demeurer à Albe sans y régner, ni régner du vivant de leur aïeul. Après avoir remis Numitor sur le trône et rendu à leur mère les honneurs qui lui étaient dus, ils résolurent d'aller s'établir ailleurs et de bâtir une ville dans le lieu même où ils avaient été nourris. Ils ne pouvaient donner un prétexte plus honnête pour quitter Albe; mais peut-être était-ce pour eux un parti nécessaire. Comme ils n'avaient que des troupes de bannis et d'esclaves fugitifs, il fallait ou que leur puissance fût entièrement détruite, si ces troupes venaient à se débander, ou qu'ils allassent habiter

1. Sur les bords du Tibre, à quelques lieues au-dessus de l'embouchure de ce fleuve.
2. Albe.

avec elles dans une autre ville; car les Albains n'avaient voulu ni s'allier avec ces bannis et ces esclaves, ni les admettre au nombre des citoyens. Une première preuve de ce refus, c'est l'enlèvement des Sabines que ces mêmes hommes ravirent, parce qu'ils ne trouvaient pas à contracter des mariages légitimes. Aussi eurent-ils toujours les plus grands égards pour les femmes qu'ils avaient enlevées. Une seconde preuve, c'est que leur ville commençait à peine à se former, qu'ils y bâtirent, pour les fugitifs, un lieu de refuge qu'ils appelèrent le temple du dieu *Asyle*[1]. Tout le monde y était reçu sans distinction; on ne rendait ni l'esclave à son maître, ni le débiteur à son créancier, ni le meurtrier à son juge. Ils s'autorisaient, pour établir cette franchise générale, d'un oracle d'Apollon. Par ce moyen, Rome, qui n'était pas d'abord de plus de mille maisons, fut en peu de temps considérablement augmentée.

Quand on fut prêt à bâtir la ville, il s'éleva une dispute entre les deux frères sur le lieu où on la placerait. Romulus voulait la mettre à l'endroit où il avait déjà construit ce qu'il appelait la Rome carrée. Rémus avait désigné sur le mont Aventin un lieu fort d'assiette qui prit de lui le nom de *Remonium*, et qu'on appelle aujourd'hui *Regnarium*. Ils convinrent de s'en rapporter au vol des oiseaux que l'on consultait ordinairement pour les augures; or, à peine s'étaient-ils assis, chacun de son côté, qu'il apparut, dit-on, six vautours à Rémus et douze à Romulus. D'autres prétendent que Rémus vit véritablement les siens, mais que Romulus trompa son frère et qu'il ne vit les douze vautours qu'après que Rémus se fut approché de lui. Quoi qu'il en soit, c'est de là qu'est venu l'usage de se servir préférablement des vautours

1. Presque tous les temples, dans l'antiquité, étaient regardés comme des lieux d'asile : qui s'y réfugiait devenait inviolable.

pour prendre les augures. Hercule était charmé, dit un ancien, de voir un vautour lorsqu'il commençait quelque entreprise. En effet, de tous les animaux, le vautour est le moins nuisible; il ne fait tort à rien de ce que les hommes sèment, plantent et nourrissent; il ne vit que de cadavres, et ne tue ni ne blesse aucun être qui ait vie. Il ne touche pas aux oiseaux morts et respecte en eux son espèce; différent en cela des aigles, des hiboux et des éperviers, qui attaquent et déchirent les autres oiseaux. D'ailleurs, les autres oiseaux sont, pour ainsi dire, sous nos yeux, et viennent à tout moment se présenter à nous; mais il est rare de voir un vautour, et l'on trouve difficilement ses petits. Aussi cette rareté a-t-elle fait croire faussement à bien des gens qu'ils viennent dans nos climats d'un pays très éloigné. Mais les devins pensent que, les choses très rares n'étant pas dans le cours ordinaire de la nature, elles nous sont envoyées par les dieux pour nous instruire de l'avenir.

Quand Rémus sut qu'il avait été trompé par son frère, il en fut si mécontent que, pendant que Romulus faisait creuser les fondements des murailles, il le raillait sur son ouvrage, empêchait les travailleurs et en vint même jusqu'à sauter le fossé. Il fut tué sur-le-champ par Romulus lui-même, disent les uns, et selon d'autres par Céler, un de ses gardes. Faustulus périt dans cette occasion avec Plistinus, son frère, qui l'avait aidé à élever Romulus. Céler s'enfuit en Toscane; c'est de son nom que les Romains ont appelé *Celeres*[1] les gens prompts et légers. Ils donnèrent ce nom à Quintus Metellus qui, peu de jours après la mort de son père, donna au peuple un combat de gladiateurs dont il avait fait les préparatifs avec une promptitude étonnante.

1. Ce fut aussi le nom des *Chevaliers romains*.

Romulus, après avoir enterré son frère et ses deux nourriciers dans le lieu appelé Remonium, s'occupa de bâtir la ville. Il avait fait venir de Toscane des hommes qui lui apprirent les cérémonies et les formules qu'il fallait observer, comme pour la célébration des mystères. Ils firent creuser un fossé autour du lieu qu'on appelle maintenant le Comice; on y jeta les prémices de toutes les choses bonnes et nécessaires. A la fin, chacun y mit une poignée de terre qu'il avait apportée du pays d'où il était venu; après quoi on mêla le tout ensemble. On donna à ce fossé, comme à l'univers même, le nom de *Monde*[1]. On traça ensuite autour du fossé, en forme de cercle, l'enceinte de la ville. Le fondateur, mettant un soc d'airain à une charrue, y attelle un bœuf et une vache et trace lui-même, sur la ligne qu'on a tirée, un sillon profond. Il est suivi par des hommes qui ont soin de rejeter en dedans de l'enceinte toutes les mottes de terre que la charrue fait lever, et de n'en laisser aucune en dehors. La ligne tracée marque le contour des murailles et, par le retranchement de quelques lettres, on l'appelle Pomérium, c'est-à-dire ce qui est derrière ou après le mur[2]. Lorsqu'on veut faire une porte, on ôte le soc, on suspend la charrue et l'on interrompt le sillon. De là vient que les Romains, qui regardent les murailles comme sacrées, en exceptent les portes. Si celles-ci l'étaient, ils ne pourraient, sans blesser la religion, y faire passer les choses nécessaires qui doivent entrer dans la ville, ni les choses impures qu'il faut en faire sortir.

1. Le *mundus* = anciennement, la *région des mânes*. Le fossé prenait ce nom, parce que chacun, en y jetant une parcelle du sol natal, croyait y enfermer les âmes des ancêtres inhumés dans la terre de la patrie.

2. De *post* et *murum* : derrière le mur. En fait, le pomérium était un espace de quelques pas, donné, des deux côtés de la muraille, à la religion : on ne pouvait ni y labourer, ni y bâtir.

Quand la ville fut bâtie[1], Romulus divisa d'abord en plusieurs corps militaires tous les citoyens qui étaient en âge de porter les armes. Chaque division fut composée de trois mille hommes de pied et de trois cents chevaux. Il les nomma légions[2], parce qu'elles étaient formées d'hommes choisis sur tous les autres. Tout le reste des citoyens s'appela peuple. Il prit dans ce nombre cent des principaux et des plus honnêtes pour former son conseil : il leur donna le nom de patriciens, et au corps entier celui de sénat, c'est-à-dire conseil des anciens. Ces sénateurs furent, dit-on, nommés patriciens; sans doute, Romulus les nomma ainsi parce qu'il croyait juste que les premiers et les plus puissants d'entre les citoyens eussent une sollicitude et un soin *paternels* pour les faibles, et qu'en même temps il apprenait à ceux-ci que, loin de craindre les grands et de s'affliger des honneurs dont ils jouissent, ils doivent avoir pour eux du respect et de la bienveillance, les regarder comme leurs pères et leur en donner le titre. Aussi les sénateurs sont-ils, même à présent, qualifiés de seigneurs par les étrangers, et par les Romains de pères conscrits, qualification très honorable qui, étant pour eux de la plus grande dignité, ne les expose nullement à l'envie. D'abord on les appela simplement pères; dans la suite, leur nombre s'étant considérablement accru, on les nomma *pères conscrits*[3]. C'était la dénomination la plus vénérable que Romulus eût pu trouver pour distinguer le sénat des autres citoyens. Il fit une seconde division des grands et du

1. En 754 av. J.-C., d'après les conjectures.
2. Du verbe *legere*, choisir.
3. En latin *patres conscripti*. Les historiens romains voient là une abréviation pour *patres et conscripti*, ce dernier mot désignant les plébéiens admis au sénat, c'est-à-dire, inscrits après les *patres*, en 609 av. J.-C.

peuple; il appela les uns patrons ou protecteurs, et les autres clients, c'est-à-dire attachés à la personne. Il établit entre eux des rapports admirables de bienveillance fondés sur des obligations réciproques. Les patrons expliquaient les lois à leurs clients, ils plaidaient leurs causes dans les tribunaux, les éclairaient par leurs conseils et les aidaient de leur crédit dans toutes leurs affaires. Les clients faisaient la cour à leurs patrons; ils avaient pour eux le plus grand respect : ils contribuaient à doter les filles et à payer les dettes de ceux qui étaient pauvres. Il n'y avait point de loi ni de magistrat qui pût forcer un client à déposer contre son patron, ni un patron contre son client. Ces droits ont toujours subsisté; seulement, dans la suite, les grands ont regardé comme une honte et une bassesse de recevoir de l'argent des petits, et cet usage a été supprimé.

L'ENLÈVEMENT DES SABINES

Ce fut quatre mois après la fondation de Rome que Romulus, selon Fabius Pictor, exécuta l'entreprise hardie de l'enlèvement des Sabines. On croit que, porté naturellement à la guerre, persuadé d'ailleurs, sur la foi de certains oracles, que les destins promettaient à Rome la plus grande puissance si elle était nourrie et élevée dans les armes, ce prince fit cet acte de violence pour avoir un prétexte d'attaquer les Sabins. Aussi n'enleva-t-il qu'un petit nombre de femmes, trente seulement, parce qu'il avait plus besoin de guerre que de mariages. Voici comment il exécuta ce projet. Il fit d'abord répandre le bruit qu'il avait découvert sous terre l'autel d'un dieu nommé Consus; c'était le dieu du conseil; car les Romains donnent le nom de conseils à leurs assemblées publiques, et

à leurs premiers magistrats celui de *consuls* ou conseillers. D'autres veulent que ce dieu soit Neptune Équestre. Cet autel, placé dans le grand cirque, reste toujours couvert, excepté dans le temps des jeux où l'on fait des courses de chevaux. On dit aussi que les conseils doivent toujours être secrets : c'est avec raison qu'ils tiennent caché l'autel du dieu qui les donne. Lorsque cette découverte fut assez connue, il fit publier qu'à certain jour il ferait un sacrifice solennel, suivi de spectacles et de jeux. On s'y rendit en foule de toutes parts. Romulus, vêtu de pourpre et entouré des principaux citoyens, était assis dans le lieu le plus élevé. Il avait donné pour signal le geste qu'il ferait, en se levant, de prendre les pans de sa robe et de s'en envelopper. Ses soldats armés tenaient les yeux fixés sur lui. Le signal est à peine donné que, tirant leurs épées, ils s'élancent au milieu de la foule en jetant de grands cris, enlèvent les filles des Sabins et laissent ceux-ci s'enfuir sans les poursuivre.

LE DÉVOUEMENT DES SABINES

Pour se venger, les Sabins, conduits par leur roi Tatius, viennent assiéger Rome et se jettent dans la ville. — Or, comme les Romains et leurs ennemis se préparaient à recommencer le combat, les deux partis sont arrêtés par le spectacle le plus étonnant et le plus difficile à représenter. Les Sabines qui avaient été enlevées, accourant de tous côtés avec de grands cris, et comme poussées par une fureur divine, se précipitent au travers des armes et des monceaux de morts, se présentent à leurs maris et à leurs pères, les unes avec leurs enfants dans les bras, les autres avec les cheveux épars; et toutes ensemble, adressant la parole, tantôt aux Sabins, tantôt aux Romains,

leur donnent les noms les plus tendres. Les deux partis, également touchés de ce spectacle, les reçoivent au milieu d'eux. Alors leurs cris percèrent jusqu'aux derniers rangs, et leur état remplit tous les cœurs d'un sentiment de pitié qui devint encore plus vif lorsque, après des remontrances aussi libres que justes, elles finirent par les prières les plus pressantes : « Qu'avons-nous fait? leur « dirent-elles, et par quelle offense avons-nous mérité et « les maux que nous avons déjà soufferts, et ceux que « nous souffrirons encore? Enlevées par force et contre « la justice par les hommes à qui nous appartenons « maintenant; longtemps négligées, après un tel outrage, « par nos frères, nos pères et nos proches, nous avons « eu le temps de nous attacher à ces Romains qui étaient « l'objet de toute notre haine.... Vous venez aujourd'hui « arracher des femmes à leurs maris et des mères à leurs « enfants! L'abandon et l'oubli dans lequel vous nous « laissâtes alors furent moins déplorables que les secours « que vous nous donnez maintenant. Malheureuses que « nous sommes! Voilà les marques de tendresse que « nous avons reçues de nos ennemis; voilà les marques « de pitié que vous nous avez données. Si vous vous « faites la guerre pour d'autres motifs qui nous soient « inconnus, du moins devez-vous poser les armes par égard « pour nous qui vous avons unis par les titres de beaux-« pères, d'aïeux et d'alliés, avec ceux que vous traitez « en ennemis : mais si c'est pour nous que vous com-« battez, emmenez-nous avec vos gendres et vos petits-« fils; rendez-nous nos pères et nos proches, sans nous « priver de nos maris et de nos enfants. » Ce discours, soutenu par la prière, amena une suspension d'armes, et les généraux s'abouchèrent.

RÉCONCILIATION

Cependant les femmes mènent leurs maris et leurs enfants à leurs pères et à leurs frères; elles apportent des provisions à ceux qui en manquent, font transporter chez elles les blessés, les pansent avec soin, leur font voir qu'elles sont maîtresses dans leurs maisons; que leurs maris, pleins de respect pour elles, les traitent avec égard, avec bienveillance. D'après cela, le traité fut bientôt conclu, aux conditions suivantes : Que les femmes qui voudraient rester avec leurs maris ne seraient assujetties à d'autre travail ni à d'autre service que de filer de la laine; que les Romains et les Sabins habiteraient la ville en commun; qu'elle serait toujours appelée Rome du nom de Romulus, et que les Romains prendraient celui de *Quirites*, du nom de *Cures*, patrie de Tatius; enfin, que Romulus et Tatius régneraient ensemble et partageraient le commandement des armées. Le lieu où le traité fut fait s'appelle encore maintenant Comice, du mot latin *coire*, s'assembler. La ville étant ainsi augmentée du double de citoyens, on prit entre les Sabins cent nouveaux sénateurs, qui furent incorporés aux anciens. On porta les légions à six mille hommes de pied et à six cents chevaux. Le peuple fut divisé en trois tribus : la première des Ramnenses, du nom de Romulus; la seconde des Tatienses, du nom de Tatius; et la troisième des Lucerenses, en mémoire du bois sacré où la plupart des habitants trouvèrent un asile, et obtinrent ensuite le droit de bourgeoisie; car, chez les Romains, les bois sacrés s'appellent *luci*. Le nom de tribu que porte encore chacune de ces divisions prouve qu'il n'y en eut d'abord que trois; leurs chefs s'appellent tribuns. Chaque tribu

fut partagée en dix bandes, qui portaient, dit-on, les noms des Sabines enlevées; mais je crois cette opinion fausse, car la plupart ont les noms des lieux où elles furent placées. Au reste, on décerna plusieurs honneurs à ces femmes : il fut réglé qu'on leur céderait le haut du pavé dans les rues; qu'on ne proférerait en leur présence aucune parole déshonnête; que les juges qui connaissaient des crimes capitaux ne pourraient les citer à leur tribunal; que leurs enfants porteraient au cou l'ornement appelé bulle, à cause de sa ressemblance avec ces bulles qui se forment sur l'eau pendant la pluie, et qu'ils auraient aussi la robe bordée de pourpre.

ORGUEIL DE ROMULUS

Romulus ne sut pas éviter l'écueil ordinaire à presque tous ceux que des faveurs singulières de la fortune ont élevés à une très grande puissance. Enflé de ses succès, plein d'une orgueilleuse confiance en lui-même, il perdit cette affabilité populaire qu'il avait conservée jusqu'alors et prit les manières odieuses d'un despote. Il offensa d'abord les citoyens par le faste de ses habits. Vêtu d'une tunique de pourpre et, par-dessus, d'une robe bordée de même, il donnait ses audiences assis sur un siège renversé, et entouré de ces jeunes gens qu'on appelait Célères, à cause de leur promptitude à exécuter ses ordres. Il ne paraissait en public que précédé de licteurs armés de baguettes avec lesquelles ils écartaient la foule, et ceints de courroies dont ils liaient sur-le-champ ceux qu'il ordonnait d'arrêter.

Numitor son aïeul étant mort, Romulus devait réunir à son domaine le royaume d'Albe. Mais il en avait laissé le gouvernement au peuple pour gagner par là sa con-

fiance, et s'était seulement réservé d'y nommer tous les ans un magistrat pour rendre la justice. Cette imprudence apprit aux principaux de Rome à désirer un État indépendant et sans roi, où ils pussent commander chacun à leur tour. Les patriciens, décorés simplement d'un vain titre et de quelques marques d'honneur, mais n'ayant aucune part aux affaires, étaient appelés au conseil par coutume plutôt que pour y délibérer. Ils écoutaient en silence les ordres du roi et se retiraient ensuite sans avoir d'autre avantage sur le peuple que d'être instruits les premiers de ce qui avait été décidé. Ce n'était pas encore ce qui les eût le plus blessés ; mais quand Romulus, de sa seule autorité et sans leur approbation, sans même les avoir consultés, eut distribué aux soldats les terres qu'il avait conquises et rendu aux Véiens leurs otages, alors le sénat se crut indignement outragé.

MORT ET APOTHÉOSE DE ROMULUS

Aussi, lorsque peu de temps après Romulus disparut subitement, le soupçon de sa mort tomba sur les sénateurs.

On a donc conjecturé que les sénateurs s'étaient jetés sur lui dans le temple de Vulcain, qu'ils l'avaient mis en pièces, et que chacun avait emporté sous sa robe une partie de son corps. D'autres ont dit que cette disparition n'eut lieu ni dans le temple de Vulcain, ni en présence des sénateurs seuls ; mais que Romulus, tenant ce jour-là une assemblée du peuple hors de la ville, près du marais de la Chèvre, il se fit tout à coup dans l'air une révolution extraordinaire, et il survint une tempête si affreuse qu'il serait impossible de la décrire. La lumière du soleil fut totalement éclipsée ; une nuit horrible couvrit les airs ;

on n'entendait de toutes parts que de grands éclats de tonnerre, que des vents impétueux qui soufflaient avec violence. Le peuple, effrayé, se dispersa. Mais les sénateurs se rapprochèrent les uns des autres. Dès que l'orage fut passé et que le jour eut repris sa lumière, le peuple revint au lieu de l'assemblée. Son premier soin fut de demander et de chercher le roi qui ne paraissait pas : mais les sénateurs, arrêtant ses perquisitions, lui ordonnent d'honorer Romulus, qui vient d'être enlevé parmi les dieux, et qui sera pour eux désormais, au lieu d'un roi doux et humain, une divinité propice.

Pendant le tumulte que cet incident fit naître, un des premiers patriciens, généralement estimé pour sa vertu, qui avait suivi Romulus d'Albe à Rome, et avait joui de la confiance et de la familiarité de ce prince, Julius Proculus, s'avança au milieu de la place publique, et là, en présence de tout le peuple, il jura, par ce qu'il y avait de plus sacré, qu'au retour de l'assemblée Romulus s'était montré à lui plus beau et plus grand qu'il ne l'avait jamais vu, et couvert d'armes plus brillantes que le feu; qu'à cette vue, saisi d'étonnement, il lui avait dit : « Ah! « prince, que vous avons-nous fait? et pourquoi nous « avez-vous quittés, en nous exposant aux accusations les « plus graves et les plus injustes, en laissant toute la « ville privée d'un père et plongée dans un deuil inexpri- « mable? » Romulus lui avait répondu : « Les dieux veu- « lent, Proculus, qu'après avoir vécu si longtemps avec « les hommes, quoique fils d'un dieu; après avoir bâti « une ville qui surpassera toutes les autres en puissance « et en gloire, je retourne au ciel, d'où je suis descendu. « Adieu! Allez dire aux Romains qu'en pratiquant la tem- « pérance, en exerçant leur courage, ils s'élèveront au « plus haut point de la puissance humaine. Pour moi, « sous le nom de Quirinus, je serai votre dieu tutélaire. »

Le caractère de Proculus, et le serment qu'il avait fait, firent ajouter foi à son témoignage. D'ailleurs, l'assemblée, par une sorte d'inspiration divine, fut saisie d'un tel enthousiasme que personne ne pensa à le contredire, et que, renonçant à leurs soupçons, ils se mirent tous à invoquer et à adorer Quirinus.

NUMA POMPILIUS

ORIGINE ET CARACTÈRE DE NUMA

Numa[1] était de Cures, ville capitale des Sabins, d'où les Romains, après leur réunion avec ce peuple, prirent le nom de Quirites. Il était le plus jeune des quatre fils de Pomponius et jouissait d'une grande réputation. Par une disposition singulière des dieux, il était né le même jour que Rome avait été fondée par Romulus, le 11 des calendes[2] de mai. Porté par un heureux naturel à toutes les vertus, il s'y était encore formé par l'instruction, par la patience et par la pratique de la philosophie. Il avait purifié son âme, non seulement de toutes les passions honteuses, mais même de celles qui sont estimées chez les Barbares, telles que la violence et la cupidité. Il croyait que la véritable force consiste à soumettre ses désirs au joug de la raison. D'après ces principes, il avait banni de sa maison tout luxe et toute magnificence. Il était, pour les citoyens et pour les étrangers qui le consultaient, un juge et un

1. Dates inconnues, malgré ce que dit Plutarque. Numa personnifie la législation religieuse des Romains.

2. *Calendes* = le premier jour du mois à Rome ; ce jour-là, le pontife offrait un sacrifice, convoquait le peuple et annonçait les fêtes religieuses pour le courant du mois ; de *calatio*, nom de cette cérémonie, est venu le mot de *calendæ*.

arbitre incorruptible. Il consacrait son loisir, non à rechercher les plaisirs, ou à amasser des richesses, mais à honorer les dieux, à s'élever par la raison à la connaissance de leur nature et de leur puissance; et par là il s'était acquis tant de réputation et tant de gloire que Tatius, celui qui régnait à Rome avec Romulus, le choisit pour son gendre et lui donna en mariage sa fille unique Tatia. Cette alliance, loin de lui enfler le cœur, ne le porta pas même à aller vivre auprès de ce prince. Il resta toujours à Cures pour soigner la vieillesse de son père. Et Tatia elle-même préféra la vie obscure et paisible de son mari aux honneurs dont elle aurait pu jouir à Rome dans la maison paternelle : elle mourut après treize ans de mariage.

Alors, Numa, abandonnant le séjour de la ville, alla, par goût, habiter la campagne, où il vivait seul, se promenant dans les bois et les prairies consacrées aux dieux, dans les lieux les plus solitaires. Ce fut cet amour de la retraite qui fit courir le bruit que ce n'était ni la mélancolie, ni la douleur, qui portait Numa à fuir le commerce des hommes; qu'il avait trouvé une société plus auguste, celle d'une déesse qui l'avait jugé digne de son alliance; que la nymphe Égérie ayant conçu pour lui une vive passion, lui avait donné sa main, et lui faisait mener la vie la plus heureuse, en éclairant son esprit par la connaissance des choses divines.

NUMA DEVIENT ROI

Numa était dans sa quarantième année, lorsque les ambassadeurs romains vinrent le prier d'accepter la couronne.

Dès qu'il eut donné son consentement, il fit un sacrifice

aux dieux et partit pour Rome. Le sénat et le peuple, brûlant du désir de le voir, sortirent à sa rencontre. Les femmes le reçurent avec les plus vives acclamations; on fit des sacrifices dans tous les temples; et la ville entière témoigna autant de joie que si elle eût reçu, non pas un roi, mais un nouveau royaume. Lorsqu'on fut arrivé à la place publique, Spurius Vettius fit procéder à l'élection. Numa réunit tous les suffrages, et on lui apporta les marques de la dignité royale. Mais, avant de les accepter, il dit qu'il fallait s'assurer d'abord du consentement des dieux. Et, prenant avec lui des prêtres et des devins, il monta au Capitole, que les Romains appelaient encore la roche Tarpéienne[1]. Là, le premier des augures, lui couvrant le visage d'un voile, le tourna vers le midi; et, se tenant derrière Numa, il lui étendit sa main droite sur la tête, fit une prière et porta sa vue de tous les côtés pour observer ce que les dieux feraient connaître par le vol des oiseaux ou par d'autres signes. Pendant ce temps-là, un silence profond régnait dans la place, malgré la grande affluence de citoyens qui y était réunie. Tous les esprits étaient suspendus dans l'attente de ce qui allait arriver, jusqu'à ce qu'enfin il parut des oiseaux de bon augure qui confirmèrent l'élection. Alors Numa prit la robe royale et descendit de la citadelle pour se rendre au milieu du peuple, qui le reçut avec les plus grandes acclamations et l'appelait l'homme le plus saint et le plus chéri des dieux.

PREMIÈRES RÉFORMES DE NUMA

Il avait à peine pris possession du royaume, qu'il commença par casser la compagnie des trois cents gardes que

1. On sait que la roche Tarpéienne (ainsi nommée en souvenir de Tarpéia qui livra Rome à Tatius) était *près du Capitole*.

Romulus avait toujours auprès de sa personne. Numa ne voulait ni paraître se défier de ceux qui se fiaient à lui, ni régner sur des hommes qui n'auraient pas eu pour leur roi une entière confiance. En second lieu, aux deux prêtres de Jupiter et de Mars, il en ajouta un troisième pour Romulus, et l'appela flamine Quirinal (les anciens prêtres avaient déjà le nom de flamines[1]). Après avoir terminé ces réformes, qu'il avait faites dans le but de s'attirer la bienveillance et les bonnes grâces du peuple, il s'occupa, sans perdre un instant, des moyens d'adoucir les mœurs des citoyens, comme on amollit le fer en le trempant. A leurs inclinations dures et guerrières il voulut substituer des affections justes et douces. Et, sentant combien il était difficile d'adoucir et de porter à la paix ce peuple fier et guerrier, il appela la religion à son secours. Des fêtes, des sacrifices et des danses qu'il ordonnait, qu'il conduisait lui-même, et dont il tempérait la gravité par l'attrait du plaisir, lui servirent à apprivoiser, à amollir peu à peu ces courages bouillants qui ne respiraient que la guerre. Quelquefois même il leur présentait, de la part des dieux, des motifs de frayeur ; il leur annonçait des visions étranges, des voix menaçantes qu'il avait entendues ; et par là il vint à bout de les soumettre entièrement et de les plier sous l'empire de la religion[2].

IL CRÉE LES PONTIFES

On attribue encore à Numa la fondation du principal collège des prêtres qu'on appelle pontifes ; il fut lui-même, dit-on, le premier de ces prêtres. Il leur donna le

1. Le flamine (celui qui est inspiré, ou celui qui souffle le feu) est un prêtre attaché à une divinité particulière.

2. Un des traits du caractère romain a toujours été la superstition.

nom de pontifes, que l'on dérive du mot *pons* qui en latin signifie pont. Le soin d'entretenir et de réparer les ponts n'est pas moins du ministère de ces prêtres que leurs cérémonies les plus immuables et leurs sacrifices les plus solennels. C'est même chez eux un point de religion de croire qu'on ne peut, sans se rendre coupable d'un sacrilège, rompre leur pont de bois[1], qui fut fait, à ce qu'on prétend, sans aucune ferrure, et lié seulement avec des coins de bois, comme un oracle l'avait ordonné. Le pont de pierre, qu'on voit aujourd'hui à la place, n'a été construit que longtemps après. On dit même que le pont de bois est postérieur à Numa et qu'il ne fut bâti que sous Ancus Martius, petit-fils de ce prince. Le grand pontife remplit les fonctions d'interprète et de devin, ou plutôt d'hiérophante : non seulement il préside à tous les sacrifices publics, mais encore il veille à ceux qui se font en particulier; il prend garde qu'on n'y transgresse les cérémonies prescrites, et il enseigne ce que chacun doit faire pour honorer ou apaiser les dieux.

LES VESTALES

Il a aussi la surveillance du collège des vierges sacrées, qu'on appelle *vestales*. C'est à Numa qu'on rapporte leur institution, ainsi que la consécration du feu sacré qu'elles entretiennent, l'établissement du culte et de toutes les cérémonies qu'elles observent. Numa, dit-on, ne consacra d'abord que les deux vestales Gégania et Vérania; et ensuite deux autres, Canuléia et Tarpéia. Servius en ajouta encore deux, et elles sont fixées à ce nombre de six. Numa leur prescrivit de rester vestales

1. Le pont Sublicius.

pendant trente ans. Les dix premières années, elles apprennent ce qu'elles doivent faire ; les dix suivantes, elles pratiquent ce qu'elles ont appris ; et les dix dernières, elles instruisent les novices. Ce temps expiré, elles sont libres de se marier et de rentrer dans la vie commune en quittant le sacerdoce.

Numa leur a accordé de grandes prérogatives ; elles peuvent tester du vivant même de leur père, et disposer de tous leurs biens sans l'intervention d'un curateur. Quand elles sortent en public, elles sont précédées de licteurs ; et si elles rencontrent dans les rues un criminel qu'on mène au supplice, il est mis en liberté ; mais il faut que la vestale jure que cette rencontre est fortuite et n'a pas été ménagée à dessein. Une vestale qui a violé son vœu est enterrée vivante près de la porte Colline. Il y a en cet endroit, en dedans de la ville, un tertre d'une assez longue étendue. On y prépare un petit caveau, dans lequel on descend par une ouverture pratiquée à la surface du terrain, et où l'on dresse un lit ; on y met une lampe allumée et une petite provision des choses les plus nécessaires à la vie, du pain, de l'eau, un pot de lait et un peu d'huile ; car ce serait offenser la religion que de forcer à mourir de faim une personne qui a été consacrée par les cérémonies les plus augustes. Celle qui a été condamnée à ce supplice est mise dans une litière qu'on ferme exactement, et qu'on serre avec des courroies, de manière qu'on ne puisse pas même entendre sa voix, et on la porte ainsi à travers la place publique. A l'approche de la litière, tout le monde se range et la suit d'un air morne et dans un profond silence. Il n'est point de spectacle plus effrayant, ni de jour plus lugubre pour Rome. Lorsque la litière est arrivée au lieu du supplice, les licteurs délient les courroies. Avant de terminer cette fatale exécution, le grand pontife fait des prières secrètes et

lève les mains au ciel. Il tire ensuite de la litière la coupable, qui est couverte d'un voile, la met sur l'échelle par où l'on descend dans le caveau, et s'en retourne aussitôt avec les autres prêtres. Dès qu'elle est descendue, on retire l'échelle, et l'on referme l'ouverture en y jetant de la terre jusqu'à ce que le terrain soit parfaitement uni.

LES FÉCIAUX ET LES SALIENS

Entre plusieurs autres collèges de prêtres établis par Numa, je n'en citerai que deux, celui des saliens et celui des féciaux, parce qu'ils prouvent le plus la piété de ce prince. Les féciaux me paraissent être les mêmes que les conservateurs de la paix[1] chez les Grecs. Leur nom est tiré de leurs fonctions : elles consistent à terminer tous les différends et à ne permettre de recourir aux armes que lorsqu'on a perdu tout espoir de conciliation, car les Grecs ne donnent proprement le nom de paix qu'à l'accord que deux partis font entre eux par la voix de la raison, et non par celle de la force. Les féciaux des Romains allaient plusieurs fois eux-mêmes trouver les peuples qui avaient fait quelque offense à la république, et les invitaient à la réparer. S'ils n'en obtenaient pas la réparation, ils prenaient les dieux à témoin et leur demandaient que, si leurs réclamations n'étaient pas justes, ils fissent retomber sur eux et sur leur patrie les imprécations qu'ils allaient prononcer, après quoi ils faisaient leur déclaration de guerre. Quand les féciaux s'opposaient à une expédition que les Romains voulaient entreprendre, ou seulement s'ils n'y consentaient pas, il n'était permis ni aux soldats ni aux rois de prendre les armes; il fallait

1. Les *Eirènophulakès* (du grec *eirènè*).

d'abord, pour qu'une guerre fût juste, que ces prêtres eussent autorisé le prince à la faire ; il pouvait délibérer ensuite sur les moyens d'exécution. On prétend que la prise et l'incendie de Rome par les Gaulois n'eurent d'autre cause que le mépris qu'on avait fait de cette coutume si sainte et si respectable. Ces Barbares assiégeaient Clusium. Les Romains envoyèrent dans leur camp, en qualité d'ambassadeur, Fabius Ambustus, pour négocier la levée du siège. Fabius, ayant reçu une réponse peu favorable, crut son ambassade finie, et, avec la témérité d'un jeune homme, prenant les armes pour les Clusiens, il provoqua à un combat singulier le plus vaillant des Barbares. Il le vainquit, le tua et le dépouilla de ses armes. Les Gaulois, l'ayant reconnu, envoyèrent à Rome un héraut, pour accuser Fabius d'avoir, au mépris des traités et de la foi jurée, combattu contre eux sans leur avoir déclaré la guerre. Les féciaux furent d'avis que le sénat livrât Fabius aux Gaulois. Mais il eut recours au peuple, dont la décision lui fut favorable et l'arracha au supplice. Les Gaulois ne tardèrent pas à marcher contre Rome. Ils prirent la ville, la saccagèrent et la livrèrent aux flammes, excepté le Capitole.

Voici à quelle occasion Numa institua les prêtres saliens. La huitième année de son règne, une maladie pestilentielle, après avoir ravagé l'Italie, vint fondre sur Rome. Tout le monde était dans la consternation, lorsque tout à coup il tomba du ciel, entre les mains de Numa, un bouclier d'airain : il s'empressa de débiter sur un tel prodige des choses merveilleuses qu'il disait tenir d'Égérie et des Muses : elles lui avaient dit que ce bouclier était envoyé du ciel pour le salut de la ville ; qu'il fallait le garder avec soin, et en faire onze autres parfaitement semblables à celui-là pour la forme et pour la grandeur, afin que ceux qui voudraient l'enlever ne pussent recon-

naître le véritable. Il ajouta que le lieu où il était tombé, avec les prairies qui l'environnaient, devait être dédié aux Muses ; et la source qui arrosait cette campagne, consacrée aux vestales qui chaque jour iraient y puiser de l'eau pour laver et purifier leur temple. La cessation subite de la maladie fit ajouter foi à ses discours. Il manda sur-le-champ les plus habiles ouvriers et leur proposa de travailler à l'envi, pour faire des boucliers entièrement semblables à celui qu'il leur montrait. Ils désespérèrent tous d'y réussir, excepté Mamurius Veturius, un des ouvriers les plus intelligents, qui imita si bien la forme et le contour du bouclier et fit les onze si semblables que Numa lui-même ne put les distinguer du premier. Il établit donc, pour les garder et pour en avoir soin, les prêtres saliens, dont le nom ne vient pas, comme quelques auteurs l'ont imaginé, d'un Salius de Samothrace ou de Mantinée, lequel inventa une danse armée, mais plutôt de la danse même qu'ils font en sautant, lorsqu'au mois de mars ils portent en procession ces boucliers sacrés dans les rues de Rome, et que, vêtus d'une tunique de pourpre, la tête couverte d'un casque d'airain, ceints de larges baudriers du même métal, ils frappent sur leurs boucliers avec de courtes épées. Ces boucliers sont appelés *ancilia*.

LE TEMPLE DE JANUS[1]

Janvier, qui maintenant est le premier mois de l'année, tire son nom de Janus. Je crois que Numa ôta de la première place le mois de mars, qui portait le nom du dieu de la guerre, afin de donner en tout la préférence aux vertus civiles sur les qualités militaires. Car Janus, qui a

1. Roi légendaire du Latium, divinisé.

vécu dans la plus haute antiquité, qu'il ait été un dieu ou un roi, fut un grand politique, ami des vertus sociales, qui fit quitter aux hommes la vie dure et sauvage qu'ils avaient menée jusqu'alors. C'est de là qu'il est représenté avec deux visages, pour montrer qu'il avait su accommoder ses manières et sa conduite à un double genre de vie. Il y a dans Rome un temple à deux portes qu'on appelle les portes de la guerre. Il est d'un usage constant de les ouvrir pendant la guerre et de les fermer en temps de paix. Rien n'est plus difficile et plus rare que de les voir fermées; les Romains, à cause de la vaste étendue de leur empire, ont presque toujours à se défendre contre quelqu'une des nations barbares qui les environnent. Cependant ce temple fut fermé sous César-Auguste[1], après qu'il eut défait Antoine; il l'avait été auparavant sous le consulat de Marcus Attilius et de Titus Manlius[2]. Il est vrai que ce fut pour peu de temps. On le rouvrit presque aussitôt, parce qu'il survint une nouvelle guerre. Mais, sous le règne de Numa, il ne fut pas ouvert un seul jour, et demeura constamment fermé pendant l'espace de quarante-trois ans : tant l'ardeur des combats s'était éteinte partout! Car le peuple romain n'était pas le seul que la douceur et la justice de son roi eussent charmé : toutes les villes voisines semblaient avoir respiré l'haleine d'un vent doux et pur qui venait du côté de Rome, et qui, opérant dans leurs mœurs un changement sensible, leur inspirait un vif désir d'être gouvernées par de sages lois, de vivre en paix en cultivant leurs terres, d'élever paisiblement leurs enfants et d'honorer les dieux. Ce n'était dans toute l'Italie que fêtes, que danses et festins. Ces hommes heureux s'invitaient réciproquement, se visitaient sans crainte et passaient les jours ensemble dans

1. En l'an 8 av. J.-C.
2. En 235 av. J.-C.

une douce cordialité ! La sagesse de Numa était comme une source abondante, d'où la justice et la vertu s'épanchaient dans toutes les âmes, et y entretenaient la tranquillité dont il jouissait lui-même.

MORT DE NUMA

La mort de ce prince ne fut ni subite, ni prompte : étant tombé dans une maladie de langueur, il s'éteignit peu à peu de vieillesse et mourut, âgé d'un peu plus de quatre-vingts ans.

Les honneurs qui accompagnèrent ses obsèques ajoutèrent à l'éclat de sa vie. Tous les peuples voisins, amis et alliés de Rome, s'y rendirent avec des présents et des couronnes. Les sénateurs portèrent sur leurs épaules le lit où l'on avait placé son corps ; ils étaient suivis de tous les prêtres et d'une foule innombrable de peuple ; les femmes même et les enfants assistaient à ces funérailles, non comme à celles d'un roi mort de vieillesse, mais comme au convoi de l'ami le plus cher qui aurait été moissonné à la fleur de son âge ; ils fondaient tous en larmes et poussaient de profonds gémissements. On ne brûla pas son corps, parce qu'il l'avait défendu ; mais on fit deux cercueils de pierre qu'on enterra au pied du mont Janicule ; l'un renfermait son corps, et l'autre les livres sacrés qu'il avait écrits lui-même, comme les législateurs grecs écrivaient leurs tables.

VALÉRIUS PUBLICOLA [1]

ORIGINE DE PUBLICOLA

Il s'appelait auparavant Publius Valérius et descendait de ce Valérius qui, dans les premiers temps de Rome, eut une si grande part à la réconciliation des Romains avec les Sabins et à leur réunion en un seul peuple. Ce fut lui, en effet, qui détermina les deux rois à une conférence, et qui leur fit conclure la paix. Issu de cet homme illustre, Valérius, lors même que Rome était encore soumise à des rois, s'y faisait distinguer par son éloquence et par sa fortune. Il se servait de l'une avec autant de droiture que de liberté pour défendre la justice et employait l'autre à secourir avec une généreuse humanité ceux qui étaient dans le besoin ; en sorte qu'on ne doutait pas que, si le gouvernement devenait jamais républicain, Valérius n'y fût placé au premier rang.

INSTITUTION DU CONSULAT

Tarquin le Superbe n'était monté sur le trône qu'en foulant aux pieds toutes les lois divines et humaines[2], et il usait de son pouvoir, non avec la modération d'un roi, mais avec la violence d'un tyran cruel. Il s'était rendu odieux et insupportable au peuple, qui prit occasion de

1. P. Valérius *Poplicola* fut, le premier, consul élu de la république ; il le fut une deuxième fois en 460 av. J.-C. ; il mourut, semble-t-il, à la reprise du Capitole sur Herdonius, ce que ne paraît pas dire Plutarque.

2. Assassinat de Servius Tullius.

la mort de Lucrèce pour se révolter. Junius Brutus qui, dans le dessein de changer la forme du gouvernement, s'était mis à la tête du parti populaire, s'en ouvrit d'abord à Valérius, qui le seconda de tout son pouvoir et contribua beaucoup à chasser les tyrans[1]. Tant qu'on put croire que les Romains nommeraient un seul général à la place d'un roi, Valérius ne fit aucune démarche, persuadé que le commandement appartenait à Brutus, comme au premier auteur de la liberté. Mais quand le peuple, à qui le nom de monarque était devenu odieux, parut préférer une autorité partagée, qu'il demandait même qu'on nommât deux consuls, Valérius espéra qu'il serait associé à Brutus; il se trompa cependant, et Brutus, contre son propre gré, au lieu de Valérius, eut pour collègue Tarquinius Collatinus, mari de Lucrèce. Ce n'est pas que ce dernier eût plus de mérite que Valérius; mais les principaux de la ville, craignant les Tarquins, qui, malgré leur éloignement, mettaient tout en œuvre pour adoucir et regagner le peuple, voulurent avoir pour chef l'ennemi le plus implacable des rois, celui qui paraissait ne devoir jamais se laisser fléchir.

MORT DES FILS DE BRUTUS

Des émissaires de Tarquin avaient ourdi, à Rome même, une conspiration contre la liberté et réussi à embaucher les fils de Junius Brutus. — Vindicius est un esclave qui a tout vu.

Vindicius ne lui eut pas plus tôt raconté, en présence de sa femme et de Marcus Valérius, son frère, tout ce qu'il avait vu et entendu, que Publicola, saisi de crainte et d'horreur, enferme l'esclave dans sa chambre. Et, laissant

1. 509 av. J.-C.

sa femme pour garder la porte de la maison, il charge son frère d'aller investir le palais du roi, de faire en sorte d'y surprendre les lettres et de saisir tous les domestiques. Lui-même, accompagné d'un grand nombre de clients et d'amis qui ne le quittaient jamais, et suivi de tous ses esclaves, il se rend sans différer à la maison des Aquilius, qu'il trouve sortis. Comme personne ne l'attendait, il entre sans la moindre opposition et trouve les lettres dans la chambre des ambassadeurs. Il était encore dans la maison, lorsque les Aquilius, qu'on avait avertis, accourent avec précipitation et, l'ayant rencontré comme il sortait, s'efforcent de lui arracher ces lettres. Valérius et sa troupe opposent une vigoureuse défense. Et étant venus à bout de leur entortiller leurs robes autour du cou, ils les entraînent malgré leur résistance; tour à tour poussant et repoussés, ils arrivent enfin avec beaucoup de peine à la place publique[1]. Marcus Valérius n'avait pas été moins heureux au palais du roi; il s'était emparé d'autres lettres qu'on emportait parmi des effets emballés; et il traîna pareillement à la place tous les domestiques du roi qu'il avait pu prendre.

Quand les consuls eurent apaisé le tumulte, Valérius fit amener de sa maison Vindicius, et l'accusation fut intentée. On lut publiquement les lettres, et aucun des conjurés n'osa parler pour sa défense. Toute l'assemblée, les yeux baissés, gardait un profond silence; quelques personnes seulement, par égard pour Brutus, opinèrent pour l'exil. Les larmes de Collatinus et le silence de Valérius faisaient espérer qu'on pencherait vers la douceur, lorsque Brutus, appelant ses deux fils par leur nom : « Vous, Titus, et vous, Valérius, leur dit-il, pourquoi ne « répondez-vous pas à cette accusation? » Sommés ainsi

1. Autrement dit, le *forum*.

par trois fois, ils ne répondirent rien. Alors Brutus, se tournant vers les licteurs : « C'est maintenant à vous, « leur dit-il, de faire votre devoir. » Aussitôt ils saisissent les deux fils de Brutus, leur arrachent leurs habits, leur lient les mains derrière le dos et les déchirent à coups de verges[1]. Aucun des spectateurs ne put soutenir la vue d'une exécution si cruelle; Brutus seul n'en détourna pas un instant les yeux, et pendant tout ce temps le moindre mouvement de pitié ne parut adoucir la colère et la sévérité qu'on voyait empreintes sur son visage. Il regarda d'un œil farouche le supplice de ses enfants, jusqu'à ce que les licteurs, les ayant étendus par terre, eurent fait tomber leur tête sous la hache. Alors, laissant à son collègue le châtiment des autres, il se retira.

VALÉRIUS CONSUL

Le peuple s'étant assemblé pour une nouvelle élection, Valérius fut unanimement nommé consul; récompense bien due au zèle qu'il avait montré pour le salut de Rome. Il crut juste de la faire partager à Vindicius : il commença par l'affranchir et lui fit donner, par un décret du peuple, la qualité de citoyen, avec le droit de suffrage dans celle des tribus qu'il voudrait choisir. C'était le premier exemple d'une telle faveur; car ce ne fut que longtemps après qu'Appius[2], pour gagner les bonnes grâces de la multitude, donna généralement à tous les affranchis le droit de suffrage. Cet entier affranchissement s'appelle encore aujourd'hui *vindicta*, du nom de Vindicius.

1. Les licteurs portaient devant les consuls ou les préteurs des faisceaux, bottes de baguettes qui, primitivement, contenaient une hache, signe du droit d'infliger la peine de mort. Valérius, par une loi, fit disparaître cette hache.

2. Élu consul en 451, puis décemvir.

VICTOIRE SUR TARQUIN

Tarquin, désespérant de recouvrer son royaume par la trahison, eut recours aux Toscans, qui embrassèrent son parti avec chaleur et le ramenèrent vers Rome avec une nombreuse armée. Les consuls sortirent au-devant d'eux à la tête de leurs légions; et les deux armées se mirent en bataille dans des lieux sacrés, appelés l'un le bocage d'Arsia, l'autre le pré Ésuvien. Le combat était à peine engagé qu'Aruns, fils de Tarquin, et le consul Brutus se rencontrèrent, non par hasard, mais conduits par la haine et par le ressentiment : l'un cherchait le tyran et l'ennemi de sa patrie; l'autre voulait se venger de son exil. Ils poussèrent leurs chevaux l'un contre l'autre avec plus de fureur que de précaution; et, ne songeant pas même à se couvrir, ils se percèrent l'un et l'autre et restèrent tous deux sur la place. Ce prélude du combat n'eut pas une suite moins sanglante; le carnage devint horrible dans les deux armées, qui ne furent séparées que par un violent orage. Valérius était dans une grande inquiétude. Il ne savait à qui la victoire était restée; il voyait ses soldats aussi étonnés de leurs propres pertes que satisfaits de celles des ennemis : tant le nombre des morts paraissait égal de part et d'autre et laissait le succès incertain! Seulement, chaque parti, bien assuré de ce qu'il avait perdu, et ne connaissant que par conjecture la perte de l'ennemi, se croyait plutôt vaincu que victorieux. La nuit survint. Et il est aisé d'imaginer dans quel état ils la passèrent après un combat si terrible. Le silence régnait dans les deux camps, lorsqu'un bois sacré qui en était voisin fut, dit-on, tout à coup agité, et il en sortit une voix qui dit clairement que les Toscans avaient perdu

un homme de plus que les Romains. C'était sans doute la voix d'une divinité; car, à peine eut-elle été entendue que les Romains, reprenant courage, firent retentir leur camp de cris de joie, tandis que les Toscans, saisis de frayeur et de trouble, abandonnèrent leurs retranchements et prirent la fuite. Les Romains s'emparèrent de leur camp, qu'ils mirent au pillage, et où ils firent cinq mille prisonniers. Ils comptèrent ensuite les morts; il s'en trouva onze mille trois cents du côté des Toscans et un de moins du côté des Romains. On dit que cette bataille fut donnée la veille des calendes de mars[1]. Valérius obtint les honneurs du triomphe et fut le premier des consuls qui entra dans Rome sur un char tiré par quatre chevaux.

RIPOSTE DE VALÉRIUS A SES ENVIEUX

Mais bientôt Valérius commença à déplaire et à devenir suspect. Brutus, qu'on regardait comme le père de la liberté, n'avait pas voulu gouverner seul, et s'était donné deux fois un collègue. Au contraire, Valérius s'attribuait à lui seul toute l'autorité. « Il n'est pas, disait-on, « l'héritier du consulat de Brutus dont il fait trop peu de « cas, mais de la tyrannie de Tarquin. Qu'avons-nous « besoin qu'il loue Brutus de paroles, si de fait il imite « le tyran, en marchant seul entouré de tous les faisceaux « et de toutes les haches, quand il sort de sa maison, qui « est plus grande et plus belle que le palais du roi qu'il « a lui-même démoli? »

Il est vrai qu'il habitait une maison beaucoup trop magnifique : située sur la croupe du mont Vélia, elle

1. C'est-à-dire le dernier jour de février, puisque les calendes étaient le premier jour du mois.

dominait tellement la place publique qu'on voyait de là tout ce qui s'y passait; elle était d'ailleurs d'un accès très difficile. Lorsqu'il en descendait avec son cortège, sa marche représentait à ceux qui le voyaient d'en bas, non la simplicité d'un consul, mais le faste d'un roi. Il fit voir, dans cette occasion, combien il est heureux pour les hommes en place, chargés d'affaires importantes, d'avoir l'oreille ouverte au langage de la franchise et de la vérité plutôt qu'aux discours de la flatterie et du mensonge. Averti par ses amis du mécontentement du peuple, au lieu de disputer et de s'emporter, il assemble un grand nombre d'ouvriers et, la nuit même, il fait démolir sa maison jusqu'aux fondements. Le lendemain, quand le peuple vit ces ruines, il admira la grandeur d'âme de Valérius; mais il fut fâché que l'envie eût fait injustement détruire une maison si grande et si belle; il en eut le même regret que de la mort d'un homme que l'on aurait fait périr sans raison. Ils avaient honte aussi que leur consul fût réduit à loger dans une maison d'emprunt; car ses amis l'avaient reçu chez eux, et il y demeura jusqu'à ce que le peuple lui eût donné un emplacement sur lequel il fit bâtir une maison plus modeste que la première, dans le lieu où est maintenant le temple de la Victoire.

PORSENNA ATTAQUE LES ROMAINS

Tarquin, après la bataille mémorable où Aruns, son fils aîné, avait perdu la vie dans un combat singulier contre Brutus, se réfugia à Clusium auprès du Lars Porsenna[1], le plus puissant des rois d'Italie et qui passait

1. Lars : roi, prince, chef.

pour un prince bon et généreux. Porsenna lui promit du secours : d'abord il envoya des ambassadeurs aux Romains pour les sommer de recevoir ce prince. Sur leur refus, il leur déclara la guerre et, après leur avoir fait dire dans quel temps il partirait et quels lieux il attaquerait les premiers, il se mit en marche avec une nombreuse armée. Publicola, quoique absent, fut nommé consul pour la seconde fois, et on lui associa Titus Lucrétius. Il revint tout de suite à Rome, et, pour ne pas le céder à Porsenna en courage et en fierté, il fit bâtir la ville de Sigliuria, lorsque ce prince était déjà près de Rome; et, après l'avoir fortifiée à grands frais, il y envoya une colonie de sept cents Romains [1], afin de montrer à Porsenna qu'il n'était pas inquiet de cette guerre, et qu'il avait les moyens de la soutenir. Cependant Porsenna, s'étant approché de la ville, poussa si vivement les gardes avancées qu'il les obligea de prendre la fuite, et qu'il fut sur le point d'entrer dans Rome avec les fuyards. Mais Publicola s'avança jusqu'aux portes pour les secourir et, ayant engagé le combat près du Tibre avec des ennemis supérieurs en nombre, il soutint vaillamment leurs efforts, jusqu'à ce qu'étant tombé, couvert de blessures, il fût emporté hors du champ de bataille. Son collègue Lucrétius fut aussi blessé, et les Romains découragés s'enfuirent vers la ville.

HORATIUS COCLÈS

Les ennemis, les ayant poursuivis jusqu'au pont de bois, étaient au moment de s'en saisir et d'emporter la ville d'emblée, si Horatius Coclès, et avec lui deux offi-

1. Ces colons étaient d'anciens soldats chargés, en réalité, de maintenir dans la soumission les pays conquis.

ciers des premières familles de Rome, Herminius et Lucrétius, ne les eussent arrêtés à la tête du pont. Horatius avait été surnommé Coclès parce qu'il avait perdu un œil à la guerre, ou, selon d'autres, parce qu'il avait la partie supérieure du nez tellement enfoncée que la séparation de ses yeux n'était pas marquée, et que ses sourcils se touchaient : le peuple avait voulu l'appeler Cyclope ; mais, par un défaut de prononciation, il lui donna le surnom de Coclès qui lui resta. Il soutint seul l'effort des ennemis et les arrêta à l'entrée du pont jusqu'à ce que ses compagnons l'eussent coupé derrière lui. Alors il se jeta tout armé dans le Tibre, et, quoiqu'il eût la cuisse percée d'un dard, il le traversa à la nage. Publicola, rempli d'admiration pour sa valeur, obligea tous les Romains de contribuer en sa faveur pour une somme égale à ce que chacun d'eux dépensait en un jour pour sa nourriture. Ensuite, il lui fit donner autant de terre qu'il en pourrait enfermer en une journée dans un sillon qu'il tracerait lui-même. Enfin, on lui érigea une statue de bronze dans le temple de Vulcain, afin que cette marque d'honneur le consolât de sa blessure, dont il était resté boiteux.

MUCIUS SCÉVOLA

Cependant Porsenna avait mis le siège devant Rome, et la ville commençait à éprouver la famine, lorsqu'une nouvelle armée de Toscans vint porter encore la désolation et le dégât dans ses environs. Publicola, nommé consul pour la troisième fois, sentit qu'il devait borner sa défense à garder la ville, sans risquer de combat. Mais un jour, étant sorti secrètement avec un corps de troupe, il tomba brusquement sur les ennemis qui ravageaient la campagne, les mit en fuite et leur tua cinq mille hommes. Ce fut

alors que Mucius Scévola fit cette action célèbre!... Mucius Scévola possédait toutes les vertus, mais surtout les vertus guerrières. Ayant formé le dessein de tuer Porsenna, il prend un habit toscan, pénètre dans le camp des ennemis dont il savait la langue, et fait le tour du tribunal où le roi était assis, environné de ses officiers; mais, ne le connaissant pas personnellement et craignant de se découvrir en demandant où était Porsenna, il s'arrête à celui des officiers qui lui paraît être ce prince, et, le frappant de son épée, il le tue à l'instant. Il fut arrêté et conduit devant le roi qui l'interrogea. Il y avait près du tribunal un brasier ardent qu'on avait préparé pour un sacrifice que Porsenna devait faire. Mucius mit sa main droite sur le feu, et pendant qu'elle brûlait, il regardait Porsenna d'un visage ferme et d'un œil menaçant. Ce prince, étonné d'un courage si extraordinaire, ordonna qu'on le laissât aller et lui rendit son épée, que Mucius reçut de la main gauche ; c'est de là, dit-on, qu'il eut le surnom de Scévola qui signifie gaucher. « J'ai bravé tes menaces », dit-il à Porsenna, en prenant son épée; « mais je suis vaincu « par ta générosité. Je vais faire, par reconnaissance, un « aveu que la violence n'aurait jamais pu m'arracher. « Trois cents Romains, qui ont juré ta mort, sont ré- « pandus dans ton camp et n'attendent que le moment « favorable d'exécuter leur dessein. Pour moi, appelé par « le sort à tenter le premier l'entreprise, je ne me plains « pas de la fortune qui n'a pas voulu que je fisse périr un « homme vertueux, plus fait pour être l'ami que l'ennemi « des Romains. » Porsenna, ne doutant point de la vérité de ce qu'il lui disait, se prêta plus volontiers à une négociation, moins encore, à ce que je crois, par la crainte des trois cents conjurés que par l'estime et l'admiration que lui inspirèrent le courage et la vertu des Romains.

MORT DE VALÉRIUS

Après avoir remis sa patrie victorieuse entre les mains des consuls nommés pour lui succéder, il mourut comblé de tous les honneurs que les hommes ambitionnent le plus, et qu'ils jugent les plus dignes de leur estime. Le peuple, comme s'il n'eût rien fait pendant sa vie pour acquitter envers lui sa reconnaissance, ordonna qu'il serait enterré aux dépens du public. Les femmes romaines, par une distinction honorable à sa mémoire, convinrent d'en porter le deuil un an entier. On voulut aussi qu'il fût enterré dans la ville, près de la colline Vélia, et le droit de sépulture dans ce même lieu fut donné pour toujours à sa postérité. Mais, aujourd'hui, on n'y enterre aucun de ses descendants; seulement, quand il meurt quelqu'un de cette famille, on y apporte le corps; un homme tient une torche allumée qu'il met dans le tombeau et qu'il en retire un instant après. Cette cérémonie atteste que le défunt a droit d'y être déposé, mais qu'il renonce à cet honneur; on va ensuite l'enterrer hors de la ville.

CORIOLAN[1]

ORIGINE DE CORIOLAN

La famille des Marcius à Rome était patricienne; elle produisit plusieurs personnages illustres; on compte Ancus Martius, petit-fils de Numa, successeur de Tullus

1. Plus célèbre par sa trahison et par sa tendresse filiale que par ses bienfaits envers Rome, il périt assassiné par les Volsques en 448 av. J.-C.

Hostilius au trône. Elle eut aussi Publius et Quintus Marcius, qui procurèrent à la ville l'eau la plus belle et la plus abondante, et Censorinus qui, élevé deux fois à la censure par le peuple romain, fit ensuite porter la loi par laquelle l'exercice de cette charge était interdit à ceux qui en auraient déjà rempli les fonctions. Caius Marcius, dont j'écris la vie, ayant perdu son père en bas âge, fut élevé par sa mère, et son exemple fit voir que, si l'état d'orphelin expose à bien des inconvénients, il n'empêche pas de devenir un grand homme et de s'élever au-dessus des autres. C'est donc à tort que les hommes lâches lui imputent leur bassesse, en la rejetant sur le peu de soin qu'on a pris d'eux dans leur enfance. Il est vrai aussi que ce même Coriolan a justifié l'opinion de ceux qui prétendent qu'une nature forte et vigoureuse, quand l'éducation lui manque, semblable à une bonne terre mal cultivée, produit beaucoup de mauvais fruits mêlés avec les bons. La force de son caractère, sa fermeté inébranlable dans ce qu'il avait une fois résolu, lui donnèrent cette ardeur impétueuse qui lui faisait souvent exécuter les plus grandes choses. Mais, d'autre côté, sa colère implacable, son inflexible opiniâtreté, le rendaient peu propre au commerce des hommes. Si l'on admirait sa persévérance dans les travaux, son indifférence pour les plaisirs, son mépris pour les richesses, qualités qu'on appelait avec raison force, tempérance et droiture, on ne pouvait, dans les rapports de la vie civile, souffrir son humeur sauvage, ses manières dures et hautaines, tant il est vrai que le plus grand fruit que les hommes puissent retirer du commerce agréable des Muses, c'est de vaincre, d'adoucir leur naturel par l'instruction et par les lettres, de le rendre docile à la raison, qui bannit tous les excès et fait garder en tout la modération !

SA PREMIÈRE CAMPAGNE

Il était encore fort jeune lorsqu'il fit ses premières armes. Tarquin le Superbe, chassé du trône et battu en plusieurs rencontres, voulut tenter un dernier effort et marcha contre Rome à la tête de plusieurs peuples du Latium et des autres contrées de l'Italie, qui le suivaient moins par intérêt pour lui que par le désir d'arrêter les progrès des Romains, qui leur donnaient de la jalousie et de la crainte. Dans cette bataille, où les deux partis eurent tour à tour du désavantage et des succès, Marcius, qui combattait avec un courage extraordinaire sous les yeux du dictateur, ayant vu un Romain qui venait d'être renversé, courut à son secours, lui fit un rempart de son corps et tua l'ennemi qui venait pour l'achever. Après la victoire, il fut un des premiers que le général honora d'une couronne de chêne[1].

SA TENDRESSE POUR SA MÈRE

La tendresse de Marcius pour sa mère, le désir de lui plaire étaient le seul mobile qui exaltait son courage. Quand elle avait entendu les louanges qu'on lui donnait, qu'elle l'avait vu recevoir des couronnes, que, le tenant dans ses bras, elle l'arrosait de ses larmes, il était au comble de la gloire et du bonheur. Épaminondas fit, dit-on, paraître la même affection, lorsqu'il regarda comme son plus grand bonheur d'avoir eu son père et sa mère pour témoins de sa victoire de Leuctres. Le gé-

1. L'une des récompenses décernées au courage militaire. Les couronnes étaient réservées aux officiers et aux généraux.

néral eut la satisfaction de les voir l'un et l'autre partager la joie de ce succès et l'en féliciter. Mais Marcius, qui croyait juste de s'acquitter envers sa mère de toute la reconnaissance qu'il aurait due à son père, s'il eût été vivant, ne pensait pas être dégagé de sa dette par tous les honneurs, par tous les plaisirs qu'il procurait à Volumnie[1]. Ce fut à la prière de sa mère et pour céder à ses instances qu'il se maria, et, lors même qu'il eut des enfants, il habita toujours avec elle.

COURAGE DE CORIOLAN[2]

Le lendemain (*de la prise de Corioles*), Marcius est mandé par le consul qui, en présence de toute l'armée, monte sur son tribunal et, après avoir rendu aux dieux les actions de grâces que méritaient de si grands succès, il adresse la parole à Marcius et le comble d'éloges sur la conduite brillante qu'il a tenue sous ses yeux dans le combat, et sur les traits de bravoure dont on lui a rendu compte. Ensuite, avant que de rien distribuer aux troupes, il lui ordonna de prendre à son choix la dîme de tout le butin qu'on avait fait sur les ennemis, argent, chevaux et prisonniers. Enfin il lui donne, comme prix de la valeur, un cheval de bataille, richement enharnaché. Toute l'armée applaudit à ces récompenses. Mais Marcius, s'étant avancé, dit qu'il recevait avec satisfaction le cheval dont le consul l'honorait, qu'il était flatté des louanges qu'il lui avait données, que, pour tout le reste, le regardant plutôt comme un salaire que comme une marque d'honneur, il le refusait, content de le par-

1. Les autres historiens l'appellent Véturie.

2. Les Romains étaient en guerre incessante avec les Volsques, peuple très belliqueux.

tager avec l'armée. « Je ne demande, ajouta-t-il, qu'une « seule grâce, que je mets au-dessus de toutes les autres « et que je vous supplie de m'accorder. J'ai, parmi les « Volsques, un hôte et un ami, homme honnête et ver- « tueux. Il a été fait prisonnier, et de riche, d'heureux « qu'il était auparavant, il est tombé dans la servitude. « De tous les maux qu'il souffre, je veux au moins le « délivrer d'un seul, celui d'être vendu comme un « esclave. » Ce discours excita les acclamations de toute l'armée, et l'on admira bien plus son désintéressement et son mépris des richesses que sa valeur dans les combats. Ceux qui, en le voyant comblé de tant d'honneurs, n'avaient pu se défendre d'un sentiment de jalousie, le jugèrent d'autant plus digne de ces présents qu'il les avait refusés; ils estimèrent bien davantage la vertu qui lui faisait mépriser de si grandes récompenses, que celle qui les lui avait méritées. Un bon emploi des richesses est plus glorieux que le bon usage des armes; mais il est encore plus grand de ne pas désirer les biens que d'en faire un bon emploi. Quand les acclamations et le bruit eurent cessé, le consul prit la parole : « Mes amis, dit-il « à ses soldats, vous ne pouvez forcer Marcius à recevoir « des présents qu'il ne veut pas accepter. Mais donnons- « lui une récompense qu'il ne puisse pas refuser, et « décernons-lui le surnom de Coriolan, si toutefois nous « n'avons pas été prévenus par son action elle-même. » Depuis, il porta toujours ce troisième nom de Coriolan.

CORIOLAN, EXILÉ, FAIT LA GUERRE A SA PATRIE

Réfugié chez les Volsques, Coriolan était devenu leur général.

Or, craignant que le temps nécessaire pour les prépa-

ratifs de la guerre ne lui fit perdre une occasion favorable d'agir, il chargea les magistrats et les principaux citoyens d'assembler les troupes et de faire les provisions. Pour lui, prenant sans choix les plus ardents à le suivre, il entra sur les terres des Romains avant qu'on en eût à Rome le moindre soupçon. Il y fit un si grand butin que les Volsques étaient las de le transporter et ne pouvaient suffire à le consommer dans leur camp. Mais cette immense quantité de richesses et ce dégât de tout le pays étaient les moindres avantages que Coriolan se proposât dans cette expédition; un but plus important qu'il avait eu, c'était de rendre les patriciens encore plus suspects au peuple. Car, en pillant, en ravageant toute la campagne, il épargnait avec le plus grand soin les terres des nobles et ne permettait pas d'en enlever ou d'y gâter la moindre chose. Il réussit par là à augmenter le trouble et les dissensions qui régnaient dans la ville : les patriciens accusaient le peuple d'avoir banni le plus vaillant citoyen qu'ils eussent; et le peuple reprochait aux patriciens que, pour satisfaire leur vengeance, ils avaient appelé Coriolan sur le territoire de Rome; que, simples spectateurs des ravages qui s'exerçaient sur les terres des autres, ils avaient au dehors la guerre même pour garde et pour rempart de leur fortune et de leurs biens. Après cette expédition, qui inspira aux Volsques la plus grande confiance en eux-mêmes et le plus grand mépris pour les ennemis, il les ramena sans avoir perdu un seul homme.

Les Volsques, qui étaient remplis d'ardeur, eurent bientôt rassemblé toutes leurs forces; elles se trouvèrent si considérables qu'on prit le parti d'en laisser une portion pour la sûreté des villes, et de marcher avec l'autre contre les Romains. Coriolan donna le choix à Tullus, roi des Volsques, entre ces deux armées; Tullus répondit que,

Coriolan ne lui étant pas inférieur en courage et ayant été plus heureux dans les combats, il valait mieux qu'il commandât les troupes destinées à aller faire la guerre, que lui il resterait à la garde du pays et ferait passer à l'armée les provisions nécessaires. Coriolan, devenu par là plus puissant, marcha d'abord contre la ville de Circée, colonie romaine, qui, s'étant soumise volontairement, fut garantie du pillage. Il alla ensuite porter le dégât sur les terres des Latins, persuadé que les Romains viendraient combattre pour la défense de leurs alliés, qui leur avaient fait demander plusieurs fois des secours. Mais, comme le peuple y était peu disposé, que, d'ailleurs, les consuls, dont l'année allait finir, ne voulaient rien hasarder, ils renvoyèrent les ambassadeurs sans leur accorder leurs demandes. Coriolan alla donc attaquer les villes du Latium et prit de force Toleries, Vicanium, Pedium et Boles, qui lui firent résistance ; tous les hommes furent vendus et les biens livrés au pillage. Celles qui se rendirent furent traitées avec le plus grand ménagement et, de peur qu'à son insu elles n'éprouvassent quelque dommage, il campait le plus loin qu'il lui était possible et ne prenait rien sur leurs terres. Il se rendit maître de la ville de Bouille, qui n'était qu'à cent stades[1] de Rome. Il y fit un butin considérable et passa au fil de l'épée presque tous ceux qui étaient en âge de porter les armes. Les Volsques qu'on avait laissés pour la défense des villes, apprenant tous ces exploits, ne purent plus se contenir ; ils se rendirent en foule et tout armés au camp de Coriolan, en disant qu'ils ne reconnaissaient pas d'autre général et d'autre chef que lui. Son nom était célèbre dans toute l'Italie ; on admirait sa valeur ; on était étonné de la révolution qu'avait produite dans les affaires le changement d'un seul homme.

1. Cent stades = 18 400 mètres environ.

ROME EST SAUVÉE PAR LA MÈRE ET PAR LA FEMME DE CORIOLAN

Cependant, à Rome, les femmes s'étaient répandues dans tous les temples; le plus grand nombre et les plus distinguées d'entre elles, prosternées au pied de l'autel de Jupiter Capitolin, adressaient à ce dieu les plus ferventes prières. Entre celles-ci était Valérie, sœur de Publicola, celui qui avait rendu aux Romains tant et de si grands services, soit dans la guerre, soit pendant la paix. Publicola était mort quelque temps auparavant. Valérie, sa sœur, qui par l'éclat de sa vertu relevait encore celui de sa naissance, jouissait de l'estime et de la considération de toute la ville. Elle fut, dans cette occasion, affectée du sentiment dont je viens de parler; et, frappée tout à coup d'une inspiration divine qui lui fit voir ce qu'il était le plus utile de faire, elle se lève du pied de l'autel, engage les autres dames à la suivre, et se rend avec elles à la maison de Volumnie, mère de Coriolan; elle y entre et la trouve assise auprès de sa belle-fille, et tenant entre ses bras ses deux petits-fils. Les femmes qui l'accompagnaient s'étant rangées autour d'elle, Valérie prit la parole : « Volumnie, et vous Vir-« gilie, leur dit-elle, ce n'est point par ordre du sénat « que nous venons vers vous; c'est, je n'en puis douter, « par l'inspiration même d'un dieu, qui, touché de nos « prières, nous a poussées à venir ici pour vous engager « à une démarche qui, en nous sauvant avec tous les « autres citoyens, vous assurera à vous-mêmes une gloire « plus éclatante que celle qu'acquirent les filles des « Sabins lorsqu'elles firent cesser la guerre entre leurs « pères et leurs maris, et les réconcilièrent ensemble par

« une paix et une amitié solides. Venez avec nous vers « Coriolan, et, prenant toutes les marques extérieures de « suppliantes, rendez devant lui à votre patrie ce témoi- « gnage aussi véritable que juste, que le ressentiment « de tous les maux qu'il lui a fait souffrir ne l'a point « portée à se venger sur vous, à prendre contre vous « aucune résolution rigoureuse, et qu'elle vous rend à « lui, dût-elle n'en obtenir aucune condition raison- « nable. » Le discours de Valérie fut suivi des cris per- çants de toutes les femmes. « Nous partageons avec vous « les calamités publiques, lui répondit Volumnie, et nous « avons de plus à gémir sur nos malheurs particuliers; « l'éclat de la gloire et des vertus de Coriolan ne rejaillit « plus sur nous, et nous le voyons lui-même environné « des armes de nos ennemis, moins pour le garder que « pour s'assurer de sa personne. Mais la plus grande de « nos infortunes, c'est que notre patrie soit réduite à « une telle extrémité qu'elle mette en nous sa dernière « espérance. Aura-t-il quelque égard pour nous, lui qui « n'en a point pour sa patrie, qu'il a toujours préférée « à sa mère, à sa femme et à ses enfants? Cependant « employez-nous à tout ce que vous voudrez; conduisez- « nous vers lui; si nous ne gagnons rien, nous pourrons « du moins mourir à ses pieds en le suppliant pour la « patrie. » En finissant ces mots, elle prend ses petits-fils, fait lever Virgilie, et se rend avec les autres femmes au camp des Volsques, qui, saisis de respect à leur vue, et touchés de compassion, se tinrent dans le plus profond silence.

Coriolan était assis sur son tribunal, entouré de ses officiers. La vue de ces femmes le surprit d'abord ; mais lorsqu'il eut reconnu sa femme qui marchait à leur tête, il voulut soutenir son caractère d'obstination et d'inflexibilité : bientôt vaincu par sa tendresse, et n'étant

plus maître de son émotion, il n'a pas le courage de l'attendre sur son tribunal ; il descend avec précipitation, s'élance au-devant d'elle, se jette à son cou, la tient longtemps embrassée ; pressant ensuite sur son cœur tour à tour sa mère et ses enfants, il leur prodigue les plus tendres caresses, les couvre de ses larmes et s'abandonne au sentiment de la nature. Quand il eut, pour ainsi dire, rassasié sa tendresse et qu'il vit que sa mère voulait parler, il se fit entourer par les officiers volsques, et écouta Volumnie qui prit la parole en ces termes : « Tu « vois, mon fils, à notre habillement et à la pâleur qui « couvre notre visage, quelle vie solitaire et triste nous « avons menée depuis ton exil. Tu peux juger maintenant « que nous sommes les plus malheureuses de toutes les « femmes. Ce qu'il nous était le plus doux de voir, la for- « tune nous l'a rendu le plus terrible, en nous montrant, « à moi mon fils et à elle son époux assiégeant les murs « de sa patrie. Cette consolation si puissante que les « hommes trouvent dans toutes leurs infortunes, d'adresser « aux dieux leurs prières, est ce qui nous met dans la « plus cruelle perplexité : nous ne pouvons leur deman- « der à la fois et la victoire pour Rome et ta propre con- « servation ; les plus horribles malédictions que nos « ennemis pussent prononcer contre nous seraient ren- « fermées dans nos prières. C'est une nécessité pour ta « femme et tes enfants d'être privés de toi ou de leur « patrie : pour moi, je n'attendrai pas que la fortune « termine de mon vivant cette guerre. Si je ne puis te « conjurer de faire cesser les maux qui en sont la suite, « en nous rendant la paix et l'union, et d'être le bienfai- « teur des deux peuples plutôt que le fléau de l'un « d'entre eux, ne doute pas, mon fils, que tu ne doives « te préparer à n'approcher de Rome qu'après avoir passé « sur le corps de celle à qui tu dois la vie. Dois-je atten-

« dre ce jour où je verrai les Romains triompher de mon « fils, ou mon fils triompher de sa patrie? Te demander « de sauver Rome en perdant les Volsques, ce serait te « proposer une alternative trop pénible : il n'est ni hon- « nête de détruire ses concitoyens, ni juste de trahir « ceux qui se sont fiés à nous. Ce que nous venons donc « te demander, c'est de nous délivrer des maux que nous « souffrons; et ce bienfait, également salutaire pour les « deux peuples, sera plus glorieux pour les Volsques, « qui, par leur victoire, paraîtront nous donner et s'assu- « rer à eux-mêmes les plus grands de tous les biens, une « paix et une amitié réciproque. Si nous les obtenons, « c'est à toi surtout que nous en serons redevables; s'ils « nous sont refusés, tu auras à soutenir les reproches « des deux nations. Cette guerre, dont le résultat est dou- « teux, a cela du moins de certain, que, si tu es vain- « queur, tu seras le fléau de ta patrie, si tu es vaincu, « on dira que, pour satisfaire ton ressentiment, tu as « plongé dans les plus grandes calamités tes bienfaiteurs « et tes amis. »

Coriolan avait écouté le discours de Volumnie sans proférer un seul mot; lorsqu'elle eut fini de parler, il fut longtemps sans rien répondre. Alors Volumnie reprenant la parole : « Pourquoi, mon fils, lui dit-elle, gardes-tu le « silence? Est-il donc beau de tout donner à la colère et « au ressentiment? Et ne l'est-il pas d'accorder quelque « chose à une mère qui te prie pour de si grands intérêts? « Est-il d'un grand homme de conserver le souvenir du « mal qu'on lui a fait; et n'est-il ni d'un grand homme, « ni d'un homme vertueux, de reconnaître et d'honorer « les bienfaits de ceux de qui il a reçu le jour? Mais pour « qui la reconnaissance est-elle un devoir plus que pour « toi, qui, dans ta cruauté, pousses si loin l'ingratitude? « D'ailleurs, ne t'es-tu pas déjà assez vengé de ta patrie,

« tandis que tu n'as donné encore à ta mère aucun « témoignage de ta reconnaissance? et ne devais-je pas, « quand même la nécessité serait moins pressante, obte- « nir de ta piété filiale des demandes si justes et si rai- « sonnables? Si je ne puis rien gagner sur toi, pour- « quoi ménagerais-je ma dernière espérance? » En disant ces mots, elle se jette à ses pieds, avec sa femme et ses enfants : « Que faites-vous, ma mère? » s'écrie Coriolan. En même temps, il la relève et, lui prenant la main : « Vous avez vaincu, lui dit-il : et cette victoire est aussi « heureuse pour votre patrie que funeste pour moi. Je « me retire vaincu par vous seule. »

Après avoir parlé quelque temps en particulier à sa mère et à sa femme, il les renvoya à Rome sur les prières qu'elles lui en firent; et le lendemain, dès la pointe du jour, il ramena les Volsques dans leur pays.

MORT DE CORIOLAN

Coriolan fut à peine de retour à Antium[1], que Tullus qui, par la crainte qu'il avait de son pouvoir, le haïssait et ne pouvait plus le souffrir, résolut de s'en défaire au plus tôt, de peur que, s'il laissait échapper cette occasion, il n'en retrouvât plus une autre si favorable. Les plus hardis de ceux que le roi avait ameutés se mettent à crier qu'il ne faut pas écouter le Romain, ni souffrir qu'un traître domine tyranniquement les Volsques. En même temps, ils se jettent tous sur lui et le massacrent, sans que personne vienne à son secours. Mais on reconnut bientôt que ce meurtre ne s'était pas fait du consentement du plus grand nombre des Volsques : de toutes les villes

1. Port des Volsques. — Les Volsques accusent Coriolan de trahison.

voisines on accourut pour honorer ses obsèques, et, après l'avoir enterré avec toutes les distinctions dues à sa dignité, on décora son tombeau d'armes et de dépouilles, genre d'ornements convenable pour un si grand général.

Les Romains, informés de sa mort, ne donnèrent aucun signe de ressentiment, ni aucun témoignage d'honneur à sa mémoire. Seulement, sur la demande que firent les dames romaines, ils leur permirent d'en porter le deuil pendant dix mois, comme pour un père, un fils ou un frère[1].

CAMILLE[2]

IL NE FUT JAMAIS CONSUL

De toutes les grandes choses qu'on rapporte de Furius Camille, ce qu'il y a de plus étonnant et de plus extraordinaire, c'est qu'ayant commandé souvent les armées, remporté les victoires les plus éclatantes, exercé cinq fois la dictature, obtenu quatre triomphes, et reçu le titre de second fondateur de Rome, il n'ait pas été une seule fois consul. La cause de cette singularité fut le changement qu'avaient introduit dans la République les dissensions du Sénat et du peuple. Celui-ci s'opposait à l'élection des consuls et mettait à la tête du gouvernement des tribuns militaires qui exerçaient la même puissance et la même autorité que les consuls, mais dont le pouvoir était moins odieux à cause de leur nombre. C'était une consolation pour ceux qui n'aimaient pas l'oligarchie, que d'avoir

1. Numa avait réglé le port du deuil.

2. L. Furius Camillus, fameux pour avoir été cinq fois dictateur : il prit la ville de Véies; il chassa Brennus et les Gaulois; il reconstruisit Rome.

pour chefs de l'État six magistrats au lieu de deux. Camille, dès ce temps-là, se signalait par ses exploits, et avait acquis déjà une grande réputation. Mais quoique, dans l'intervalle, on eût tenu plusieurs fois les comices consulaires[1], il ne voulut jamais être consul contre le gré du peuple. Élevé à toutes les autres magistratures, il s'y conduisit si bien que, lorsqu'il commandait seul, il partageait l'autorité avec ses inférieurs, et, lorsqu'il avait des collègues, il recueillait seul toute la gloire des succès. C'était, d'une part, l'effet de sa modestie qui lui faisait exercer le pouvoir sans exciter l'envie; de l'autre, c'était le fruit de sa prudence qui, d'un aveu unanime, le rendait supérieur à tous les magistrats.

IL PREND LA VILLE DE VÉIES[2]

Voyant qu'il serait aussi difficile que périlleux de la prendre d'assaut, et ayant reconnu que le terrain des environs pouvait être creusé si profondément qu'on déroberait à l'ennemi la connaissance de ce travail, il fit ouvrir des mines. L'ouvrage ayant réussi selon ses espérances, il fit donner l'assaut à la ville, afin d'attirer les Véiens sur les murailles. Cependant un autre corps de troupes, étant entré par les mines, pénètre, sans être découvert, jusque sous la citadelle, à l'endroit même où était le temple de Junon, le plus grand et le plus respecté de tous ceux de la ville. On dit que, dans ce moment, le général des Toscans faisait un sacrifice, et que le devin, après avoir considéré les entrailles de la victime, s'écria que les dieux donneraient la victoire à celui qui achèverait le sacrifice.

1. Les consuls étaient élus, plusieurs mois avant leur entrée en fonctions, par les *comices centuriates*.

2. Le siége durait depuis dix ans (395 av. J.-C.).

Les Romains qui étaient dans la mine, ayant entendu ces paroles, ouvrent la terre, sortent en jetant de grands cris et en faisant un bruit effroyable avec leurs armes. Les Véiens, épouvantés, prennent la fuite, et les Romains, enlevant les entrailles de la victime, vont les porter à Camille. Véies ayant été prise de force, Camille, qui, du haut de la citadelle, voyait piller et emporter les richesses immenses dont la ville était remplie, ne put retenir ses larmes; et comme ceux qui étaient autour de lui le félicitaient de cette conquête, il leva les mains au ciel et fit cette prière : « Grand Jupiter, et vous dieux qui voyez les « bonnes et les mauvaises actions des hommes, vous « savez que ce n'est pas injustement, mais par la nécessité « d'une juste défense, que les Romains ont pris les armes « contre les coupables habitants de cette ville. Si, pour « compenser cette prospérité, nous devons éprouver « quelque malheur, épargnez, je vous en conjure, la ville « de Rome et son armée, et faites-le retomber sur moi, « en l'adoucissant le plus qu'il sera possible. » Cette prière achevée, il voulut, suivant la coutume des Romains après qu'ils ont invoqué les dieux, se tourner à droite, et en faisant ce mouvement il se laissa tomber. Cet accident troubla tous ceux qui étaient auprès de lui; mais il leur dit en se relevant que sa chute était ce mal léger qu'il avait demandé aux dieux pour contre-balancer un si grand bonheur.

LA LUTTE CONTRE LES GAULOIS

Les Gaulois, nation celtique chargée d'une population trop nombreuse, avaient quitté leur pays qui ne pouvait suffire à leur subsistance et étaient allés chercher ailleurs des établissements. C'était une multitude immense

d'hommes en âge de porter les armes, tous belliqueux, et qui menaient à leur suite un nombre plus grand encore de femmes et d'enfants. Les uns franchissant les monts Riphées, se répandirent vers l'océan septentrional et se fixèrent aux extrémités de l'Europe; les autres s'établirent entre les Pyrénées et les Alpes, près des Sénonais et des Celtoriens, et y restèrent longtemps. Mais, un jour, ayant goûté pour la première fois du vin qu'on leur avait apporté d'Italie, ils trouvèrent cette boisson si agréable et furent si ravis du plaisir nouveau qu'elle leur avait causé, que, prenant aussitôt leurs armes, et emmenant avec eux leurs femmes et leurs enfants, ils se portèrent du côté des Alpes pour chercher cette terre qui produisait un si bon fruit, et auprès de laquelle toute autre terre leur paraissait stérile et sauvage.

Le premier qui avait porté du vin dans leur pays et qui les excitait le plus à passer en Italie, c'était un Toscan nommé Aruns, homme d'une naissance illustre et qui, sans être d'un naturel méchant, voulait se venger d'un affront qu'il avait reçu. Ayant abandonné son pays, il passa chez les Gaulois, qu'il connaissait de réputation et se mit à leur tête pour les conduire en Italie. Ils y furent à peine entrés qu'ils se rendirent maîtres de tout le pays que les Toscans avaient anciennement possédé, et qui s'étendait depuis les Alpes jusqu'aux deux mers. Les noms que ces contrées portent encore prouvent qu'elles avaient appartenu à la Toscane. La mer qui la borne au nord est appelée Adriatique, de la ville d'Adria, colonie de Toscans; et la mer inférieure, située au midi, se nomme la mer de Toscane. Tout le pays est planté d'arbres, riche en pâturages et arrosé de plusieurs rivières. Il contenait alors dix-huit grandes villes qui faisaient un commerce très étendu et qui vivaient dans la plus grande abondance. Les Gaulois en chassèrent les Toscans et s'y établirent;

mais cette invasion avait eu lieu longtemps avant l'exil de Camille.

A cette dernière époque, les Gaulois assiégeaient Clusium, ville d'Étrurie, dont les habitants implorèrent le secours des Romains, et les prièrent d'envoyer à ces Barbares des ambassadeurs et des lettres. Les Romains nommèrent pour députés trois frères de la famille des Fabius, personnages distingués, et qui avaient joui dans Rome des plus grands honneurs. Les Gaulois, par égard pour le nom de Rome, les reçurent honnêtement; et ayant suspendu l'attaque de la ville, ils en vinrent à une conférence. Les ambassadeurs leur demandèrent quel tort ils avaient reçu des Clusiens pour être venus assiéger leur ville. A cette demande, Brennus[1], roi des Gaulois, se mettant à rire : « Le tort que nous ont fait les Clusiens, répondit-il, « c'est qu'ils veulent posséder beaucoup plus de terres « qu'ils n'en peuvent cultiver, et qu'ils refusent de les par- « tager avec nous qui sommes étrangers, pauvres et « nombreux. C'est, Romains, le même tort que vous « avaient fait anciennement les Albains, les Fidénates, les « habitants d'Ardée; c'est celui que vous ont fait depuis « peu les Véiens, les Capénates, la plupart des Falisques et « des Volsques. Ces peuples refusent-ils de vous faire part « de ce qu'ils possèdent, vous marchez contre eux, vous « les réduisez en servitude et vous détruisez leurs villes. « En cela vous ne faites rien d'extraordinaire et d'injuste, « vous suivez la plus ancienne de toutes les lois, celle qui « donne aux plus forts les biens des plus faibles.... Cessez « donc de montrer tant de compassion pour les Clusiens « assiégés, si vous ne voulez pas inspirer aux Gaulois le « même sentiment en faveur des peuples que vous « opprimez. »

1. Les historiens latins et grecs ont fait un nom propre du mot *Brenn*, titre porté par les chefs de tribus gauloises.

Cette réponse ayant fait juger aux ambassadeurs qu'il n'y avait aucun accommodement à espérer de Brennus, ils entrèrent dans Clusium, relevèrent le courage des assiégés et les animèrent à faire avec eux une sortie, soit qu'ils voulussent connaître le courage des Barbares, ou leur faire éprouver leur valeur. Les Clusiens étant donc sortis de la ville, il se livra près des murs un combat dans lequel Quintus Ambustus, un des trois Fabius, poussa son cheval contre un Gaulois d'une taille et d'une mine avantageuse, qui s'était avancé hors des rangs. Il ne fut pas d'abord reconnu, parce que, dans la vivacité de la mêlée, les yeux étaient éblouis par l'éclat des armes. Mais, après qu'il eut vaincu et tué son ennemi, comme il le dépouillait de ses armes, Brennus le reconnut. Et, prenant les dieux à témoin que contre le droit des gens, contre les lois les plus sacrées parmi les hommes, Quintus Fabius, après être venu en ambassadeur, s'était conduit en ennemi, il fit sur-le-champ cesser le combat; et, laissant les Clusiens, il marcha vers Rome avec son armée. Cependant, afin de ne pas paraître saisir avec joie l'occasion de cette injure, pour s'en faire un prétexte d'attaquer les Romains, il envoie à Rome demander le coupable pour le punir et s'avance à petites journées.

Le sénat s'étant assemblé, la plupart des sénateurs blâmèrent hautement les Fabius. Les prêtres appelés féciaux parlèrent ouvertement contre eux; ils représentèrent au sénat que cet attentat intéressait les dieux eux-mêmes, et, qu'en faisant retomber sur un seul coupable l'expiation du crime, ils détourneraient de dessus tout le peuple la vengeance céleste. Le sénat renvoya l'affaire au peuple, et les prêtres y accusèrent Fabius avec le même zèle; mais le peuple porta si loin la dérision et le mépris pour les droits sacrés de la religion qu'il

nomma Fabius tribun militaire[1] avec ses deux frères.

A cette nouvelle, les Gaulois, indignés, partent sans délai et marchent sur Rome avec la plus grande diligence. Leur multitude, l'éclat de leur appareil militaire, leur force, leur fureur, jetaient l'épouvante partout où ils passaient. Les campagnes s'attendaient aux plus affreux dégâts, et les villes à une ruine totale. Mais, contre l'attente générale, ils ne commirent aucune violence, ils ne pillèrent rien dans les campagnes; et lorsqu'ils passaient auprès des villes, ils criaient à haute voix qu'ils marchaient à Rome, qu'ils n'étaient en guerre qu'avec les Romains et qu'ils regardaient tous les autres peuples comme leurs amis. Pendant que les Barbares s'avançaient avec cette précipitation, les tribuns militaires se mirent en marche avec leurs légions qui n'étaient pas inférieures en nombre aux Gaulois; elles montaient à quarante mille hommes de pied[2]. Mais c'étaient pour la plupart de nouvelles troupes qui n'avaient jamais été exercées, et qui maniaient les armes pour la première fois. D'ailleurs les généraux négligèrent absolument les dieux; ils ne songèrent ni à les apaiser par des sacrifices, ni à consulter les devins, devoir si essentiel dans un si grand péril, et sur le point de livrer bataille. Ce qui mit encore beaucoup de confusion dans l'armée, ce fut la multitude des chefs. Auparavant, et pour des guerres bien moins importantes, les Romains avaient souvent nommé un magistrat unique, qu'ils appellent dictateur. Ils savaient de quelle conséquence il est, dans des conjonctures périlleuses, de n'avoir qu'un même esprit, d'obéir à un seul chef revêtu d'un pouvoir suprême, et qui puisse contenir tout par son autorité. Mais rien ne leur fit plus de tort en cette occa-

1. Chaque légion avait à sa tête six tribuns militaires, qui commandaient tour à tour, soit un mois, soit un jour.

2. Il y avait donc six légions au moins.

sion que leur ingratitude envers Camille : elle avait montré aux généraux tout ce qu'ils auraient à craindre quand ils ne voudraient pas flatter le peuple et lui complaire.

Les Romains s'avancèrent jusqu'à quatre-vingt-dix stades[1] de la ville et campèrent sur les bords du fleuve Allia, près de son embouchure dans le Tibre. Chargés avec vigueur par les Barbares, ils se défendirent lâchement, et dans le désordre où était leur armée, elle fut bientôt mise en déroute. Dès le premier choc, les Gaulois poussèrent l'aile gauche jusque dans le fleuve et en firent un grand carnage ; la droite qui, pour éviter la première impétuosité des Barbares, avait gagné les hauteurs, fut moins maltraitée ; le plus grand nombre se sauva dans Rome. Ceux de l'aile gauche qui purent s'échapper quand les Gaulois furent las de carnage, s'enfuirent à Véies pendant la nuit, ne doutant pas que Rome ne fût perdue et tous ses habitants passés au fil de l'épée. Cette bataille fut donnée vers le solstice d'été et dans la pleine lune, le même jour que trois cents Romains[2], tous de la famille des Fabius, avaient été, longtemps auparavant, défaits et tués par les Toscans. Mais c'est ce dernier désastre qui a été appelé la journée d'Allia, du nom du fleuve près duquel il eut lieu.

CAMILLE CHASSE LES GAULOIS

Dans un état de choses également fâcheux pour les deux partis[3], il se fit d'abord quelques propositions

1. = 16560 mètres.
2. Exactement trois cent six Fabius, plus leurs clients, massacrés dans une embuscade (477 av. J.-C.).
3. Les Gaulois tiennent Rome et bloquent le Capitole.

d'accommodement, par le moyen des gardes avancées qui conféraient ensemble. Ensuite, du consentement de ceux qui commandaient dans le Capitole, Sulpicius, l'un des tribuns militaires, s'aboucha avec Brennus. Ils convinrent que les Romains payeraient mille livres pesant d'or, et que les Gaulois, dès qu'ils les auraient reçues, sortiraient de Rome et de tout son territoire. Les serments faits de part et d'autre à ces conditions et l'or apporté, les Gaulois trompèrent d'abord secrètement en se servant de faux poids, et ensuite ouvertement en faisant pencher un des bassins de la balance. Les Romains ayant voulu s'en plaindre, Brennus, pour ajouter à cette infidélité l'insulte et la raillerie, détache son épée et la met par-dessus les poids avec le baudrier. Sulpicius lui ayant demandé ce que cela voulait dire : « Eh! quelle autre « chose, lui répondit Brennus, sinon *malheur aux vaincus*? » Le mot a passé depuis en proverbe. Parmi les Romains, les uns, indignés de cette perfidie, voulaient reprendre l'or et s'en retourner au Capitole pour y soutenir encore le siège; les autres conseillaient de dissimuler cette injure et de ne pas mettre la honte à donner plus qu'on n'avait promis, mais à être forcés de donner, nécessité humiliante dont les circonstances leur faisaient une loi.

Pendant qu'ils disputaient entre eux et avec les Barbares, Camille[1], à la tête de son armée, était aux portes de Rome, où il apprit ce qui venait de se passer. Aussitôt il ordonne au gros de ses troupes de suivre au petit pas et en bon ordre. Et lui-même, avec l'élite de ses soldats, ayant hâté sa marche, arrive auprès des Romains qui, à

1. 389 av. J.-C.; Camille, quoique exilé, avait été nommé *dictateur* : ces fonctions, conférées par un des consuls, sur un avis du sénat, duraient six mois; elles comprenaient le commandement sans partage de l'armée, et l'autorité nécessaire pour prendre toutes les mesures de salut public.

son aspect, se séparent des Gaulois et le reçoivent comme leur dictateur, avec les marques d'un grand respect et dans un profond silence. Camille, prenant l'or que l'on pesait, le donne à ses licteurs et commande aux Gaulois de prendre leurs poids avec leurs balances et de se retirer. « La coutume des Romains, ajouta-t-il, est de racheter « leur patrie avec le fer et non pas avec l'or. » Brennus, frémissant de colère, s'écrie que c'est une injustice et une infraction au traité. « Ce traité, lui dit Camille, n'a pas « été conclu légitimement, et les conventions que vous « avez faites sont nulles. J'ai été nommé dictateur, et, « d'après nos lois, cette nomination ayant suspendu toute « autre autorité, vous avez traité avec des gens qui « n'avaient aucun pouvoir. C'est donc à moi que vous « devez exposer maintenant vos demandes. Je viens avec « l'autorité que la loi me donne, et je suis le maître ou « de vous pardonner, si vous avez recours aux prières, ou « de vous punir comme des coupables, si vous ne témoi- « gnez aucun repentir. »

Brennus, furieux de ce discours, commande à ses soldats de prendre les armes; les Romains en font autant de leur côté. Déjà les deux partis en étaient venus aux mains et se chargeaient pêle-mêle avec une confusion inévitable au milieu de vastes ruines, dans des rues étroites et des lieux serrés, où il était impossible de se former en bataille. Brennus, reprenant bientôt son sang-froid, ramène ses troupes dans son camp avec peu de perte, et, l'ayant levé la nuit même, il fait partir de Rome toute son armée, et va camper à soixante stades[1], près du chemin de Gabies. Dès la pointe du jour, Camille, revêtu d'armes éclatantes et suivi de ses Romains, à qui il inspirait la plus grande confiance, se présente à l'en-

1. = 10840 mètres.

nemi. Là il s'engage un combat aussi long que terrible, qui se termine par la déroute des Gaulois : les Romains en font un grand carnage et se rendent maîtres de leur camp [1].

Camille rentra dans Rome en triomphe, triomphe bien dû à un général qui avait arraché sa patrie des mains des ennemis et qui ramenait Rome dans Rome même. En effet, les citoyens, qui en étaient sortis avec leurs femmes et leurs enfants, y rentraient à la suite du triomphateur; et ceux qui, assiégés dans le Capitole, s'étaient vus sur le point de mourir de faim, allaient au-devant de lui. Ils s'embrassaient les uns les autres, ils versaient des larmes de joie et osaient à peine croire à un bonheur si inespéré. Les prêtres des dieux et les ministres des temples, portant les choses sacrées qu'ils avaient ou enterrées avant de prendre la fuite, ou emportées avec eux, offraient aux Romains le spectacle le plus touchant, et qu'ils avaient le plus désiré; ils éprouvaient autant de plaisir que si les dieux eux-mêmes fussent rentrés dans Rome pour la seconde fois. Camille, après avoir offert des sacrifices et purifié la ville, avec les cérémonies dont des hommes versés dans la connaissance des rites religieux lui dictaient les formules, rétablit les anciens temples. Ce ne fut pas sans peine et sans fatigue que l'on en retrouva les emplacements; il ne fallut pas moins, pour y parvenir, que la constance de Camille et les recherches laborieuses des prêtres.

MORT DE CAMILLE

Rome fut affligée d'une peste qui enleva un nombre infini de personnes d'entre le peuple et plusieurs magis-

1. Il semble certain, au contraire, que les Gaulois se retirèrent tranquillement avec les dépouilles de Rome.

trats. Camille en mourut aussi; et, quoiqu'il fût dans un âge très avancé, quoique sa vie eût été aussi pleine que celle d'aucun autre homme, sa perte causa plus de regrets aux Romains que celle de tous les autres citoyens emportés par le même fléau.

FABIUS MAXIMUS[1]

ORIGINE DE FABIUS.

Quelques auteurs prétendent que les premiers chefs de cette maison s'appelaient anciennement *Fodiens*, parce qu'à la chasse ils prenaient les bêtes fauves dans des fosses que les Romains appellent encore aujourd'hui *foveae*, comme ils disent *fodere* pour creuser la terre : dans la suite, par le changement de deux lettres, ils furent appelés *Fabiens*. Cette maison a produit plusieurs grands hommes et en particulier un Fabius Rullus, que ses grands exploits firent nommer Maximus. C'est de lui que descendait au quatrième degré ce Fabius Maximus dont nous écrivons la vie, et qui fut surnommé *Verrucosus*, d'une petite verrue qu'il avait sur la lèvre. On lui donna aussi dans son enfance le nom d'Ovicula (*petite brebis*), parce qu'il avait beaucoup de douceur, et l'esprit lent à se développer. Son naturel tranquille et taciturne, son peu d'empressement pour les plaisirs de son âge, sa lenteur et sa difficulté à apprendre, sa complaisance et même sa docilité pour ses camarades, le faisaient soup-

1. Q. Fabius Maximus Cunctator Verrucosus : il bat les Ligures en 233 av. J.-C.; il va à Carthage comme ambassadeur en 219; après Trasimène, il est *prodictateur*; sa prudence sauve Rome; il reprend Tarente en 209; il s'oppose au passage de Scipion en Afrique. Il fut cinq fois consul.

çonner de bêtise et de stupidité par les personnes du dehors. Très peu de gens avaient su reconnaître en lui, sous cette pesanteur apparente, son caractère ferme, son esprit profond, sa grandeur d'âme et son courage de lion. Mais, excité ensuite par les affaires publiques, il fit bientôt voir à tout le monde que ce qu'on traitait de stupidité, de paresse, d'engourdissement et d'insensibilité, était en lui gravité de caractère, prudence, constance et fermeté.

PREMIERS EXPLOITS DE FABIUS

En considérant la grandeur de la république et les guerres multipliées qu'elle avait à soutenir, il sentit la nécessité de fortifier son corps par les exercices militaires, afin de le rendre propre aux combats; il le regardait comme une arme naturelle à l'homme. Il s'appliqua aussi à l'art de la parole pour s'en faire un moyen de persuasion auprès du peuple : il l'adapta au genre de vie qu'il avait embrassé. Son éloquence n'avait rien de ces ornements recherchés, de ces grâces vaines et frivoles qui ne peuvent plaire qu'à la multitude; elle était pleine de ce bon sens qui lui était naturel, abondante en pensées fortes et profondes, qu'on trouvait semblables à celles de Thucydide. On a de lui un discours qu'il prononça devant le peuple assemblé; c'est l'oraison funèbre de son fils, qui mourut après avoir été consul. Fabius fut élevé cinq fois au consulat : dans le premier, il triompha des Liguriens qui, défaits dans une bataille où ils perdirent beaucoup de monde et forcés de se renfermer dans les Alpes, cessèrent leurs incursions et leurs ravages dans les pays limitrophes.

FABIUS EST NOMMÉ DICTATEUR[1]

Fabius, nommé dictateur, choisit Lucius Minucius pour général de la cavalerie[2]. Il commença par demander au sénat la permission d'être à cheval à l'armée. Une ancienne loi le défendait expressément, soit que les Romains, qui font consister la plus grande force de leurs troupes dans l'infanterie, crussent que le général doit toujours être à la tête des bataillons, soit qu'à cause de la grande autorité que donne cette charge et qui approche de la tyrannie, ils voulussent que le dictateur parût au moins en cela dépendre du peuple. Fabius donc, pour déployer d'abord la puissance et la majesté de la dictature, pour rendre ses concitoyens plus soumis et plus dociles, sortit en public, précédé de vingt-quatre licteurs qui portaient les faisceaux; et ayant vu venir à lui l'autre consul, il lui fit dire, par un de ses hérauts, de renvoyer ses licteurs, de quitter toutes les marques de sa dignité, et de ne paraître que comme un simple citoyen. Ensuite, pour commencer sa dictature sous les meilleurs auspices, il offrit des sacrifices aux dieux; et, après avoir représenté au peuple que ce n'était point par la lâcheté des soldats, mais par la négligence et le mépris du général pour la divinité, qu'on avait perdu la bataille de Trasimène, il l'exhorta à ne pas craindre les ennemis, mais à honorer les dieux et à les apaiser. Par là, loin de porter les esprits à la superstition, il fortifiait leur courage par la piété, et, en excitant leur confiance pour les dieux, il bannissait de leurs âmes la frayeur que l'ennemi y avait répandue.

1. Après les défaites de la Trébie et de Trasimène, 218 av. J.-C. Tite-Live dit *prodictateur*.

2. C'était le droit du dictateur, chef suprême de l'armée, de choisir lui-même son *maître de cavalerie*.

FABIUS TEMPORISE[1]

Cependant Fabius, en traînant ainsi la guerre en longueur, se faisait généralement mépriser ; ses troupes murmuraient ouvertement contre lui, et l'ennemi lui-même avait conçu une bien faible opinion de son courage et de ses talents. Annibal[2] seul n'en jugeait pas ainsi. Il reconnut dans sa conduite une grande habileté, et, d'après le plan de campagne que Fabius avait adopté, il sentit ou qu'il lui fallait employer la ruse et la force pour l'attirer au combat, ou que les Carthaginois étaient perdus, puisqu'ils ne pouvaient plus faire usage des armes qui étaient leur principale force, et qu'ils voyaient s'affaiblir et se consumer peu à peu les moyens dont ils étaient le moins pourvus, les hommes et l'argent. Il eut donc recours à toutes les ruses, à tous les stratagèmes qu'il put imaginer, et, essayant de tout, comme un habile athlète qui épie toutes les occasions de saisir son adversaire, tantôt il s'approchait de son camp et lui donnait l'alarme, tantôt il s'éloignait et changeait à tout moment de place pour lui faire abandonner la résolution qu'il paraissait avoir prise de ne rien hasarder. Fabius, bien convaincu de la sagesse de son plan, s'y tint invariablement attaché.

Mais il était contrarié dans ses vues par le général de la cavalerie, Minucius, qui, brûlant du désir de combattre, et faisant parade d'une audace déplacée, travaillait l'esprit des soldats, leur inspirait une sorte de fureur de se mesurer avec l'ennemi, et les remplissait des plus

1. D'où son surnom de *Cunctator* : du verbe latin *cunctari*, *temporiser*.
2. Fils d'Amilcar Barca.

vaines espérances. Ils se moquaient du consul et l'appelaient par dérision le pédagogue d'Annibal; au contraire, ils exaltaient le mérite de Minucius, le qualifiant de grand personnage, de général vraiment digne de Rome. Minucius, devenu plus fier et plus présomptueux par ces éloges, tournait en ridicule les campements de Fabius sur la croupe des montagnes; il disait que le dictateur choisissait de belles places pour les rendre spectateurs de l'incendie et du pillage de l'Italie entière. Il demandait aux amis de Fabius si, désespérant d'être en sûreté sur la terre, il ne transporterait pas son armée dans le ciel, ou si, pour fuir les ennemis, il voulait se cacher dans les brouillards et dans les nuages. Les amis de Fabius, en lui rapportant toutes ces bravades, l'exhortaient à faire cesser le décri général où il était et à risquer un combat : « Ce serait bien alors, leur dit Fabius, que je serais réel- « lement plus timide que je ne le parais maintenant, si, « cédant à leurs railleries et à leurs injures, j'allais « changer de résolution. Il n'y a point de honte à craindre « pour sa patrie; mais déférer lâchement à l'opinion des « hommes, redouter leurs calomnies et leurs censures, « ce serait se montrer indigne d'un poste si éminent; ce « serait se rendre l'esclave de ceux à qui l'on commande, « et qu'on doit réprimer quand ils se laissent aller à de « mauvais conseils[1]. »

RUSE D'ANNIBAL

Quelque temps après, Annibal tomba dans une grande méprise. Il voulut s'éloigner de Fabius pour aller camper dans des plaines où il pût avoir du fourrage, et il ordonna

1. Il céda néanmoins. Il donna à Minucius un commandement indépendant avec pleine liberté de combattre, et Minucius se fit écraser!

à ses guides de le conduire, après le souper de ses troupes, sur les terres de Casinum. Mais sa prononciation étrangère fit que les guides entendirent mal ce nom, et qu'ils jetèrent son armée dans l'extrémité de la Campanie, près de la ville de Casilinum, que traverse le fleuve Lothronus, appelé Vulturne par les Romains. Ce pays est environné de montagnes, le long desquelles règne un vallon qui s'étend jusqu'à la mer, où le fleuve forme, près de son embouchure, des marais et des bancs de sable profonds qui se terminent en une côte dangereuse où l'on ne trouve point d'abri. Dès qu'Annibal fut descendu dans le vallon, Fabius, qui connaissait le pays, se mit en marche; il posta à l'issue de la vallée quatre mille hommes d'infanterie, plaça le reste de ses troupes sur les hauteurs dans un poste très avantageux, et, prenant avec lui les plus légers et les plus actifs de ses soldats, il tomba sur l'arrière-garde des Carthaginois, la mit en désordre, et leur tua huit cents hommes. Annibal voulut sortir d'une position si défavorable et, ayant reconnu la méprise de ses guides et le danger où ils l'avaient jeté, il les fit mettre en croix[1].

Mais, désespérant de chasser par force les ennemis des hauteurs qu'ils occupaient, et voyant ses troupes découragées par la crainte d'être enfermées sans pouvoir échapper, il eut recours à la ruse pour tromper Fabius; et voici le stratagème qu'il imagina : il fit prendre deux mille bœufs de ceux qu'on avait enlevés en fourrageant; on leur attacha à chaque corne une torche ou un fagot de sarments et de broussailles sèches. Il commanda qu'à l'entrée de la nuit, à un signal convenu, on allumât ces torches et qu'on chassât les bœufs vers les montagnes du côté des détroits que gardaient les ennemis. Pendant qu'on fait

1. Forme de la peine capitale chez les Carthaginois.

pour cela les préparatifs nécessaires, il rassemble ses troupes; et, à la nuit tombante, elles se mettent en marche au petit pas. Tant que le feu ne fut pas considérable et ne brûla que les torches, les bœufs gagnèrent lentement le haut des montagnes. Les pâtres et les bouviers qui gardaient leurs troupeaux, étonnés de voir ces flammes sur les cornes des bœufs, pensaient que c'était une armée qui marchait dans un grand ordre à la lueur des flambeaux. Mais, quand les cornes brûlées dans leurs racines firent sentir à ces animaux le feu jusqu'au vif, que, pressés par la douleur et secouant leurs têtes, ils se furent couverts de flammes les uns les autres, alors, effarouchés et ne pouvant résister à la violence de la douleur, ils ne gardèrent plus aucun ordre, et, courant à travers les montagnes, la tête et la queue enflammées, ils mettaient le feu à tout le bois qui se trouvait sur leur passage. C'était un spectacle effrayant pour les Romains qui gardaient les détroits : ces flammes leur paraissaient des flambeaux portés par des hommes qui couraient avec précipitation. Saisis de trouble et d'effroi, ils ne doutent pas que ce ne soient les ennemis qui viennent les attaquer et les envelopper de toutes parts. Ils n'osent rester à leur poste, et, abandonnant la garde des passages, ils s'enfuient vers le grand camp. Les troupes légères d'Annibal se saisissent aussitôt des détroits, et le reste de l'armée sort du vallon avec sécurité, emmenant un immense butin.

Fabius reconnut, dès la nuit même, que c'était une ruse; quelques bœufs qui s'étaient écartés tombèrent entre ses mains. Mais, craignant une embuscade dans les ténèbres, il resta toute la nuit dans son camp et tint seulement ses troupes sous les armes. A la pointe du jour, il se mit à la poursuite des ennemis et tomba sur les derniers bataillons que les escarmouches qui eurent lieu dans ces détroits mirent en désordre. Enfin, Annibal fit

passer du front de son armée à la queue, un corps d'Espagnols qui, très légers à la course et accoutumés à gravir les montagnes, fondirent sur l'infanterie des Romains et forcèrent Fabius à la retraite. Cet échec le fit encore plus blâmer et augmenta le mépris qu'on avait pour lui. Il avait renoncé à la force ouverte pour ne vaincre Annibal que par le conseil et par la prudence, et c'était par ces moyens mêmes qu'il était battu. Annibal, pour enflammer davantage le courroux des Romains contre le dictateur, ordonna, lorsqu'il fut dans les terres qui lui appartenaient, de brûler et de détruire tous les environs et défendit de faire aucun dégât sur celles de Fabius; il y plaça même une garde pour empêcher qu'on n'y fît aucun tort et qu'on n'emportât la moindre chose.

FABIUS ET SON FILS

Les Romains comblèrent Fabius[1] d'honneurs et nommèrent son fils consul. Pendant que celui-ci était en charge, un jour qu'il expédiait quelques affaires à son tribunal, Fabius, soit à cause de son grand âge et de sa faiblesse, soit pour éprouver son fils, monte à cheval pour aller lui parler et s'avance à travers la foule. Le jeune magistrat, l'apercevant de loin, ne permit pas qu'il s'approchât ainsi et envoya un licteur lui dire de descendre et de venir à pied, s'il avait affaire au consul. Cet ordre affligea tous les assistants; ils regardaient Fabius en silence et paraissaient touchés d'un traitement si peu digne de sa gloire. Mais lui, mettant aussitôt pied à terre, courut à son fils et, l'embrassant avec tendresse: « Mon fils, lui « dit-il, tu penses et tu agis avec dignité; tu sens à quels

1. Pour avoir tenu tête à Annibal et repris Tarente après le désastre de Cannes (216 av. J.-C.).

« hommes tu commandes et quelle autorité tu exerces. « C'est ainsi que nous et nos ancêtres nous avons aug- « menté la puissance romaine, en préférant toujours notre « patrie à nos pères et à nos enfants. » On dit, en effet, que le bisaïeul de Fabius[1], un des personnages les plus puissants et les plus honorés de Rome, qui avait été cinq fois consul et avait obtenu cinq triomphes des plus glorieux pour autant de victoires remportées dans des guerres importantes, accompagna son fils, alors consul, en qualité de son lieutenant, dans une expédition contre les Samnites[2] et, lorsque son fils entra dans Rome en triomphe sur un char traîné de quatre chevaux, le père le suivait à cheval avec les autres officiers et faisait gloire de ce qu'ayant son fils sous la puissance paternelle et étant regardé comme le plus grand des Romains, il se soumettait le premier aux lois et aux magistrats de la république. Mais ce n'était pas seulement par ces qualités que Fabius se faisait admirer : son fils étant venu à mourir, il supporta cette perte avec la plus grande modération, en homme sage et en bon père. Il prononça lui-même dans la place publique son oraison funèbre, selon l'usage observé chez les Romains où, aux funérailles des personnes illustres, le plus proche parent fait publiquement son éloge. Fabius publia dans la suite ce discours.

MORT DE FABIUS

Mais Fabius ne vécut pas jusqu'à la fin de la guerre ; il ne sut pas qu'Annibal avait été battu, il ne vit pas cette

1. Fabius Maximus Rullianus, le vainqueur des Samnites.

2. Ce fils était Fabius Gurgès. Battu par le chef samnite Hérennius, il le vainquit grâce à son père, qui obtint pour lui les honneurs du triomphe.

brillante et solide prospérité de sa patrie : il mourut de maladie vers le temps où Annibal sortit de l'Italie. Les Thébains enterrèrent Épaminondas aux dépens du public, parce qu'il mourut si pauvre qu'on ne trouva chez lui qu'une petite pièce de monnaie. Fabius ne fut pas enterré aux dépens de la république ; mais les Romains contribuèrent à ses obsèques de la plus petite de leurs pièces de monnaie par tête : non qu'il fallût suppléer à sa pauvreté, mais parce que le peuple voulut faire les frais de ses funérailles, comme de celles d'un père. Ainsi sa mort fut illustrée par un honneur et une gloire dignes de sa vie.

MARCELLUS[1]

CARACTÈRE DE MARCELLUS

Marcus Claudius, nommé cinq fois consul, était fils de Marcus, et fut le premier de sa maison qui porta le nom de Marcellus. Consommé dans le métier des armes, robuste de corps, plein de hardiesse et d'activité, né avec une inclination décidée pour la guerre, il ne faisait paraître que dans les combats cette ardeur et cette fierté naturelle ; dans tout le reste, il était modeste, doux et humain ; aimant avec passion les lettres grecques et l'éloquence, plein d'admiration pour ceux qui s'y distinguaient, il leur témoignait son estime par les honneurs qu'il s'empressait de leur rendre ; mais l'habitude des travaux militaires l'empêcha de s'y appliquer et d'y faire autant de progrès

1. M. Claudius Marcellus, l'*épée de Rome*, vainqueur des Insubres et des Gésates, tient Annibal en respect après Cannes, prend Syracuse en 212, meurt en 208 dans une embuscade.

qu'il l'aurait désiré. Car si jamais, comme dit Homère (*Iliade*, 24, 86), Dieu voulut que les hommes

> Et jeunes et vieillards, en des temps orageux,
> Eussent à soutenir des combats périlleux,

ce fut, surtout à cette époque, le partage des premiers d'entre les Romains. Les jeunes gens eurent à combattre en Sicile contre les Carthaginois; les hommes faits, à défendre l'Italie même de l'invasion des Gaulois, et les vieillards firent encore la guerre contre les Carthaginois commandés par Annibal. Ils ne jouirent pas, comme les autres citoyens, de l'exemption du service militaire que procure la vieillesse; leur naissance et leur valeur les rappelaient sans cesse à de nouvelles expéditions où ils commandaient les armées romaines.

Pour Marcellus, il n'y avait pas de genre de combat auquel il ne fût exercé et où il ne se distinguât; mais c'était surtout dans les combats singuliers qu'il se montrait supérieur à lui-même. Aussi ne refusa-t-il jamais aucun défi, et il tua tous ceux qui le provoquèrent. En Sicile, son frère Otacilius se trouvant dans un grand danger, il le couvrit de son bouclier, tua de sa main tous ceux qui se jetaient sur lui et le sauva. Ces traits de valeur lui méritèrent, dans sa jeunesse, des couronnes et des récompenses. Devenu de jour en jour plus célèbre, il fut nommé par le peuple édile curule[1], et par les préteurs à la dignité d'augure : c'est cette espèce de sacerdoce auquel la loi donne une inspection spéciale sur la divination qui se tire du vol des oiseaux.

1. Édiles curules : magistrats nommés par les comices de tribus police de la ville, marchés, distributions de blé, rues, édifices, sécurité et salubrité publiques; jeux et fêtes).

MARCELLUS BAT LES GAULOIS

Marcellus, craignant qu'ils n'enveloppassent sa petite armée, étendit les ailes de sa cavalerie et leur fit occuper un grand espace en les diminuant peu à peu de profondeur, jusqu'à ce qu'elles eussent un front à peu près égal à celui des ennemis. Comme on était sur le point de charger, son cheval, effrayé des cris confus de ces Barbares, tourna tout à coup en arrière et l'emporta malgré lui. Pour empêcher que cet accident, pris en mauvaise part par la superstition, ne jetât le trouble dans son armée, il tourne promptement son cheval à gauche, lui fait achever le tour, et, après l'avoir remis en présence de l'ennemi, il adore le soleil, pour faire croire que ce mouvement n'avait pas été l'effet du hasard, mais qu'il avait fait ce tour exprès, afin d'adorer cet astre : car c'est l'usage des Romains d'adorer les dieux en tournant. Quand la mêlée commença, il fit vœu à Jupiter Férétrien de lui conserver les plus belles armes qu'on aurait prises sur les ennemis. Dans cet instant même, le roi des Gaulois l'ayant aperçu et jugeant à ses insignes que c'était le général romain, il pousse son cheval loin des rangs, et, branlant une longue pique, il l'appelle à haute voix au combat. Il surpassait par la hauteur de sa taille tous les autres Gaulois, et ses armes, enrichies d'or, d'argent, de pourpre et de plusieurs autres couleurs, jetaient un éclat aussi vif que le feu même des éclairs.

Marcellus parcourt des yeux tous les rangs de la troupe ennemie et, ne voyant pas de plus belles armes que celles-là, il ne doute point que ce ne soient celles qu'il a vouées à Jupiter; il pousse droit à lui, et de sa pique il lui perce la cuirasse; le coup, dont la raideur fut

augmentée par l'impétuosité du cheval, renverse le Gaulois par terre; comme il vivait encore, Marcellus lui porte un second et un troisième coup qui l'achèvent. Il saute à bas de son cheval, le dépouille de ses armes, et les prenant dans ses mains, il élève les yeux vers le ciel. « Jupiter Férétrien, s'écrie-t-il, toi qui du haut des cieux « contemples dans les guerres et dans les combats les « exploits des généraux et des capitaines, je te prends à « témoin que je suis le troisième général romain qui, « après avoir tué de sa main le roi et le général des « ennemis, t'a consacré ses plus belles dépouilles. Daigne « donc nous accorder, dans tout le cours de cette guerre, « une fortune semblable. » Dès qu'il eut fini sa prière, la cavalerie romaine chargea celle des Gaulois, qui combattait pêle-mêle avec l'infanterie, et remporta une victoire si complète et si singulière qu'elle paraît à peine croyable. On assure que jamais, ni avant ni depuis cette bataille, un si petit nombre de gens à cheval ne défit une cavalerie et une infanterie si nombreuses.

MARCELLUS CONTRE ANNIBAL

Lorsque Annibal entra en Italie, Marcellus fut envoyé en Sicile avec une flotte. Après la déroute de Cannes[1], où il périt tant de milliers de Romains, le peu qui se sauvèrent de la bataille se retirèrent à Canuse; et, comme on s'attendait qu'Annibal, après avoir détruit les forces les plus considérables des Romains, marcherait sur-le-champ vers Rome, Marcellus envoya d'abord de sa flotte quinze cents hommes pour garder la ville; ensuite, sur

1. Désastre dû à l'imprudence du consul Térentius Varron. L'autre consul, Paul-Émile, fut tué. Les Romains, effrayés, renommèrent Fabius consul avec Marcellus.

un ordre du sénat, il se rendit à Canuse, où, prenant avec lui les soldats qui s'y étaient réunis après la bataille, il les fit sortir des retranchements, pour ne pas abandonner le pays aux ravages de l'ennemi. Les principaux d'entre les Romains et leurs meilleurs généraux avaient péri dans les combats. Parmi ceux qui leur restaient, Fabius Maximus jouissait d'une grande considération, à cause de sa sagesse et de sa capacité; mais son attention extrême à ne rien hasarder passait pour défaut de courage et d'activité; on le croyait très propre à la défense et non à l'attaque. On eut donc recours à Marcellus, et, pour tempérer sa hardiesse et son ardeur par la lenteur et la prévoyance de Fabius, tantôt on les nomma tous deux consuls ensemble, tantôt on employa l'un comme consul et l'autre avec le titre de proconsul. Aussi appelait-on Fabius *le bouclier* et Marcellus *l'épée des Romains.* Annibal disait lui-même qu'il craignait le premier comme son gouverneur et l'autre comme son adversaire; que Fabius l'empêchait de faire du mal et que Marcellus lui en faisait.

COMMENT ROME TRAITAIT LES MAUVAIS SOLDATS

Marcellus, nommé consul une troisième fois, fit voile pour la Sicile, dont les Carthaginois, enflés des succès d'Annibal, pensaient à tenter de nouveau la conquête. Les Romains y avaient déjà envoyé une armée sous les ordres d'Appius Claudius, que Marcellus remplaça dans le commandement. Il fut à peine arrivé en Sicile qu'un grand nombre de Romains vinrent se jeter à ses pieds et implorer son secours dans le malheur qui les accablait, et dont voici l'occasion. De ceux qui avaient combattu à Cannes contre Annibal, les uns avaient pris la fuite et les

autres avaient été faits prisonniers. Le nombre de ces derniers était si grand qu'on croyait à peine qu'il restât aux Romains assez de soldats pour garder les murailles de leurs villes. Mais ils avaient, dans ce désastre, conservé tant de confiance et de grandeur d'âme qu'ils ne voulurent jamais racheter ces prisonniers, qu'Annibal leur offrait pour une rançon modique; ils décrétèrent même qu'on les laisserait ou tuer ou vendre hors de l'Italie, sans s'en mettre en peine; et que ceux qui n'avaient dû leur salut qu'à la fuite seraient transportés en Sicile et ne rentreraient pas en Italie, tant qu'Annibal y ferait la guerre. Ils vinrent donc en foule trouver Marcellus, et, se prosternant à ses pieds en jetant de grands cris, en versant des torrents de larmes, ils le conjurèrent de les incorporer honorablement dans son armée et lui promirent de faire voir par leurs actions que leur fuite avait été plutôt l'effet du malheur que de la lâcheté. Marcellus, touché de leur sort, écrivit au sénat pour lui demander la permission de prendre parmi eux de quoi compléter les légions. Après une longue délibération, le sénat finit par arrêter que la république n'avait aucun besoin de soldats lâches, que, si Marcellus croyait pouvoir employer ces gens-là, il en était le maître, mais à condition que, quelque action de valeur qu'ils fissent, ils ne recevraient du général ni couronne, ni aucune autre récompense.

MARCELLUS BATTU PAR ARCHIMÈDE AU SIÈGE DE SYRACUSE

Les Romains donc ayant donné l'assaut de différents côtés, les Syracusains consternés restaient dans le silence, craignant de ne pouvoir résister à de si grands efforts et à une puissance si redoutable. Mais, quand Archimède

eut mis ses machines en jeu, elles firent pleuvoir sur l'infanterie romaine une grêle de traits de toute espèce et des pierres d'une grosseur énorme, qui volaient avec tant de raideur et de fracas que rien n'en pouvait soutenir le choc, et que, renversant tous ceux qui en étaient atteints, elles jetaient le désordre dans tous les rangs. Du côté de la mer, il avait placé sur les murailles d'autres machines qui, abaissant tout à coup sur les galères de grosses antennes en forme de crocs et cramponnant les vaisseaux, les enlevaient par la force du contrepoids, les laissaient retomber ensuite et les abîmaient dans les flots; il en accrochait d'autres par la proue avec des mains de fer et des becs de grue, et, après les avoir dressées sur leur poupe, il les enfonçait dans la mer ou les amenait vers la terre par le moyen de cordages qui tiraient les uns en sens contraire des autres : là, après avoir pirouetté quelque temps, elles se brisaient contre les rochers qui s'avançaient de dessous les murailles, et la plupart de ceux qui les montaient périssaient misérablement. On voyait sans cesse des galères, enlevées et suspendues en l'air, tourner avec rapidité et présenter un spectacle affreux : quand les hommes qui les montaient avaient été dispersés et jetés bien loin, comme des pierres lancées avec des frondes, elles se fracassaient contre les murailles; ou, les machines venant à lâcher prise, elles retombaient dans la mer. La machine que Marcellus faisait avancer sur huit galères liées ensemble, était appelée *sambyce*[1], à cause de sa ressemblance avec l'instrument de musique de ce nom. Elle était encore assez loin des murailles, lorsque Archimède lança un rocher du poids de dix talents[2], ensuite un second, puis

1. Instrument de musique à cordes.

2. A peu près 260 kilogrammes, le talent attique = en poids, depuis Solon, un peu plus de 26 kilogrammes.

un troisième, qui, la frappant avec un sifflement et un fracas horribles, en détachèrent les appuis et donnèrent aux vaisseaux de si violentes secousses qu'ils se séparèrent les uns des autres. Marcellus, ne sachant plus que faire, se retira promptement avec ses galères et envoya l'ordre aux troupes de terre de faire aussi leur retraite[1].

MARCELLUS EMPORTE A ROME LES CHEFS-D'ŒUVRE DES MUSÉES DE SYRACUSE

En quittant la Sicile, il emporta de Syracuse tout ce qu'il y avait de plus beau en statues et en tableaux, pour les faire servir d'abord à l'ornement de son triomphe, ensuite à la décoration de la ville. Rome, à cette époque, n'avait et ne connaissait pas même encore ces curiosités superflues; on n'y voyait point ces productions de la délicatesse et du goût, aujourd'hui si recherchées. Remplie d'armes enlevées aux Barbares, couronnée des souvenirs de ses triomphes, elle offrait un spectacle peu agréable, qui ne supposait pas des spectateurs accoutumés au luxe; c'était partout le tableau le plus menaçant. Épaminondas disait de la Béotie qu'elle était le théâtre de Mars; Xénophon appelait la ville d'Éphèse l'arsenal de la guerre; on pouvait de même alors, suivant l'expression de Pindare, appeler Rome le domicile du dieu de la guerre. Aussi, Marcellus se rendit-il très agréable au peuple, pour avoir orné la ville de ces ouvrages de l'art, qui, respirant toute la grâce, tout le bon goût des Grecs, étaient, par leur variété, une source de plaisirs continuels. Fabius Maximus, il est vrai, eut pour lui le

1. Marcellus prit néanmoins la ville; mais il eut la douleur d'apprendre qu'Archimède avait été tué par un soldat qui ne le connaissait pas.

suffrage des gens les plus âgés, lorsque, maître de Tarente, il ne déplaça, n'emporta aucun de ces ornements et que, se bornant à prendre l'or et les autres richesses semblables, il laissa les statues à leurs places en disant ce mot devenu si célèbre : « Laissons aux Taren-« tins leurs dieux irrités. » Ils reprochaient même à Marcellus d'abord d'avoir excité contre Rome la haine des autres peuples, lorsqu'il avait mené en triomphe non seulement les hommes, mais même les dieux traités en captifs; en second lieu, d'avoir altéré les mœurs d'un peuple qui, accoutumé à la guerre et à l'agriculture, ignorant le luxe et la mollesse, était, comme l'Hercule d'Euripide, « simple, grossier, mais fait pour les plus grandes choses », et de l'avoir rendu oisif, babillard, parlant sans cesse des arts et des artistes, et perdant à ces entretiens inutiles la plus grande partie de la journée. C'était cependant l'action dont Marcellus se faisait le plus d'honneur, même aux yeux des Grecs; il se vantait d'avoir enseigné le premier aux Romains à estimer, à admirer ces chefs-d'œuvre de la Grèce, dont jusqu'alors ils n'avaient pas eu la moindre idée.

MORT DE MARCELLUS

Marcellus sort du camp[1] avec Crispinus, son collègue; il était suivi de son fils, alors tribun des soldats, et de deux cents chevaux au plus, parmi lesquels il n'y avait pas un seul Romain; ils étaient tous Toscans, excepté quarante Frégellaniens qui avaient donné, en tout temps, à Marcellus des preuves de leur valeur et de leur fidélité. Comme ce tertre était couvert de bois touffus, un soldat

1. Il va tomber dans une embuscade préparée par Annibal.

carthaginois, placé sur le sommet en sentinelle, ne pouvait être aperçu des ennemis, dont il voyait lui-même le camp. Il instruisit ceux qui étaient en embuscade de ce qui se passait, et ceux-ci, laissant approcher Marcellus jusqu'à eux, se lèvent alors brusquement, et, l'enveloppant de toutes parts, ils font pleuvoir sur ses soldats une grêle de traits, ils les frappent de leurs épées, poursuivent les fuyards et combattent ceux qui leur font tête. Ces derniers étaient les quarante Frégellaniens dont j'ai parlé, qui, voyant dès le commencement de l'action les Toscans tourner le dos, serrèrent tous ensemble et défendirent les deux consuls, jusqu'à ce que Crispinus, blessé de deux traits, eût tourné bride pour se sauver, et que Marcellus, percé dans les flancs d'un coup de pique, fût tombé mort. Alors le peu qui restait, laissant le corps de Marcellus, enleva son fils qui était blessé et s'enfuit dans le camp. Crispinus mourut peu de jours après de ses blessures. Il n'était pas encore arrivé aux Romains de perdre les deux consuls dans un seul combat.

Annibal fit peu de cas des autres morts et des prisonniers. Mais, lorsqu'il apprit que Marcellus avait été tué, il courut aussitôt sur le lieu et, se tenant près du mort, il considéra longtemps sa force et sa bonne mine ; il ne laissa pas échapper un seul mot d'outrage, ni paraître aucun signe de joie, comme il aurait pu faire en se voyant délivré d'un si redoutable et si dangereux ennemi. Mais, étonné d'une mort si extraordinaire, il lui ôta son anneau[1] et, après lui avoir rendu les derniers devoirs, il couvrit son corps d'étoffes précieuses, le fit brûler, recueillit ses cendres, qu'il enferma dans une urne d'argent sur laquelle il mit une couronne d'or, et il les renvoya à son fils.

1. Il voulait se servir du cachet de l'anneau pour tromper les Romains. Ce qui ne lui réussit nullement.

CATON LE CENSEUR[1]

ORIGINE ET NATURE DE CATON

Marcus Caton était, dit-on, originaire de Tusculum. Avant de servir dans les armées ou de s'occuper de l'administration des affaires, il vivait en Sabine, dans un domaine qu'il avait hérité de son père. Ses ancêtres passaient à Rome pour des gens très obscurs. Cependant il loue lui-même son père Marcus, comme un bon militaire et comme un homme de cœur; il rapporte que Caton, son aïeul, avait obtenu plusieurs fois le prix de sa valeur, et qu'ayant perdu dans les combats cinq chevaux de bataille, le peuple, pour honorer son courage, lui en rendit le prix sur le trésor public. C'était la coutume des Romains d'appeler *hommes nouveaux* ceux dont les ancêtres avaient vécu dans l'obscurité, et qui commençaient à s'illustrer par eux-mêmes : ils donnèrent donc à Caton le nom d'homme nouveau; mais il disait lui-même que, s'il était nouveau à l'égard des honneurs et de la réputation, il était très ancien par les exploits et par les vertus de ses pères. Il ne porta pas d'abord le surnom de Caton, mais celui de Priscus[2]; et ce fut à cause de sa grande sagesse qu'on le nomma Caton, nom que les Romains donnent aux hommes qui ont une grande expé-

1. M. Porcius Caton, ou Caton le Censeur, ou Caton l'Ancien (232-147 av. J.-C.), préteur, consul, vainqueur en Espagne; vainqueur aux Thermopyles; ennemi acharné de Carthage; ennemi de la culture grecque; laborieux, avare, même usurier; orateur très âpre, écrivain énergique et érudit; est illustre surtout pour sa terrible censure.

2. L'Ancien.

rience. Il était rouge de visage et avait des yeux bleus, comme on le voit par cette épigramme qu'un de ses ennemis fit contre lui :

Tu connaissais ce roux qui mordait tout le monde,
Et dont on redoutait les yeux bleus en couleur.
Aujourd'hui qu'il n'est plus, Proserpine en a peur
Et défend que Charon le passe sur son onde.

Un travail assidu, une vie frugale et l'habitude du service militaire, dans lequel il était entré dès sa première jeunesse, lui avaient donné une complexion aussi saine que robuste.

Il regardait la parole comme un second corps, comme un instrument non seulement honnête, mais encore nécessaire à tout homme qui ne veut pas vivre dans l'obscurité et dans l'éloignement des affaires. Il la cultiva donc avec soin et l'exerça habituellement, en allant de tous côtés, dans les bourgs et dans les petites villes voisines de la sienne, plaider pour ceux qui réclamaient son ministère. Il se fit d'abord la réputation d'un avocat plein de zèle, et devint ensuite un orateur distingué. Depuis ce temps-là, ceux qui le fréquentaient reconnurent en lui une gravité de mœurs, une élévation d'esprit qui le rendaient propre aux plus grandes affaires, et capable de s'exercer dans une grande administration. Non content de montrer toujours un parfait désintéressement, en ne prenant rien pour les causes qu'il plaidait, il ne regardait pas même la gloire qu'il en retirait comme digne de le satisfaire. Plus jaloux de s'acquérir de la réputation dans le métier des armes en combattant contre les ennemis de sa patrie, il eut, dès sa jeunesse, le corps tout cicatrisé des blessures honorables qu'il avait reçues. Il dit lui-même qu'il fit, à l'âge de dix-sept ans, sa première campagne, lorsque Annibal toujours vainqueur mettait

l'Italie à feu et à sang. Dans les combats, il demeurait toujours inébranlable à son poste, portait des coups terribles, montrait à l'ennemi un visage redoutable, le menaçait d'un ton de voix effrayant, persuadé avec raison, et l'enseignant aux autres, que ces accessoires font souvent plus d'effet sur les ennemis que l'épée qu'on leur présente. Dans les marches, il allait toujours à pied, portait lui-même ses armes, suivi d'un seul esclave chargé de ses provisions; jamais il ne se mettait en colère contre lui ou ne lui montrait de l'humeur, quelque chose qu'il lui servît pour ses repas; souvent même, après ses corvées militaires, il l'aidait à faire son ouvrage. A l'armée, il ne buvait que de l'eau, ou, s'il sentait ses forces trop affaiblies, il prenait, en petite quantité, du vin médiocre.

Sa maison de campagne était voisine de celle qu'avait habitée Manius Curius [1], celui qui obtint les honneurs du triomphe. Caton y allait souvent et, lorsqu'il considérait le peu d'étendue de cette terre et la simplicité de l'habitation, il pensait en lui-même quel homme ce devait être que Curius, qui, vainqueur des nations les plus belliqueuses, après avoir chassé Pyrrhus de l'Italie et être devenu le plus grand des Romains, cultivait lui-même ce petit coin de terre, et, décoré de trois triomphes, habita toujours une maison si pauvre. Ce fut là que les ambassadeurs des Samnites le trouvèrent assis à son foyer, faisant cuire des raves, et qu'ils lui offrirent une quantité d'or considérable. Mais il le refusa, en leur disant qu'un homme qui se contentait d'un tel repas n'avait pas besoin d'or, et qu'il trouvait plus beau de vaincre ceux qui en avaient que d'en posséder lui-même. Caton s'en retournait, tout occupé de ces pensées, et, examinant de

1. Curius Dentatus, consul en 290.

nouveau sa maison, ses champs, ses esclaves et toute sa dépense, il redoublait de travail et réformait tout ce qu'il trouvait chez lui de superflu. Lorsque Fabius Maximus reprit Tarente [1], Caton, fort jeune alors, servait sous lui. Il était logé chez Néarque, philosophe pythagoricien, qu'il désira entendre discourir sur la philosophie. Néarque professait les mêmes maximes que Platon ; il enseignait que la volupté est la plus grande amorce pour le mal, que le corps est le premier fléau de l'âme, qui ne peut s'en délivrer et se conserver pure que par les réflexions qui la séparent et l'éloignent, le plus qu'il est possible, des affections corporelles. Ces discours firent aimer encore davantage à Caton la tempérance et la frugalité ; il s'appliqua d'ailleurs fort tard à l'étude des lettres grecques, et il était déjà vieux, lorsqu'il se mit à lire les auteurs grecs; il profita un peu de la lecture de Thucydide et beaucoup de celle de Démosthène pour se former à l'éloquence. Du moins ses écrits sont enrichis de maximes et de traits d'histoire tirés des ouvrages des Grecs; et plusieurs de ses sentences morales en sont traduites mot à mot.

Il y avait alors à Rome un citoyen des plus distingués par sa noblesse et par sa puissance, le plus capable de discerner une vertu naissante, le plus propre, par sa douceur, à la développer et à la pousser vers la gloire ; c'était Valérius Flaccus [2]. Ses terres touchaient à la maison de campagne de Caton, dont il avait appris par ses esclaves la manière de vivre et l'application au travail. Il était charmé de savoir que dès le matin il allait dans les villes voisines plaider pour ceux qui l'en priaient, que de là il revenait dans son champ, où, vêtu d'une simple tunique pendant l'hiver, et nu si c'était l'été, il labourait avec ses

1. En 545 de Rome; Caton avait vingt-trois ans.
2. L. Valérius Flaccus, consul en 195, fut censeur avec Caton.

domestiques : après le travail, il les admettait à sa table, où il mangeait du même pain et buvait du même vin qu'eux. Comme les esclaves de Valérius rapportaient tous les jours à leur maître plusieurs traits de la modération et de la bonté de Caton, qu'ils lui citaient quelqu'une de ses sentences pleines de sens, Valérius le fit prier un jour à dîner. Depuis, il l'invita souvent, et, ayant reconnu en lui un caractère doux et honnête, qui, comme une bonne plante, ne demandait qu'à être cultivé et transplanté dans un meilleur sol, il lui persuada d'aller s'établir à Rome et de s'y occuper des affaires publiques. Ses plaidoyers lui firent bientôt des admirateurs et des amis, et le crédit de Valérius lui attira de la considération et l'avança aux honneurs : il fut d'abord tribun des soldats, ensuite questeur[1]. Sa conduite dans ces charges lui ayant acquis beaucoup de réputation et d'autorité, il exerça avec Valérius Flaccus les premiers emplois de la république et fut son collègue dans le consulat et dans la censure.

Entre les anciens sénateurs, il s'attacha particulièrement à Fabius Maximus, le plus puissant et le plus illustre de tous les Romains de son temps; il se proposa surtout d'imiter ses mœurs et sa manière de vivre, comme les plus beaux modèles qu'il pût suivre. Il ne craignit pas de se brouiller avec le grand Scipion[2], jeune encore, qui s'opposait ouvertement à la puissance de Fabius qu'il croyait jaloux de sa gloire. Caton, envoyé questeur sous lui à la guerre d'Afrique, voyant que ce général vivait avec sa magnificence ordinaire, qu'il prodiguait l'argent à ses troupes sans ménagement, l'en reprit avec liberté. Scipion lui répondit qu'il n'avait pas besoin d'un ques-

1. Questeur militaire, c'est-à-dire secrétaire du consul et chargé de surveiller sa comptabilité.

2. Scipion l'Africain, premier du nom.

teur si exact, que, dans la guerre, il allait à pleines voiles, et qu'il devait compte à la république, non des sommes qu'il aurait dépensées, mais des exploits qu'il aurait accomplis. Sur cette réponse, Caton le quitta dès la Sicile, et, de retour à Rome, il ne cessa de dire hautement dans le sénat, avec Fabius, que Scipion répandait l'argent sans mesure, qu'il passait, avec la légèreté d'un jeune homme, les journées entières aux théâtres et dans les gymnases, comme s'il n'eût eu que des jeux à célébrer et non à faire la guerre. Ces plaintes déterminèrent le sénat à envoyer vers Scipion des tribuns chargés de le ramener à Rome, s'ils trouvaient que ces accusations eussent du fondement. Scipion leur ayant montré que la victoire dépendait des préparatifs qu'on faisait pour la guerre, que les amusements qu'il prenait avec ses amis dans ses moments de loisir et les dépenses qu'il faisait, ne l'empêchaient pas de suivre avec activité les affaires importantes, ils le laissèrent s'embarquer pour aller faire la guerre en Afrique.

L'éloquence de Caton augmentait chaque jour son crédit : on l'appelait le Démosthène romain; mais c'était surtout son genre de vie qu'on estimait et qu'on louait davantage; car le talent de la parole était, dès ce temps-là, un objet d'émulation pour les jeunes Romains qui s'efforçaient à l'envi de se surpasser les uns les autres. Mais de voir un citoyen qui, conservant l'ancien usage de cultiver la terre de ses propres mains, se contentât d'un dîner préparé sans feu et d'un souper frugal, qui ne portât qu'un habit simple, habitât la maison la plus commune et aimât mieux n'avoir pas besoin du superflu que de se le donner, rien n'était alors plus rare. La vaste étendue de la république lui avait déjà fait perdre l'antique pureté de ses mœurs; la multitude immense des affaires et le grand nombre de peuples qu'elle embrassait

dans son empire avaient introduit à Rome une grande variété de mœurs, et l'on y voyait les manières de vivre les plus opposées. Caton était donc avec justice l'objet de l'admiration publique, lorsqu'au milieu de tous les autres citoyens qu'on voyait, en proie à la mollesse, succomber aux moindres travaux, il se montrait seul invincible et à la peine et au plaisir; et cela, non seulement dans sa jeunesse et lorsqu'il briguait les honneurs, mais dans sa vieillesse même et sous les cheveux blancs, après son consulat et son triomphe : il était comme un courageux athlète qui, même après la victoire, continue ses exercices et ne les cesse qu'à sa mort. Jamais, écrit-il lui-même, il ne porta de robe qui coûtât plus de cent drachmes[1]. Tant qu'il commanda les armées, et même pendant son consulat, il ne but d'autre vin que celui de ses esclaves; pour son dîner, on n'achetait pas au marché pour plus de trente as de provisions. Et, en tout cela, il n'avait en vue que sa patrie et ne se proposait que de se faire un tempérament plus robuste, plus propre à soutenir les fatigues de la guerre. Ayant trouvé, dit-il encore, dans la succession d'un de ses amis, une tapisserie de Babylone, il la fit vendre sur-le-champ. De plusieurs maisons de campagne qu'il avait, aucune n'était blanchie. Il n'avait jamais acheté d'esclave au-dessus de quinze cents drachmes, parce qu'il voulait, non des gens bien faits et délicats, mais des hommes robustes, capables de travail, qui pussent mener ses bœufs et panser ses chevaux; et même, lorsqu'ils devenaient vieux, il les faisait vendre pour ne pas nourrir des bouches inutiles. En général, il pensait que rien de superflu n'est à bon marché, qu'une chose dont on peut se passer, ne coûtât-elle qu'une obole, est toujours chère; qu'il faut préférer les terres où il y a

1. A peu près cent francs.

beaucoup à semer et à faire des élèves à celles qui demandent d'être souvent ratissées et arrosées.

Les uns regardaient cette conduite comme un effet de son avarice. D'autres disaient qu'en se resserrant dans des bornes si étroites, il avait en vue de corriger ses concitoyens et de les porter à la frugalité. J'avoue, cependant, que se servir de ses esclaves comme de bêtes de somme, les chasser ou les vendre quand ils sont devenus vieux, c'est en agir trop durement, c'est avoir l'air de croire que le besoin seul et l'intérêt lient les hommes entre eux. Mais peut-on ignorer que la bonté s'étend beaucoup plus loin que la justice? que, si nous observons les lois et l'équité envers les hommes, les animaux eux-mêmes sont l'objet de la bienfaisance et de la bonté? sentiments qui découlent de cette riche source d'humanité que la nature a mise en nous! Ainsi, nourrir des chevaux ou des chiens, lors même qu'ils sont épuisés de travail ou quand ils ont vieilli, c'est le propre d'un homme naturellement bon.

LES BOUTADES DE CATON

Un jour, le peuple romain demandait instamment et hors de propos qu'on lui fît une distribution de blé[1]. Caton, qui voulait l'en détourner, commença ainsi son discours : « Citoyens, il est difficile de parler à un ventre « qui n'a point d'oreilles. » Une autre fois, il blâmait la dépense prodigieuse que les Romains faisaient pour leur table, et disait qu'il n'était pas facile de sauver une ville où un poisson se vendait plus cher qu'un bœuf. Il com-

1. Ces distributions de blé aux pauvres, pendant les disettes, firent place à des ventes à moitié prix ou à des dons gratuits, nommés *annones*, dirigés par un magistrat spécial.

parait les Romains aux moutons qui, chacun en particulier, n'obéissent pas aux bergers, mais suivent les moutons qui les précèdent. « De même, disait-il aux Romains, « quand vous êtes ensemble, vous vous laissez conduire « par des hommes dont chacun de vous, séparément, ne « voudrait pas suivre les avis. » Dans un discours qu'il prononça contre l'autorité excessive des femmes : « Tous « les hommes, dit-il, gouvernent les femmes ; nous gou- « vernons tous les hommes, et nos femmes nous gou- « vernent. » Ce mot semble pris des apophtegmes de Thémistocle, à qui son fils faisait faire ce qu'il voulait par le moyen de sa mère. « Ma femme, disait-il, les « Athéniens gouvernent les autres Grecs ; je gouverne « les Athéniens ; vous me gouvernez et vous êtes gouver- « née par votre fils : qu'il use donc sobrement d'une « puissance qui, tout fou qu'il est, le met au-dessus de « tous les Grecs[1]. » Caton disait que le peuple romain mettait le prix non seulement aux différentes sortes de pourpre, mais encore aux divers genres d'étude. « Comme « les teinturiers, ajoutait-il, donnent plus souvent aux « étoffes la couleur pourpre, parce qu'elle est la plus « recherchée, de même les jeunes gens apprennent et « recherchent avec le plus d'ardeur ce que vous louez « davantage. »

« Si c'est par la vertu et la sagesse, disait-il aux Ro- « mains dans ses remontrances, que vous êtes devenus « grands, ne changez pas pour être pires ; si c'est à l'in- « tempérance et au vice que vous devez votre grandeur, « changez pour devenir meilleurs : car vous vous êtes « assez agrandis par ces voies perverses. » Il comparait ceux qui briguaient souvent les charges à des hommes qui, ne sachant pas leur chemin, voulaient, de peur de

1. Voyez nos extraits de la biographie de Thémistocle (*Les Grecs illustres*).

s'égarer, avoir toujours des licteurs devant eux pour les conduire. Il les blâmait de nommer souvent les mêmes magistrats : « Il faut, leur disait-il, ou que vous regar-« diez les fonctions de la magistrature comme bien peu « importantes, ou que vous trouviez bien peu de gens « capables de les remplir. » Voyant un de ses ennemis mener une vie honteuse : « Sa mère, dit-il, doit croire « faire une imprécation, et non une prière, en souhai-« tant de laisser son fils sur la terre après elle. » Il montrait un jour un homme qui avait vendu des biens paternels situés sur le bord de la mer, et il disait, en feignant de l'admirer : « Cet homme est plus fort que la mer elle-« même : ce que la mer ne mine que lentement et avec « peine, il l'a englouti en un instant. » Le roi Eumène[1] étant venu à Rome, le sénat lui rendit des honneurs extraordinaires; et les premiers de la ville s'empressaient autour de lui, à l'envi les uns des autres. Caton seul laissait voir ouvertement qu'il lui était suspect, et il l'évitait avec soin. Quelqu'un lui ayant dit qu'Eumène était un bon prince et fort ami des Romains : « Soit, répon-« dit-il, mais un roi est par nature un animal vorace, et « aucun des rois les plus vantés ne peut être comparé à « Épaminondas, à Périclès, à Thémistocle, à Manius « Curius, ni même à Amilcar, surnommé Barca. » Il disait que ses ennemis lui portaient envie, parce qu'il se levait toutes les nuits et que, négligeant ses propres affaires, il s'occupait de celles de la république; qu'il aimait mieux perdre la récompense du bien qu'il faisait que de n'être pas puni du mal qu'il aurait fait; qu'indulgent pour les fautes d'autrui, il ne se pardonnait jamais les siennes.

Les Romains avaient choisi pour aller en Bithynie trois

1. Eumène II, roi de Pergame.

ambassadeurs, dont l'un était goutteux, l'autre avait un vide dans le crâne, par suite de l'opération du trépan[1], et le troisième passait pour fou. Caton dit, en plaisantant, que les Romains envoyaient une ambassade qui n'avait ni pieds, ni tête, ni cœur. L'affaire des bannis d'Achaïe[2] était fort agitée dans le sénat : les uns voulaient les renvoyer dans leur patrie, les autres s'y opposaient; Caton, que Scipion, à la prière de Polybe, avait voulu intéresser en faveur de ces bannis, se lève et prend la parole. « Il « semble, dit-il, que nous n'ayons rien à faire, à nous « voir disputer ici une journée entière, pour savoir si « quelques Grecs décrépits seront enterrés par nos fos- « soyeurs ou par ceux de leur pays. » Le sénat ayant décrété leur renvoi, Polybe, peu de jours après, demanda la permission de rentrer dans le sénat pour y solliciter le rétablissement des bannis dans les dignités dont ils jouissaient en Achaïe avant leur exil; et d'abord il voulut sonder Caton pour savoir quel serait son sentiment. « Il me « semble, Polybe, lui répondit Caton en riant, qu'échappé, « comme Ulysse, de l'antre du Cyclope, vous voulez y « rentrer pour prendre votre chapeau et votre ceinture « que vous y avez oubliés. » Il disait que les sages tirent plus d'instruction des fous que ceux-ci ne sont instruits par les sages, parce que les sages évitent les fautes dans lesquelles tombent les fous et que les fous n'imitent pas les bons exemples des sages. Il aimait mieux voir rougir que pâlir les jeunes gens. Il ne voulait pas qu'un soldat, en marchant, remuât les mains, ni les pieds en combattant, ni qu'il ronflât plus fort dans son lit qu'il ne criait sur le champ de bataille. Il se moquait d'un

1. Trépan, instrument de chirurgie qui sert à percer les os du crâne.

2. Grecs transportés à Rome après la dissolution de la Ligue achéenne.

homme qui était d'une grosseur extraordinaire. « A quoi, « dit-il, peut être utile à sa patrie un corps qui n'est que « ventre? » Un gourmand voulait se lier avec lui ; Caton s'y refusa. « Je ne saurais, dit-il, vivre avec un homme « qui a le palais plus sensible que le cœur. »

Il disait que, dans toute sa vie, il ne s'était repenti que de trois choses : la première, d'avoir confié un secret à une femme; la seconde, d'être allé par eau là où il eût pu aller par terre; la troisième, d'avoir passé un jour entier sans rien faire. Un tribun du peuple, soupçonné d'avoir donné du poison à quelqu'un, proposait une mauvaise loi qu'il s'efforçait de faire passer. « Jeune homme, « lui dit Caton, je ne sais lequel est le plus dangereux, « ou de boire ce que tu prépares, ou de ratifier ce que « tu écris. » Injurié par un homme qui menait une vie très licencieuse : « Le combat, lui dit-il, est inégal entre « vous et moi; vous écoutez volontiers les sottises, et « vous en dites avec plaisir; moi, je les entends avec « peine, et je n'ai pas l'habitude d'en dire. » Voilà le genre de ses réponses : elles font juger de son caractère.

CATON PENDANT SA CENSURE [1]

Dix ans après son consulat, Caton brigua la censure. Cette charge était le comble des honneurs et comme la perfection de toutes les dignités de la république. Investie d'un très grand pouvoir, elle donnait surtout le droit de

1. Magistrature instituée en 443 av. J.-C. Il y avait deux censeurs élus à la fois par les comices centuriates tous les cinq ans : mais, au bout de dix-huit mois, ils abdiquaient. Les censeurs 1° estimaient la fortune des citoyens dont ils examinaient *la vie privée*; 2° dressaient les listes des tribus, classes et centuries; 3° celle du sénat; 4° veillaient aux finances publiques, à la ferme des impôts, aux travaux publics.

rechercher la vie et les mœurs des citoyens; car les Romains ne croyaient pas qu'on dût laisser à chaque particulier la liberté de se marier, de choisir un genre de vie plutôt que tel autre, de faire des festins, enfin, de suivre ses désirs et ses goûts sans être soumis au jugement et à l'inspection de personne. Persuadés que c'est dans les actions privées, plutôt que dans la conduite publique et politique, que se manifestent les intentions des hommes, ils avaient créé deux magistrats chargés de veiller sur les mœurs, de les réformer et de les corriger, afin que personne ne se laissât entraîner hors du chemin de la vertu dans celui de la volupté et n'abandonnât les institutions anciennes et les usages reçus. Ils prenaient l'un dans le corps des patriciens, l'autre parmi le peuple et leur donnaient le nom de censeurs; ces magistrats avaient le droit d'ôter le cheval à un chevalier romain, de chasser du sénat un sénateur, lorsqu'il menait une vie licencieuse : ils faisaient aussi l'estimation des biens des citoyens, et, d'après le cens, ils distinguaient les familles et les divers états de la république. Cette charge avait encore d'autres prérogatives considérables.

Aussi, lorsque Caton se mit au rang des candidats, les premiers et les plus distingués d'entre les sénateurs firent tous leurs efforts pour empêcher sa nomination. Les patriciens s'y opposaient par un sentiment d'envie qui leur faisait regarder comme un affront pour la noblesse que des gens d'une naissance obscure parvinssent au plus haut degré d'honneur et de puissance. D'autres, qui avaient à se reprocher des mœurs corrompues et la transgression des lois anciennes, redoutaient l'austérité d'un homme qui serait dur et inexorable dans l'exercice de sa charge. Ayant donc réuni leurs forces et leurs intrigues, ils lui opposèrent sept compétiteurs, qui tous flattaient le peuple de belles espérances, comme s'il eût

désiré d'être gouverné avec mollesse et par le seul appât du plaisir. Caton, au contraire, loin de s'abaisser à aucune complaisance, menaçait ouvertement de son tribunal tous les méchants et criait à haute voix que la ville avait besoin d'une grande épuration : il conseillait au peuple de choisir, s'il voulait agir sagement, non le plus doux, mais le plus sévère des médecins; qu'il en trouverait de tels, d'abord en lui, et, parmi les patriciens, dans Valérius Flaccus, le seul avec qui, employant le fer et le feu pour détruire jusqu'à la racine, comme une nouvelle hydre, le luxe et la mollesse, il pourrait faire le bien de la république. « Tous les autres, disait-il, ne s'efforcent « de parvenir à la censure, avec le projet de s'y mal con- « duire, que parce qu'ils craignent ceux qui l'exer- « ceraient avec justice. » Le peuple romain, dans cette occasion, se montra vraiment grand et digne d'avoir de grands magistrats pour le gouverner : car, loin de redouter la raideur et l'inflexibilité de Caton, il rejeta ces compétiteurs si doux qui paraissaient disposés à lui complaire en tout, et il nomma Valérius Flaccus avec Caton, qu'il regardait moins comme prétendant à la censure que comme l'exerçant déjà et donnant des ordres qu'on respectait.

Il paraît que le peuple approuva singulièrement la manière dont il avait exercé la censure. Car, sur la statue qu'il lui érigea dans le temple de la santé, il ne fit graver ni ses exploits militaires, ni son triomphe, mais seulement une inscription, dont voici la traduction littérale : « A l'honneur de Caton, pour avoir, par de salutaires « ordonnances, par des établissements sages, par des « institutions prévoyantes, relevé, dans sa censure, la « république romaine, que l'altération des mœurs avait « mise sur le penchant de sa ruine. » Avant qu'on lui dressât cette statue, il se moquait de ceux qui désiraient

ces sortes d'honneurs. « Ils ne voient pas, disait-il, qu'ils « mettent leur gloire dans les ouvrages des statuaires et « des peintres ; pour moi, je me glorifie de ce que mes « concitoyens portent empreintes dans leur âme les plus « belles images de moi-même. » Quelques personnes lui témoignaient un jour leur étonnement de ce qu'on ne lui avait point érigé de statue, tandis que des gens obscurs en avaient. « J'aime mieux, leur répondit-il, qu'on demande « pourquoi on n'a pas élevé de statue à Caton que si on « demandait pourquoi on lui en a élevé une. » En un mot, il ne voulait pas même qu'un bon citoyen souffrît une louange qui ne tournait pas à l'utilité publique. C'était cependant l'homme qui se louait le plus lui-même ; au point que, lorsque des citoyens avaient fait des fautes dans leur conduite et qu'on les en reprenait : « Il faut, « disait-il, les excuser, car ils ne sont pas des Catons. » Quand il voyait des gens vouloir imiter quelques-unes de ses actions et le faire maladroitement, il disait que c'étaient des Catons bien gauches. Il se vantait que, dans les conjonctures critiques, le sénat tenait les yeux attachés sur lui, comme dans la tempête les passagers les tiennent fixés sur le pilote, et que, souvent, en son absence, on remettait jusqu'à son retour les affaires les plus importantes. Au reste, c'est un témoignage que tout le monde lui rendait. Car la sagesse de sa conduite, son éloquence et sa vieillesse lui avaient acquis dans Rome une grande autorité.

CATON HOSTILE AUX GRECS

Caton était déjà vieux, lorsque Carnéade, philosophe académicien, et Diogène, de la secte stoïque, vinrent d'Athènes à Rome demander pour les Athéniens la décharge d'une amende de cinq cents talents, à laquelle les Sicyo-

niens les avaient condamnés par coutumace, à la requête des habitants d'Orope. La grâce de Carnéade, la force de son éloquence, sa réputation qui n'était pas au-dessous de son talent, l'avantage qu'il eut d'avoir pour auditeurs les plus distingués et les plus polis des Romains, firent le plus grand bruit dans Rome ; c'était comme un souffle impétueux qui retentit dans toute la ville ; on disait partout qu'il était venu un Grec d'un savoir merveilleux, qui charmait et attirait tous les esprits, qui inspirait aux jeunes gens un tel amour de la science que, renonçant à tout autre plaisir et à toute autre occupation, ils étaient saisis d'une sorte d'enthousiasme pour la philosophie. Tous les Romains en étaient dans l'enchantement et voyaient avec plaisir leurs enfants s'appliquer à l'étude des lettres grecques et rechercher avec avidité ces hommes admirables.

Mais Caton vit avec peine cet amour des lettres s'introduire dans Rome. Il craignit que la jeunesse romaine, tournant vers cette étude toute son émulation et toute son ardeur, ne préférât la gloire de parler à celle de bien faire et de se distinguer par les armes. Mais lorsque la réputation de ces philosophes se fut répandue dans toute la ville, et que leurs premiers discours eurent été traduits en latin par un des principaux sénateurs, Caïus Acilius, à qui on avait demandé ce travail, et qui lui-même s'y était porté avec empressement, Caton pensa qu'il fallait, sous quelque prétexte spécieux, renvoyer de Rome tous ces philosophes. Il se rendit au sénat et reprocha aux magistrats qu'ils retenaient depuis longtemps ces ambassadeurs, sans leur donner de réponse. « Ce sont, ajouta-t-il, des « hommes capables de persuader tout ce qu'ils veulent. « Il faut donc connaître au plus tôt leur affaire et la « décider, afin que ces philosophes retournent à leurs « écoles pour y instruire les enfants des Grecs, et que les « jeunes Romains n'obéissent, comme auparavant, qu'aux

« magistrats et aux lois. » En cela, il agissait, non, comme on l'a cru, par une inimitié personnelle contre Carnéade, mais par une opposition décidée à la philosophie, par un mépris affecté, et dont il faisait gloire, pour les muses et les disciplines grecques.

Il traitait Socrate lui-même de babillard, d'homme violent et injuste, qui avait entrepris, autant qu'il l'avait pu, de devenir le tyran de sa patrie, en renversant les coutumes reçues, en entraînant les citoyens dans des opinions contraires aux lois. Il se moquait de l'école d'éloquence que tenait Isocrate et disait que ses disciples vieillissaient auprès de lui, comme s'ils ne devaient exercer leur art et leur talent pour plaider que dans les enfers. Pour détourner son fils de l'étude des lettres grecques, il prit un ton de voix bien au-dessus de son âge et lui dit, comme s'il eût été plein d'une inspiration prophétique, que les Romains perdraient toute leur puissance lorsqu'ils se seraient gorgés de cette érudition grecque. Le temps a fait voir la fausseté de cette prédiction sinistre, car c'est lorsque les lettres grecques ont le plus fleuri à Rome que cette ville est parvenue au plus haut degré de grandeur et de gloire.

DELENDA CARTHAGO[1]

On croit que le dernier de ses actes politiques fut de faire décider la ruine de Carthage. A la vérité, le jeune Scipion consomma l'ouvrage ; mais ce fut par le conseil et sur les instances de Caton qu'on entreprit cette guerre. Et voici quelle en fut l'occasion. Envoyé comme ambas-

1. Il faut détruire Carthage.

sadeur auprès des Carthaginois et de Massinissa, roi de Numidie, qui se faisaient la guerre, il était chargé d'examiner les causes de leurs différends. Massinissa avait été de tout temps l'ami du peuple romain. Et les Carthaginois, depuis leur défaite par Scipion[1], avaient obtenu la paix par un traité qui, en leur imposant un tribut énorme, les avait en même temps dépouillés d'une partie de leur empire. Caton, au lieu de trouver Carthage dans l'état d'affaiblissement et d'humiliation où la croyaient les Romains, la vit peuplée d'une jeunesse florissante, regorgeant de richesses, pourvue de toutes sortes d'armes et de provisions de guerre, pleine de confiance dans toutes ses ressources et nourrissant les plus hautes espérances. Il jugea que ce n'était pas le temps pour les Romains de discuter et de terminer les querelles des Carthaginois avec Massinissa, et que, s'ils ne se hâtaient de détruire cette ville, leur ancienne ennemie, qui conservait toujours un profond ressentiment du passé, et qui, dans si peu de temps, avait repris un accroissement qu'on pouvait à peine croire, ils allaient retomber dans les périls où ils s'étaient vus autrefois.

Il retourna donc promptement à Rome et représenta au sénat que les défaites et les malheurs des Carthaginois avaient moins épuisé leurs forces que guéri leur imprudence. « Les guerres qu'ils ont eues contre les Romains, « ajouta-t-il, les ont plutôt aguerris qu'affaiblis ; celle qu'ils « font aux Numides est le prélude des entreprises qu'ils « méditent contre les Romains ; tous les traités de paix « qu'on a faits avec eux n'ont rien de solide et ne sont que « de simples suspensions d'armes, pour attendre une occa- « sion favorable. » En finissant, il laissa tomber des figues de Libye qu'il avait dans le pan de sa robe ; les sénateurs

1. Bataille de Zama, 17 octobre 202 av. J.-C., gagnée par P. Scipion sur Annibal.

en ayant admiré la grosseur et la beauté : « La terre qui « les produit, leur dit Caton, n'est qu'à trois journées de « Rome. » Une preuve plus forte encore de sa haine contre Carthage, c'est que, depuis ce temps-là, sur quelque affaire qu'il opinât, il ne manquait jamais de conclure par ces mots : « Et je suis d'avis qu'on détruise Carthage. » Au contraire, Publius Scipion, surnommé Nasica, terminait ainsi tous ses discours : « Et je suis d'avis qu'on laisse « subsister Carthage. » Il y a toute apparence que Scipion, voyant le peuple livré à la licence, enflé d'orgueil par ses prospérités et, peu docile aux conseils du sénat, entraînant par sa puissance toute la ville dans les divers partis où le poussait son caprice; que Scipion, dis-je, voulait que la crainte qu'inspirerait Carthage fût pour les Romains comme un frein qui gourmandât leur audace, qu'il jugeait les Carthaginois trop faibles pour assujettir les Romains, mais trop forts pour être méprisés. Caton, de son côté, croyait trop dangereux pour un peuple, que sa grande puissance portait aux plus grands excès, d'avoir comme suspendue sur sa tête une ville de tout temps très puissante, et alors devenue plus sage par les malheurs dont elle avait été châtiée; qu'il fallait donc ôter à Rome toute crainte extérieure, quand elle avait au dedans tant d'occasions de commettre de nouvelles fautes.

Ce fut ainsi que Caton suscita cette troisième et dernière guerre punique[1]. Elle commençait à peine, lorsqu'il mourut, après avoir prédit quel serait celui qui la terminerait : c'était un jeune homme encore tribun des soldats, mais qui déjà avait montré dans les combats autant de prudence que de courage. Lorsque les nouvelles de ses

1. Carthage fut détruite en 146 av. J.-C., et l'Afrique réduite en *province romaine*, autrement dit, annexée et gouvernée par un chef militaire.

premiers exploits arrivèrent à Rome, Caton, en les entendant raconter, s'écria :

Seul il a du bon sens parmi des ombres vaines.

Scipion confirma bientôt cette prédiction par de nouveaux succès.

Caton laissa de sa seconde femme un fils qui fut surnommé Saloninus, du nom de sa mère, et un petit-fils du premier lit, dont le père était mort avant lui. Saloninus mourut dans sa préture ; il eut un fils surnommé Marcus, qui parvint au consulat ; et il fut l'aïeul de Caton le philosophe[1], l'homme le plus vertueux et le plus célèbre de son temps.

T. QUINTIUS FLAMININUS[2]

SON CARACTÈRE

Ceux qui seront curieux de connaître sa figure peuvent voir sa statue de bronze à Rome. Elle est placée vis-à-vis du cirque et on y lit une inscription grecque. Quant à son caractère, il était, dit-on, aussi prompt à s'irriter qu'à rendre service, avec cette différence que sa colère n'était pas durable et qu'il punissait légèrement, au lieu que, ne laissant rien à désirer dans ses bienfaits, il conservait pour ceux qu'il avait obligés autant d'affection et de zèle que s'ils eussent été ses bienfaiteurs : sa plus grande ri-

1. Caton d'Utique. — Caton le Censeur avait perdu une première femme, fille de Fabius Maximus, et un fils d'elle tué en Asie. Il épousa, en secondes noces, la fille de Saloninus, un de ses clients.

2. T. Quintius Flamininus, consul en 198 av. J.-C., bat le roi Philippe de Macédoine à Cynoscéphales en 197, lui laisse son trône, rend la liberté aux Grecs. Annibal se tue pour lui échapper.

chesse était, disait-il, de pouvoir cultiver les personnes à qui il avait rendu service. Plein d'ambition et brûlant du désir d'acquérir de la gloire, il voulait exécuter seul ses plus grandes entreprises ; il préférait la société de ceux qui avaient besoin de son secours à celle des personnes qui pouvaient l'obliger ; il voyait dans les premiers l'occasion d'exercer sa vertu et dans les autres des rivaux de sa gloire. Il fut élevé dans la profession des armes ; car, Rome ayant alors plusieurs guerres importantes à soutenir, tous les jeunes gens, dès qu'ils étaient en âge de servir, allaient dans les armées apprendre à commander. Flamininus fit donc ses premières armes, comme tribun des soldats, sous le consul Marcellus, qui faisait la guerre contre Annibal. Après que Marcellus eut péri dans une embuscade, Flamininus fut nommé gouverneur du Tarentin et de la ville de Tarente qui venait d'être prise par les Romains pour la seconde fois. Il s'y fit autant estimer par sa justice que par sa valeur.

FLAMININUS REND LA LIBERTÉ AUX GRECS

Cependant les dix députés que le sénat avait envoyés à Flamininus lui conseillaient de déclarer libres tous les Grecs, et d'excepter seulement les villes de Corinthe, de Chalcis et de Démétriade, où il mettrait de bonnes garnisons, pour s'assurer d'elles contre Antiochus. Alors, les Étoliens, toujours habiles dans l'art de calomnier, employèrent tout ce qu'ils avaient de talent pour porter les villes à la sédition. Ils pressaient Flamininus de délier les fers de la Grèce : c'était le nom que Philippe avait coutume de donner aux trois villes que nous venons de nommer. Ils demandaient aux Grecs, si, pour avoir une chaîne, mieux polie à la vérité, mais bien plus pesante, ils se

trouvaient plus heureux, s'ils admiraient Flamininus et le regardaient comme leur bienfaiteur, parce qu'il leur avait mis au cou les fers qu'ils avaient au pied. Flamininus, piqué de ces imputations et les supportant avec impatience, pressa si fort le conseil qu'il obtint enfin que l'on retirât les garnisons de ces villes, afin que les Grecs reçussent de lui la grâce tout entière. Peu de temps après, on célébra les jeux isthmiques, où il se rendit une foule immense de peuple pour voir les combats gymniques qu'on devait y donner : car la Grèce, qui, depuis quelques années délivrée de ses guerres, espérait bientôt sa liberté, célébrait déjà par des fêtes une paix dont elle était assurée.

Tout à coup, au milieu de l'assemblée, le son de la trompette ayant ordonné un silence général, le héraut s'avance au milieu de l'arène et proclame à haute voix : « Que le sénat de Rome et Titus Quintius, général des « Romains, revêtu du pouvoir consulaire, après avoir « vaincu le roi Philippe et les Macédoniens, déclarent « libres de toutes garnisons et de tout impôt les Corin- « thiens, les Locriens, les Phocéens, les Eubéens, les « Achéens, les Phthiotes, les Magnésiens, les Thessaliens, « les Perrhèbes, et leur laissent le pouvoir de vivre selon « leurs lois. » D'abord, tous les spectateurs n'entendirent pas, au moins distinctement, cette proclamation. Le stade[1] était plein de confusion et de trouble; les uns témoignaient de leur admiration, les autres s'informaient de ce qu'on avait dit, et tous demandaient que le héraut répétât sa publication. Il se fit donc encore un silence universel, et le héraut, ayant renforcé sa voix, renouvela sa proclamation qui fut entendue de toute l'assemblée. Les Grecs, dans les transports de leur joie, poussèrent des cris si

1. Espace fermé où l'on s'exerçait à la course.

perçants qu'ils retentirent jusqu'à la mer. Tout le théâtre se leva et ne pensa plus aux jeux. Les assistants allèrent, en foule, saluer, embrasser Flamininus, on l'appelait le défenseur, le sauveur de la Grèce.

Si, à la fin de l'assemblée, Flamininus, prévoyant le concours immense de peuple qui allait l'environner, ne se fût promptement dérobé à leur empressement, il eût couru risque d'être étouffé : tant était grande la foule qui se pressait autour de lui! Quand ils furent las d'avoir crié jusqu'à la nuit devant sa tente, ils se retirèrent, et tous ceux de leurs amis et de leurs concitoyens qu'ils rencontraient, ils les embrassaient, ils les serraient étroitement, les menaient souper avec eux et faire bonne chère. Là, redoublant de joie, ils ne parlaient que de la Grèce; ils se rappelaient les grands combats qu'elle avait soutenus pour sa liberté. « Après tant de guerres dont elle a été le « théâtre, disaient-ils, elle n'a jamais reçu de salaire plus « doux et plus solide de ses travaux que celui qu'elle doit « à ces étrangers qui sont venus combattre pour elle. Sans « qu'il lui en ait à peine coûté une goutte de sang, ou « qu'elle ait eu à porter le deuil d'un seul homme, elle a « obtenu le prix le plus glorieux, le plus digne d'être dis- « puté par les humains. Si la valeur est rare parmi les « hommes, une vertu plus rare encore, c'est la justice. Les « Agésilas, les Lysandre, les Nicias, les Alcibiade, savaient « sans doute conduire habilement des guerres et remporter « des victoires sur terre et sur mer; mais ils n'ont jamais « su faire servir leurs succès à une honnête et généreuse « bienfaisance. En effet, si l'on excepte les batailles de « Marathon, de Salamine, de Platée et des Thermopyles, « les exploits de Cimon sur l'Eurymédon et auprès de « Cypre, tous les autres combats que la Grèce a livrés se « sont donnés contre elle-même et l'ont fait tomber dans « la servitude; tous les trophées qu'elle a érigés ont été

« des monuments de ses malheurs et de sa honte; la « méchanceté et la jalouse rivalité de ses généraux l'ont « presque ruinée. Et des étrangers sont venus supporter « les plus grands travaux, s'exposer aux plus grands périls, « pour arracher la Grèce à des maîtres durs, à des tyrans « cruels, et lui rendre sa liberté! »

Telles étaient les réflexions des Grecs sur leur situation présente.

PAUL-ÉMILE[1]

NAISSANCE DE PAUL-ÉMILE

La plupart des historiens conviennent que la maison des Émilius à Rome était patricienne et de la plus haute antiquité. Ceux qui attribuent au philosophe Pythagore l'éducation de Numa prétendent que le premier auteur de la famille Émilienne, celui qui laissa son nom à tous ses descendants, fut Mamercus, fils de ce philosophe, auquel on donna le surnom d'Émilius à cause de la douceur et de la grâce de son langage. Tous ceux de cette maison qui se sont illustrés ont dû leurs succès à leur amour pour la vertu. L'infortune même de Lucius Paulus, à la bataille de Cannes, fit éclater sa prudence et sa valeur. N'ayant pu persuader à son collègue de ne pas risquer le combat, il prit part à la bataille qui se donnait contre son avis, mais il ne partagea point la fuite de Varron. Le consul, qui l'avait forcé de combattre, abandonna le champ de bataille; et Lucius Paulus, qui s'était opposé au dessein de Varron, demeura ferme à son poste

1. Fils du consul Paul-Émile, tué à Cannes. Il anéantit, à Pydna (168 av. J.-C.), la puissance de Persée, roi de Macédoine, réduit ce pays en province romaine, et emmène Persée à Rome.

et combattit jusqu'à la mort. Il laissa une fille nommée Émilie, qui fut mariée au grand Scipion, et un fils appelé Paul-Émile : c'est celui dont j'écris la vie. Il était encore dans sa première jeunesse, lorsque les hommes les plus distingués faisaient fleurir Rome par leurs vertus et par leur gloire. Il parut au milieu d'eux avec beaucoup d'éclat, quoique, dès son entrée dans le monde, il n'eût pas suivi la même route ni adopté les mêmes goûts que les autres jeunes gens de son rang. Au lieu de se former comme eux à l'éloquence du barreau, il s'interdit même ces témoignages d'empressement et de zèle que la plupart des patriciens faisaient servir à gagner la faveur du peuple et à s'insinuer dans ses bonnes grâces, tels que de saluer les citoyens par leur nom, de leur prendre la main en passant dans les rues et de les embrasser : non que la nature lui eût refusé les moyens de réussir par l'une et l'autre voie; mais il préféra, comme une gloire bien supérieure, celle qui est le fruit de la valeur, de la justice et de la bonne foi, qualités par lesquelles il eut bientôt surpassé tous les jeunes gens de son âge.

SON GOUT POUR LES SCIENCES

Il instruisit ses enfants dans la discipline des Romains, comme on l'avait fait pour lui-même, et les forma avec plus de soin encore à celle des Grecs. Il tenait toujours auprès d'eux non seulement des grammairiens, des sophistes et des rhéteurs, mais encore des sculpteurs, des peintres, des écuyers, des veneurs et des piqueurs habiles. Lorsqu'il n'était pas retenu par quelque affaire publique, il assistait lui-même à leurs études et à leurs exercices : car c'était de tous les Romains celui qui aimait le plus ses enfants.

IL CONQUIERT TOUTE LA MACÉDOINE

Les Macédoniens ont toujours passé pour aimer leurs rois; mais alors, comme si le dernier appui de cette affection eût manqué, elle tomba tout à coup, et, se remettant à la discrétion de Paul-Émile, ils le rendirent en deux jours maître de toute la Macédoine. Une conquête si facile favorise l'opinion de ceux qui attribuent tous ses succès à la fortune, et ce qui lui arriva à Amphipolis porte en effet un caractère divin. Comme il sacrifiait dans cette ville et que la victime était déjà immolée, la foudre tomba sur l'autel et consuma le sacrifice. Mais rien n'est plus extraordinaire et ne marque autant la faveur des dieux que ce que fit alors pour lui la renommée. Le quatrième jour après la défaite de Persée[1] à Pydna, pendant qu'à Rome le peuple assistait à des courses de chevaux, un bruit soudain se répandit à l'entrée du théâtre, que Paul-Émile avait remporté sur Persée une grande victoire et conquis toute la Macédoine. Cette nouvelle, devenue bientôt publique, excita les plus vifs transports de joie, suivis de cris et de battements de mains qui se continuèrent la journée entière dans toute la ville. Le lendemain, comme on ne put pas remonter à la source de ce bruit, et que chacun disait ne le savoir que par ouï-dire, cette joie s'évanouit bientôt. Mais, peu de jours après, on en eut des nouvelles certaines, et l'on ne put trop admirer ce bruit avant-coureur qui avait annoncé la vérité par un mensonge.

1. Fils et successeur du roi Philippe, battu lui-même à Cynoscéphales.

PAUL-ÉMILE EN GRÈCE

Après avoir mis son armée dans des quartiers pour l'y faire reposer, il alla visiter la Grèce, afin de se procurer un plaisir aussi honorable pour lui-même qu'utile à ce pays. En parcourant les villes, il en soulageait les habitants, il réformait leur gouvernement et prenait dans les magasins du roi de Macédoine de quoi distribuer aux uns du blé et aux autres de l'huile. Il y trouva, dit-on, de si grandes provisions, que ceux qui étaient dans le cas d'en recevoir manquèrent avant qu'elles fussent épuisées. A Delphes, il vit une grande colonne carrée en pierre blanche, toute prête pour recevoir une statue d'or de Persée : il ordonna qu'on y mît la sienne en disant que les vaincus devaient céder la place aux vainqueurs. Dans le temple d'Olympie, il dit cette parole, devenue depuis si célèbre, que Phidias avait représenté le Jupiter d'Homère. Quand les dix commissaires envoyés de Rome furent arrivés, il rendit aux Macédoniens leurs terres, déclara leurs villes libres et leur permit de se gouverner par leurs propres lois. Il ne leur imposa qu'un tribut annuel de cent talents[1]. Ce n'était pas la moitié de ce qu'ils payaient à leur roi. Il fit célébrer ensuite, en l'honneur des dieux, différentes sortes de jeux, et offrit des sacrifices accompagnés de festins et de fêtes dont il prenait la dépense dans les trésors du roi; mais il pourvut lui-même au bon ordre, à la disposition des lieux, à la distribution des rangs, aux égards, aux politesses dus à chaque convive, suivant son mérite ou sa dignité. Il y fit paraître tant de discernement, tant d'attention et d'exactitude que les

1. A peu près cinq cent cinquante mille francs.

Grecs ne pouvaient voir sans admiration que, dans des choses de simple amusement, il montrât tant de diligence et de soin, et qu'un homme chargé de si grandes affaires observât dans les plus petites jusqu'aux moindres bienséances.

Mais la satisfaction la plus douce qu'il goûta dans ces fêtes, ce fut qu'au milieu de tant d'apprêts si magnifiques et si bien ordonnés, il était lui-même, pour tous les assistants, le spectacle le plus agréable et la jouissance la plus douce. Aussi disait-il à ceux qui admiraient dans ces occasions son goût et sa magnificence, qu'il fallait la même intelligence pour bien ranger une armée en bataille et pour bien ordonner une fête, afin de rendre l'une plus redoutable aux ennemis et l'autre plus agréable aux spectateurs. Mais on loua surtout sa grandeur d'âme et son désintéressement, car il ne voulut pas même voir la quantité immense d'or et d'argent qui se trouva dans les trésors du roi, et il la fit remettre aux questeurs pour être portée au trésor public. Il permit seulement à ses fils, qui aimaient les lettres, de prendre les livres de la bibliothèque du roi, et, en distribuant les prix de la valeur, il ne donna à Tubéron, son gendre, qu'une coupe d'argent du poids de cinq livres. C'est ce Tubéron qui vivait, lui seizième, dans une petite terre qui suffisait à l'entretien de toute sa famille. Ce fut, dit-on, le premier meuble d'argent qui entra dans la maison des Ælii, et encore y fut-il introduit par l'honneur et par la vertu. Jusque-là eux et leurs femmes n'avaient connu ni l'or ni l'argent dans leurs meubles.

LE TRIOMPHE[1] DE PAUL-ÉMILE

J'en décrirai l'ordonnance et la marche. On avait dressé dans les théâtres où se font les courses de chevaux et qu'on appelle cirques, dans les places publiques et dans tous les lieux de la ville d'où l'on pouvait voir la pompe, des échafauds, sur lesquels se placèrent les spectateurs vêtus de robes blanches. On ouvrit tous les temples, on les couronna de festons et on y brûla continuellement des parfums. Un grand nombre de licteurs et d'autres officiers publics, écartant ceux qui couraient sans ordre de côté et d'autre, ou qui se jetaient trop avant, tenaient les rues libres et dégagées. La marche occupa trois jours entiers. Le premier suffit à peine à voir passer les statues, les tableaux et les figures colossales, qui, portés sur deux cent cinquante chariots, offraient un spectacle imposant. Le second jour, on vit passer également sur un grand nombre de chariots les armes les plus belles et les plus riches des Macédoniens, tant d'airain que d'acier, et qui, nouvellement fourbies, jetaient le plus grand éclat. Quoique rassemblées avec beaucoup de soin et d'art, elles semblaient avoir été jetées au hasard, par monceaux; c'étaient des casques sur des boucliers, des cuirasses sur des jambarts, des pavois de Crète, des targes de Thrace, des carquois entassés pêle-mêle avec des mors et des brides : des épées nues et de longues piques sortaient de tous les côtés et présentaient leurs pointes menaçantes.

1. Récompense suprême d'un général victorieux que le sénat autorisait à entrer dans Rome avec son armée et à monter au Capitole. Pour obtenir le triomphe, il fallait être dictateur, consul ou préteur; avoir conduit soi-même toute la bataille et que cette bataille eût été décisive; n'avoir eu affaire qu'à des étrangers, et en avoir tué au moins cinq mille.

Toutes ces armes étaient retenues par des liens un peu lâches et, le mouvement des chariots les faisant se froisser les unes contre les autres, elles rendaient un son aigu et effrayant; la vue seule des armes d'un peuple vaincu inspirait une sorte d'horreur. A la suite de ces chariots marchaient trois mille hommes qui portaient l'argent monnayé dans sept cent cinquante vases, dont chacun contenait le poids de trois talents[1] et était soutenu par quatre hommes. D'autres étaient chargés de cratères d'argent, de coupes en forme de cornes, de gobelets et de flacons, disposés de manière à être bien vus et aussi remarquables par leur grandeur que par la beauté de leurs ciselures. Le troisième jour, dès le matin, les trompettes se mirent en marche; ils firent entendre non les airs qu'on a coutume de jouer dans les processions et dans les pompes religieuses, mais ceux que les Romains sonnent pour exciter les troupes au combat. A leur suite étaient cent vingt taureaux qu'on avait engraissés; leurs cornes étaient dorées et leurs corps ornés de bandelettes et de guirlandes. Leurs conducteurs, qui devaient les immoler, étaient de jeunes garçons ceints de tabliers richement brodés et suivis d'autres jeunes gens qui portaient les vases d'or et d'argent pour les sacrifices. On avait placé derrière eux ceux qui étaient chargés de l'or monnayé; il était distribué, comme la monnaie d'argent, dans des vases qui contenaient chacun trois talents; il y en avait soixante-dix-sept. Ils étaient suivis de ceux qui portaient la coupe sacrée, d'or massif, du poids de dix talents, que Paul-Émile avait fait faire : elle était enrichie de pierres précieuses. On portait à la suite les vases qu'on appelait *antigonides*, *séleucides*, *thériclées*[2], et toute la vaisselle

1. En tout, à peu près 57 740 kilog. d'argent.

2. Vases qui avaient appartenu aux rois Séleucus et Antigonus, et œuvres de l'artiste Thériclès.

d'or de Persée; on voyait ensuite le char de Persée, et ses armes surmontées de son diadème.

A peu de distance marchaient ses enfants captifs, avec leurs gouverneurs, leurs précepteurs et leurs officiers qui, fondant tous en larmes, tendaient les mains aux spectateurs et montraient à ces enfants à intercéder auprès du peuple et à lui demander grâce. Il y avait deux garçons et une fille. Leur âge tendre les empêchait de sentir toute la grandeur de leurs maux, et un si grand changement de fortune les rendait d'autant plus dignes de pitié qu'ils y étaient moins sensibles. Peu s'en fallut même que Persée ne passât sans être remarqué, tant la compassion fixait les yeux des Romains sur ces tendres enfants et leur arrachait des larmes! Ce spectacle excitait un sentiment mêlé de plaisir et de douleur, qui ne cessa que lorsque cette troupe fut passée. Persée venait après ses enfants et leur suite ; il était vêtu d'une robe noire et portait des pantoufles macédoniennes; on voyait à son air que la grandeur de ses maux lui en faisait craindre de plus grands encore et lui avait troublé l'esprit. Il était suivi de la foule de ses amis et de ses courtisans qui, marchant accablés de douleur, baignés de larmes, et les regards toujours fixés sur Persée, faisaient juger à tous les spectateurs que, peu sensibles à leur propre malheur, ils ne déploraient que l'infortune de leur prince. On dit que Persée avait fait prier Paul-Émile de ne pas le donner en spectacle et de lui épargner la honte d'être traîné au char du triomphateur.

Ce général, méprisant sans doute sa lâcheté et son amour pour la vie, répondit : « Ce qu'il me demande était « déjà en son pouvoir, et l'est encore, s'il le veut. » C'était lui faire entendre qu'il devait préférer la mort à la honte. Mais, trop lâche pour se la donner et amolli par je ne sais quelles espérances, il devint une des dépouilles

qui relevèrent le triomphe de son vainqueur. Après cette dernière troupe, on vit passer quatre cents couronnes d'or, que les villes avaient envoyées à Paul-Émile par des ambassadeurs, pour prix de sa victoire.

Enfin paraissait le triomphateur, monté sur un char magnifiquement paré. Vêtu d'une robe de pourpre brodée en or, il tenait dans sa main droite une branche d'olivier. Toute son armée en portait aussi et suivait son char, rangée par compagnies, chantant ou des chansons usitées dans ces sortes de pompes, chansons pleines de traits de satire, ou des chants de victoire pour célébrer les exploits de Paul-Émile.

Paul-Émile avait quatre fils, dont les plus âgés, Fabius et Scipion, étaient passés par adoption dans des familles étrangères ; des deux autres qu'il avait eus d'une seconde femme et qu'il élevait dans sa maison, l'aîné, âgé de quatorze ans, mourut cinq jours avant le triomphe de son père, et l'autre trois jours après, à l'âge de douze ans[1] !

LES GRACQUES[2]

LES PARENTS DES GRACQUES

Ils étaient fils de Tibérius Gracchus, qui, honoré de la censure, de deux consulats et d'autant de triomphes, tirait de sa propre vertu une gloire bien supérieure à celle que lui donnaient toutes ces dignités. Aussi, après

1. Il mourut lui-même presque subitement quelques années après.

2. Tibérius et Caïus Gracchus furent tous deux tribuns du peuple, tous deux voulurent favoriser le prolétariat par des lois agraires et sociales, et les alliés latins par des lois politiques, et tous deux furent assassinés par les nobles, Tibérius en 133, Caïus en 121 av. J.-C.

la mort de Scipion, le vainqueur d'Annibal, fut-il choisi pour époux de Cornélie, fille de cet illustre Romain, quoiqu'il n'eût jamais été l'ami du père et qu'au contraire ils eussent toujours été en opposition l'un avec l'autre. On raconte qu'un jour il trouva deux serpents dans son lit; que les devins, après avoir attentivement examiné ce prodige, lui défendirent de les tuer ou de les lâcher tous les deux; que, par rapport au choix de l'un ou de l'autre, ils lui déclarèrent que, s'il tuait le mâle, il hâterait sa propre mort, et qu'en tuant la femelle, il avancerait celle de Cornélie. Tibérius, qui aimait tendrement sa femme et qui pensait d'ailleurs que, lui-même étant assez âgé et Cornélie encore jeune, c'était à lui à mourir le premier, tua le mâle et lâcha la femelle. Il mourut peu de temps après, laissant douze enfants qu'il avait eus de Cornélie[1].

La veuve se mit à la tête de la maison et se chargea elle-même de l'éducation de ses enfants; elle fit paraître en tout tant de sagesse, tant de grandeur d'âme et de tendresse maternelle, qu'il parut que Tibérius avait sagement fait de préférer sa mort à celle d'une femme de ce mérite. Le roi Ptolémée lui ayant offert de venir partager son diadème avec le rang et le titre de reine, elle le refusa. Dans son veuvage, elle perdit le plus grand nombre de ses enfants et ne conserva qu'une fille qui fut mariée au jeune Scipion, et deux fils, Tibérius et Caïus Gracchus. Elle les éleva avec tant de soin qu'étant, de l'aveu de tout le monde, les jeunes Romains les plus heureusement nés pour la vertu, leur excellente éducation parut encore avoir surpassé la nature.

1. Tib. Sempronius Gracchus, tribun en 187, préteur en 181, consul en 178, censeur en 169, pacifia l'Espagne, reprit la Sardaigne, donna le droit de cité aux affranchis.

MARIAGE DE TIBÉRIUS

Tibérius, à peine sorti de l'enfance, se fit une réputation si rapide et si brillante qu'il fut jugé digne d'être associé au collège des augures, moins encore pour sa naissance que pour sa vertu. Appius Claudius rendit à son mérite un témoignage bien flatteur, lorsque cet homme illustre, honoré du consulat et de la censure, que sa dignité personnelle avait fait nommer prince du sénat[1] et qui par sa grandeur d'âme surpassait tous les Romains de son temps, s'étant trouvé avec lui à un festin des augures, après l'avoir comblé de marques d'amitié, lui proposa sa fille en mariage. Tibérius accepta, sans balancer, une proposition si flatteuse. Les conventions ayant été faites sur-le-champ, Appius, en rentrant chez lui, appela sa femme dès le seuil de la porte : « Antistia, lui « cria-t-il, je viens de promettre en mariage notre fille « Claudia. — Pourquoi donc cet empressement? lui ré- « pondit sa femme avec surprise. Et qu'était-il besoin « de précipiter ce mariage, à moins que vous ne lui ayez « trouvé pour mari Tibérius Gracchus? »

ORIGINE DES LOIS DE TIBÉRIUS[2]

Caïus son frère, dans un mémoire qu'il a laissé, rapporte que Tibérius, en traversant la Toscane pour aller

1. Le *princeps senatûs* était, jusqu'à la seconde guerre punique, le plus ancien sénateur ayant rempli les fonctions de censeur.

2. « Les Gracques essayent de sauver la république en combattant « le triple mal dont elle se mourait : la misère et la dégradation du « peuple, l'extension de l'esclavage, la ruine des campagnes et de la « petite propriété. » V. Duruy. — *Histoire des Romains.*

de Rome à Numance, vit ce beau pays désert et n'ayant pour laboureurs et pour pâtres que des étrangers et des Barbares, et que ce tableau affligeant lui donna dès lors la première pensée d'un projet qui fut pour eux la source de tant de malheurs. « Les bêtes sauvages, disait-il, qui « sont répandues dans l'Italie, ont leurs tanières et leurs « repaires, où elles peuvent se retirer. Et ceux qui combat- « tent, qui versent leur sang pour la défense de l'Italie, n'y « ont d'autre propriété que la lumière et l'air qu'ils res- « pirent ; sans maison, sans établissement fixe, ils errent « de tous côtés avec leurs femmes et leurs enfants. Les « généraux les trompent, quand ils les exhortent à com- « battre pour leurs tombeaux et pour leurs temples : « car, dans un si grand nombre de Romains, en est-il un « seul qui ait un autel domestique et un tombeau où « reposent ses ancêtres? Ils ne combattent et ne meu- « rent que pour entretenir le luxe et l'opulence d'autrui ; « on les appelle les maîtres de l'univers, et ils n'ont pas « en propriété une motte de terre. »

MORT DE TIBÉRIUS

On vient d'avertir Tibérius que ses ennemis se préparent à le frapper au milieu même de l'assemblée du peuple.

Alors Tibérius porta la main à sa tête pour faire connaître par ce geste, à ceux qui ne pouvaient pas l'entendre, le danger qui le menaçait. Ses ennemis n'eurent pas plus tôt vu ce geste que, courant au sénat, ils annoncèrent que Tibérius demandait la couronne.... Cette nouvelle causa l'émotion la plus vive dans le sénat. Scipion Nasica requit le consul d'aller au secours de Rome et

d'abattre le tyran. Le consul lui répondit avec douceur qu'il ne donnerait pas l'exemple d'employer la violence et qu'il ne ferait périr aucun citoyen qui n'aurait pas été jugé dans les formes. Alors, Nasica s'élançant de sa place : « Puisque le premier magistrat, s'écria-t-il, « trahit la république, que ceux qui veulent aller au « secours des lois me suivent ! » En disant ces mots, il se couvre la tête d'un pan de sa robe et marche au Capitole.

Tibérius, ayant pris lui-même le parti de la fuite, fut saisi par sa robe ; il la laissa entre les mains de celui qui le retenait ; et, comme il courait en simple tunique, il fit un faux pas et tomba sur ceux qui étaient renversés devant lui. Dans le moment où il se relevait, un de ses collègues, Publius Saturéius, le frappa le premier sur la la tête, au vu de tout le monde, avec le pied d'un banc ; le second coup lui fut porté par Lucius Rufus, qui s'en vanta depuis comme d'une belle action. Parmi les partisans de Tibérius, il y en eut plus de trois cents qui furent assommés à coups de bâtons et de pierres. Cette conspiration contre Tibérius fut moins l'effet des prétextes qu'on allégua que du ressentiment et de la haine des riches. Rien ne le prouve plus que les outrages et les cruautés qu'on exerça sur son corps. On ne voulut jamais accorder aux prières de son frère la permission de l'enlever pour l'enterrer la nuit, et il fut jeté dans le Tibre avec les autres morts. Ils ne bornèrent pas là leur vengeance. De ses amis, beaucoup furent condamnés au bannissement sans aucune forme de procès, et on mit à mort tous ceux qu'on put arrêter.

LOIS ET PROJETS DE CAIUS

Tibérius n'avait pu faire voter qu'une loi expulsant les riches des terres qu'ils occupaient indûment. — Caïus fit passer d'abord deux lois de circonstance pour venger son frère. — Il avait neuf ans de moins que Tibérius.

Des lois qu'il proposa ensuite pour augmenter le pouvoir du peuple et affaiblir celui du sénat, l'une avait pour objet l'établissement de colonies et la distribution des terres domaniales aux pauvres citoyens qu'on y enverrait. La seconde était en faveur des soldats : elle ordonnait qu'ils fussent habillés aux frais du trésor public, sans que pour cela leur solde[1] fût diminuée. La troisième regardait les alliés et donnait à tout le peuple de l'Italie le même droit de suffrage qu'aux citoyens de Rome. La cinquième enfin, relative aux tribunaux, diminuait beaucoup en cette partie l'autorité des sénateurs. Chargés seuls du jugement de toutes les affaires, ils se faisaient redouter du peuple et des chevaliers. La loi de Caïus ajoutait, aux trois cents sénateurs qui occupaient alors tous les tribunaux, autant de chevaliers romains et attribuait indistinctement à ces six cents juges la connaissance de tous les procès. En proposant cette loi, il eut soin d'observer toutes les formalités nécessaires ; mais, au lieu que les orateurs, avant lui, lorsqu'ils parlaient devant le peuple, se tournaient vers le sénat et vers le lieu des comices, lui, au contraire, commença à se tourner vers le forum public, qui était du côté opposé et conserva depuis cet usage : ainsi, par un léger changement de situation et de direction de

1. Le *stipendium* ou solde, institué en 406 av. J.-C., se montait, lors des guerres puniques, à 2 oboles ou 25 centimes par jour. On le touchait annuellement. Chaque soldat devait s'entretenir lui-même.

ses regards, il produisit un très grand effet; et d'aristocratique qu'était le gouvernement, il le rendit en quelque sorte démocratique, en faisant voir aux orateurs que c'était au peuple, et non au sénat, qu'ils devaient adresser la parole.

Le peuple, non content de donner la sanction à cette dernière loi, lui conféra le droit de choisir lui seul les chevaliers romains qui seraient admis au nombre des juges, droit qui l'investit d'une autorité presque monarchique : aussi, le sénat l'admit à ses délibérations et lui demanda souvent son avis. Il est vrai qu'il ne lui donnait jamais que des conseils convenables à la dignité de cet ordre. Tel fut le décret, aussi honorable que juste, qu'il proposa au sujet du blé que le propréteur Fabius avait envoyé d'Espagne : il détermina le sénat à faire vendre ce blé, à en renvoyer le prix aux villes de cette province, et à réprimander Fabius, de ce qu'il rendait par ses exactions la puissance romaine odieuse et insupportable aux pays qu'il gouvernait. Ce décret lui mérita les applaudissements et la bienveillance des provinces. Il fit aussi des lois pour le rétablissement de plusieurs colonies, pour la construction de grands chemins et de greniers publics. Il se chargea de diriger en chef toutes ces entreprises et, loin de succomber à de si grands travaux et si nombreux, il les fit exécuter avec une incroyable célérité et mit à chacun autant de soin que si c'eût été le seul dont il eût la conduite. Ceux qui le haïssaient ou qui le craignaient le plus étaient eux-mêmes étonnés de son intelligence et de son activité.

Le peuple ne pouvait se lasser de l'admirer, en le voyant, sans cesse entouré d'entrepreneurs, d'artistes, d'ambassadeurs, de magistrats, de soldats, de gens de lettres, leur parler avec douceur, sans rien perdre de sa dignité dans ses conversations familières, où il savait si

bien s'accommoder au caractère de chacun d'eux que ceux qui l'accusaient d'être violent, emporté, insupportable dans ses manières, étaient convaincus de la plus insigne calomnie.

L'entreprise qu'il suivit avec le plus d'ardeur, ce fut la construction des grands chemins; il y réunit à la commodité la beauté et la grâce. Il les faisait tirer en ligne droite à travers les terres et paver de grandes pierres de taille qu'on liait[1] avec des tas de sable battu comme du ciment. Quand il se rencontrait des fondrières et des ravins formés par des torrents ou des eaux stagnantes, il les faisait combler ou couvrir de ponts, ce qui mettait les deux côtés du chemin à une hauteur égale et parallèle et rendait tout l'ouvrage parfaitement uni et agréable à la vue. Il fit aussi diviser tous les chemins en intervalles égaux que les Latins appellent milles, et chaque mille, qui fait un peu moins de huit stades[2], était marqué par une colonne de pierre qui en indiquait le nombre. Il plaça de chaque côté du chemin, et à des distances plus rapprochées, d'autres pierres qui donnaient aux voyageurs la facilité de monter à cheval sans le secours de personne[3].

HONNEURS RENDUS PAR LE PEUPLE A LA MÉMOIRE DES GRACQUES

Le peuple ne tarda pas à faire connaître tout le regret que lui causait la mort des Gracques. Il leur fit

1. On reconnaît les admirables *voies romaines* dont beaucoup subsistent encore.

2. Environ 1550 mètres.

3. Malgré tant de bienfaits, Caïus Gracchus, comme il revenait d'Afrique où il avait établi une colonie romaine sur l'emplacement de Carthage, fut attaqué par le sénat et par le consul Opimius et assassiné ou forcé de se donner la mort lui-même.

faire des statues qui furent exposées publiquement. Il consacra les lieux où ils avaient péri et il allait y porter les prémisses des fruits de chaque saison. Un grand nombre même d'entre eux y offraient chaque jour des sacrifices et s'y acquittaient des mêmes devoirs religieux que dans les temples.

MARIUS [1]

SON CARACTÈRE

Doué d'une complexion robuste, courageux et né pour les armes, ayant reçu une éducation plus militaire que civile, il porta dans l'exercice des emplois et des charges une violence de caractère qu'il ne sut pas modérer. Il n'apprit jamais, dit-on, le grec et ne voulut même pas se servir de cette langue dans aucune affaire importante : il trouvait ridicule d'apprendre la langue d'un peuple esclave. Après son second triomphe, il donna des jeux grecs pour la dédicace d'un temple, et, étant venu au théâtre pendant qu'on les célébrait, il s'assit un moment et sortit aussitôt. Platon disait souvent au philosophe Xénocrate, dont les mœurs paraissaient trop sauvages : « Mon cher Xénocrate, sacrifiez aux Grâces ». Si de même on avait pu persuader à Marius de sacrifier aux Grâces et aux Muses grecques, il n'aurait pas terminé les belles actions qui l'avaient illustré dans la paix comme

1. Caïus Marius, d'Arpinum ; soldat au siège de Numance ; officier sous Métellus, en Numidie ; termine la guerre avec Jugurtha ; écrase les Cimbres et les Teutons à Aix, à Verceil, en 101 ; quitte Rome une première fois ; revient pour s'opposer à Sylla ; s'enfuit de nouveau (à Minturnes) ; revient encore, inaugure les premières *proscriptions*, est consul pour la septième fois : meurt en 86 av. J.-C.

dans la guerre, par la fin la plus honteuse; et sa colère, son ambition déplacée, son insatiable avarice, ne l'auraient pas jeté dans une vieillesse féroce qu'il souilla par les plus grandes cruautés.

Il naquit de parents pauvres et obscurs, réduits à gagner leur vie du travail de leurs mains. Son père s'appelait, comme lui, Marius et sa mère Fulcinie. Il ne vint pas de bonne heure à Rome et ne connut que tard les mœurs et les usages de la ville. Il avait passé les premières années de sa vie à Arpinum, où il menait une vie grossière, en comparaison de la politesse et de l'urbanité des villes, mais tempérante et semblable à celle des anciens Romains. Il fit sa première campagne contre les Celtibériens, pendant que Scipion l'Africain faisait le siège de Numance. Ce général eut bientôt reconnu dans Marius une grande supériorité de courage sur tous les autres jeunes gens; il lui vit embrasser avec la plus grande facilité la nouvelle discipline que Scipion avait introduite dans des armées corrompues par le luxe et par la mollesse. Il combattit un jour un des ennemis à la vue de son général et le tua. Scipion chercha depuis à se l'attacher en le comblant d'honneurs; et un soir que Marius était à sa table, la conversation étant tombée, après le souper, sur les généraux de ce temps-là, un des convives, soit qu'il fût véritablement dans le doute, soit qu'il voulût flatter Scipion, lui demanda quel capitaine le peuple romain aurait après lui pour le remplacer. Scipion, qui avait Marius au-dessous de lui, le frappa doucement de la main sur l'épaule, en disant : « Ce sera peut-être celui-ci »; tant ces deux hommes étaient heureusement nés, l'un pour annoncer dès sa jeunesse sa grandeur future, l'autre pour conjecturer quelles suites répondraient aux débuts de ce jeune homme!

A la tempérance dont Marius faisait profession, il joi-

gnait, dit-on, une patience invincible dans la douleur, et il en donna une grande preuve dans une opération qu'il se fit faire. Ses jambes étaient pleines de varices, dont il supportait avec peine la difformité. Ayant donc appelé un chirurgien pour les lui couper, il lui présenta une de ses jambes sans vouloir qu'on la lui liât, et souffrit les douleurs cruelles que lui causèrent les incisions, sans faire aucun mouvement, sans jeter un soupir, avec un visage assuré et dans un profond silence; mais quand le chirurgien voulut passer à l'autre jambe, il refusa de la lui donner, en disant : « Je vois que la guérison ne vaut pas « la douleur qu'elle cause. »

LES CIMBRES ET LES TEUTONS

A peine savait-on à Rome la prise de Jugurtha[1], qu'on y porta la nouvelle de l'invasion des Teutons et des Cimbres. Tout ce qu'on rapportait du nombre et de la force de leurs armées parut d'abord incroyable. Mais ce qu'on en disait se trouva bientôt au-dessous de la vérité. Ils étaient trois cent mille combattants, tous bien armés, et ils traînaient à leur suite une multitude beaucoup plus nombreuse de femmes et d'enfants, pour qui ils cherchaient des terres capables de nourrir cette multitude immense et des villes où ils pussent s'établir. Car ils savaient qu'avant eux les Celtes avaient conquis sur les Toscans la contrée la plus fertile de l'Italie. Comme ces Barbares avaient peu de commerce avec les autres peuples, et qu'ils habitaient des pays très éloignés, on ignorait à quelles nations ils appartenaient et de quelles

1. Livré à Sylla par le roi Bocchus, en 105 av. J.-C., Marius, jaloux de son jeune questeur, en conçut pour lui une haine mortelle.

contrées ils étaient partis pour venir, comme une nuée orageuse, fondre sur les Gaules et sur l'Italie.

Il semble que dans cette occasion ce fut pour Marius[1] une grande faveur de la fortune que les Barbares, par une sorte de reflux, allassent d'abord inonder l'Espagne. Ce retard lui donna le temps d'exercer ses soldats, de leur inspirer du courage et de l'audace, et, ce qui était encore plus important, de leur apprendre à connaître leur général. Sa dureté dans le commandement, sa rigueur inflexible dans les punitions, une fois qu'ils eurent pris l'habitude d'obéir et de ne plus manquer à leur devoir, leur parurent également justes et salutaires. Quand ils eurent vécu quelque temps avec lui, ils virent que sa colère et ses emportements, l'âpreté de sa voix, l'air farouche de son visage n'étaient plus redoutables pour eux et ne le seraient que pour les ennemis.

Le peuple qui sentait que, dans cette conjoncture, on avait besoin de la capacité et du bonheur de Marius, lui décerna un troisième, puis un quatrième consulat, et, cette fois-ci, lui donna pour collègue Catulus Lutatius, homme estimé des nobles et assez bien vu du parti populaire. Marius, informé que les ennemis approchaient, se hâta de repasser les Alpes[2], et, ayant placé son camp sur le bord du Rhône, il le fortifia et le fournit d'une telle abondance de provisions de bouche que jamais la disette des vivres ne pouvait le forcer à combattre quand il n'y trouverait pas son avantage. Mais, comme il fallait faire venir par mer toutes les provisions avec beaucoup de temps et de dépense, il trouva le moyen d'en rendre le transport prompt et facile. Les marées avaient rempli de vase et de gravier les embouchures du Rhône; la rive

1. Nommé consul pour la seconde fois, tandis qu'il était encore en Numidie.

2. Il avait dû venir à Rome pour briguer le consulat.

était couverte d'une bourbe profonde que les flots y déposaient, et qui en rendait l'entrée aussi difficile que dangereuse aux vaisseaux de charge. Marius, pour occuper son armée pendant ce temps de loisir, fit creuser un large fossé, dans lequel il détourna une grande partie du fleuve, et qu'il conduisit jusqu'à un endroit du rivage sûr et commode. Le fossé avait assez de profondeur pour contenir de grands vaisseaux, et son embouchure dans la mer était unie, et à l'abri du choc des vagues. Ce fossé s'appelle encore aujourd'hui le fossé de Marius.

Les Barbares s'étant séparés en deux armées, les Cimbres gagnèrent la haute Germanie, pour aller par le Norique forcer les passages que gardait Catulus; les Teutons avec les Ambrons vinrent par la Ligurie en côtoyant la mer et marchèrent contre Marius. Les Cimbres retardèrent assez longtemps leur départ. Mais les Teutons et les Ambrons, étant partis sans différer et ayant bientôt franchi l'espace qui les séparait des Romains, parurent devant Marius. C'était un nombre infini de Barbares hideux à voir, et dont la voix et les cris ne ressemblaient pas à ceux des autres hommes. Ils embrassèrent dans l'assiette de leur camp une étendue immense, et, dès qu'il fut établi, ils provoquèrent Marius au combat. Ce général, qui s'inquiétait peu de leurs défis, retint ses soldats dans le camp.

Les Teutons, voyant que Marius se tenait toujours tranquille dans son camp, entreprirent de le forcer. Mais, accueillis d'une grêle de traits qu'on fit pleuvoir sur eux des retranchements et qui leur tuèrent beaucoup de monde, ils résolurent de passer outre, persuadés qu'ils franchiraient les Alpes sans obstacle. Ils plient donc bagage et passent le long du camp des Romains. Le temps que dura leur passage fit bien connaître leur nombre prodigieux. Ils furent, dit-on, six jours entiers à défiler

sans interruption devant les retranchements de Marius. Et, comme ils passaient près des Romains, ils leur demandaient, en se moquant d'eux, s'ils n'avaient rien à faire dire à leurs femmes, qu'ils seraient bientôt à Rome. Quand ils furent tous passés, et qu'ils eurent pris quelque avance, Marius décampa aussi et se mit à leur poursuite. En continuant ainsi leur marche, les deux armées arrivèrent à un lieu qu'on appelle les Eaux de Sextius[1], d'où il leur restait peu de chemin à faire pour être au pied des Alpes. Ce fut là que Marius résolut de les combattre. Il prit un poste très avantageux, mais où l'eau n'était pas abondante; il le choisit, dit-on, à dessein, pour animer le courage de ses troupes. Comme la plupart se plaignirent qu'ils allaient cruellement souffrir de la soif, Marius leur montrant de la main une rivière qui baignait le camp des Barbares : « C'est là, leur dit-il, qu'il faut aller acheter « de l'eau au prix de votre sang. — Pourquoi donc, lui « répondirent-ils, ne nous y menez-vous pas tout à l'heure, « pendant que le sang coule encore dans nos veines? — « Il faut auparavant, reprit Marius avec douceur, fortifier « notre camp. » Les soldats, quoique mécontents, obéirent. Cependant les valets de l'armée, qui n'avaient d'eau ni pour eux ni pour les bêtes, descendent en foule vers la rivière avec leurs cruches, armés les uns de haches, les autres de cognées, quelques-uns d'épées ou de piques, parce qu'ils s'attendaient à combattre pour avoir de l'eau. Ils furent, en effet, attaqués par les Barbares, qui ne vinrent d'abord qu'en petit nombre, parce que la plupart étaient à se baigner ou à prendre le repas après le bain. Ce lieu est rempli de sources d'eaux chaudes; et une partie des Barbares, attirés par la beauté de l'endroit et par la douceur du bain, ne pensaient qu'à s'amuser et

1. Aix en Provence, dans le département des Bouches-du-Rhône.

à faire bonne chère, lorsqu'ils furent surpris par les Romains.

Les cris des combattants en ayant bientôt attiré un plus grand nombre, il eût été difficile à Marius de retenir ses soldats, qui craignaient pour leurs valets. D'ailleurs, les plus belliqueux d'entre les Barbares coururent précipitamment prendre leurs armes. Ils avaient le corps appesanti par l'excès de la bonne chère. Mais le vin qu'ils avaient bu, en leur donnant plus de gaieté, ne leur avait inspiré que plus d'audace. Ils s'avancèrent donc, non avec le désordre et l'emportement de gens furieux, ou en jetant des cris inarticulés; mais, frappant leurs armes en mesure, ils marchaient tous ensemble en cadence, au son qu'elles rendaient; et, soit pour s'animer les uns les autres, soit pour effrayer les ennemis, en se faisant connaître, ils répétaient souvent le nom d'Ambrons. Les premiers d'entre les Italiens qui marchèrent contre eux étaient les Liguriens, qui entendirent et reconnurent leur cri. Les officiers ayant, des deux côtés, joint leurs cris à ceux de leurs soldats et cherchant à se surpasser les uns les autres par la force de leur voix, ces clameurs ainsi multipliées irritèrent et enflammèrent encore les courages. Mais les Ambrons, en passant la rivière, rompirent leur ordonnance, et ils n'avaient pas eu le temps de la rétablir lorsque les Liguriens chargèrent les premiers rangs avec vigueur et engagèrent le combat. Les Romains, accourant aussitôt pour soutenir les Liguriens, fondirent de leurs postes élevés sur les Barbares et les heurtèrent avec tant de raideur qu'ils les obligèrent de prendre la fuite. La plupart, en se précipitant les uns sur les autres, furent tués sur les bords de la rivière, dont le lit regorgea bientôt de sang et de morts. Les Romains taillèrent en pièces ceux qui étaient passés et qui, n'osant pas faire tête à l'ennemi, s'enfuirent jusqu'à leur camp et à leurs

chariots. Leurs femmes, étant sorties au-devant d'eux avec des épées et des haches, grinçant des dents de rage et de douleur, frappent également et les fuyards et ceux qui les poursuivent, les premiers comme traîtres, les autres comme ennemis. Elles se jettent au milieu des combattants et, de leurs mains nues, s'efforcent d'arracher aux Romains leurs boucliers, saisissent leurs épées, et, couvertes de blessures, voient leurs corps en pièces, sans rien perdre, jusqu'à la mort, de leur courage invincible. Ce premier combat donné sur le bord du fleuve fut plutôt l'effet du hasard que de la volonté du général.

Les Romains, après avoir taillé en pièces la plus grande partie des Ambrons, regagnèrent leur poste à la nuit tombante; mais l'armée ne fit pas entendre, comme il était naturel après un si grand avantage, des chants de joie et de victoire. Loin de penser à boire dans leurs tentes, à s'égayer en prenant ensemble leur repas, ils ne se permirent même pas le délassement le plus agréable pour des hommes qui ont heureusement combattu, la douceur d'un sommeil paisible : ils passèrent toute la nuit dans le trouble et dans la frayeur. Leur camp n'avait ni clôture, ni retranchement! Mais les Barbares ne sortirent du leur ni cette nuit, ni le jour du lendemain : ils les employèrent à se préparer et à se disposer pour la bataille. Cependant Marius, sachant qu'au-dessus du camp des Barbares il y avait des creux assez profonds et des vallons couverts de bois, y envoya Marcellus avec trois mille hommes de pied, pour s'y mettre en embuscade et charger les ennemis par derrière, quand l'action serait engagée. Il ordonna au reste de ses troupes de prendre leur repas de bonne heure et ensuite de se reposer. Le lendemain, dès la pointe du jour, il les range en bataille devant les retranchements et envoie sa cavalerie dans la plaine. Dès que les Teutons l'eurent aperçue, ils n'atten-

dirent pas que les Romains fussent descendus au pied de la colline, où ils auraient pu les combattre à avantage égal, sur un terrain uni. Frémissant de colère, ils s'arment avec précipitation et vont les attaquer sur la hauteur même. Alors Marius envoie ses officiers porter dans tous les rangs l'ordre de s'arrêter et d'attendre que l'ennemi soit à la portée du trait, de lancer alors leurs javelots, de mettre ensuite l'épée à la main et de le pousser vigoureusement en le heurtant de leurs boucliers. Comme on était sur un terrain glissant, il avait prévu que les coups portés par les Barbares n'auraient point de force et que leur ordonnance ne pourrait se maintenir, parce que leurs corps seraient, sur ce terrain inégal, comme sur une mer orageuse, dans une agitation continuelle.

Marius, aussi adroit que personne à manier les armes et supérieur à tous en audace, était le premier à exécuter les ordres qu'il donnait. Les Barbares, arrêtés par les Romains qu'ils s'efforçaient d'aller joindre sur la hauteur, pressés ensuite vivement, lâchèrent pied et regagnèrent peu à peu la plaine, où les premiers rangs commençaient à se mettre en bataille sur un terrain uni, lorsque tout à coup, on entendit de grands cris partis des derniers rangs, qui étaient dans la confusion et dans le désordre. Marcellus avait saisi le moment favorable. Le bruit de la première attaque n'était pas plus tôt parvenu sur les hauteurs qu'il occupait que, faisant lever sa troupe, il avait fondu avec impétuosité sur les Barbares en poussant de grands cris, et, les prenant en queue, il avait fait main basse sur les derniers. Cette attaque imprévue, en obligeant ceux qui étaient les plus proches de se retourner pour soutenir les autres, eut bientôt mis le trouble dans l'armée entière. Chargés vigoureusement en tête et en queue, ils ne purent résister longtemps à ce double choc, ils furent mis en déroute et prirent ouvertement

la fuite. Les Romains, s'étant lancés à leur poursuite, en tuèrent ou en firent prisonniers plus de cent mille [1]. Devenus maîtres de leurs tentes, de leurs chariots et de tout leur bagage, ils arrêtèrent, d'un commun consentement, de tout donner à Marius, excepté ce qui aurait été pillé. Quelque magnifique que fût ce présent, il parut encore bien au-dessous du service que ce général venait de rendre à sa patrie en la sauvant d'un si grand danger; quelques historiens ne conviennent pas du don de ces dépouilles ni du nombre des morts; ils disent seulement que depuis cette bataille les Marseillais firent enclore leurs vignes avec les ossements de ceux qui avaient été tués, que les corps consumés dans les champs engraissèrent tellement le sol après les pluies d'hiver, et le pénètrèrent à une si grande profondeur que, l'été suivant, il y eut des récoltes prodigieuses [2].

MARIUS A MINTURNES

Chassé de Rome par Sylla, Marius, après diverses péripéties, vient d'être surpris et interné à Minturnes.

Les magistrats et les décurions de Minturnes, après une longue délibération, résolurent d'exécuter sans retard le décret (*de Sylla*) et de faire périr Marius : mais aucun des citoyens ne voulut s'en charger. Enfin il se présenta un cavalier, gaulois ou cimbre, qui entra, l'épée à la main, dans la chambre où Marius reposait. Comme elle recevait peu de jour et qu'elle était fort obscure, le cavalier, à ce qu'on assure, crut voir des traits de flamme

1. Plus tard, Marius put en faire vendre 140000 comme esclaves.
2. Peu de temps après, Marius et Catulus écrasèrent les Cimbres à Verceil.

s'élancer des yeux de Caïus Marius, et de ce lieu ténébreux il entendit une voix terrible lui dire : « Oses-tu, misérable, « tuer Caïus Marius ! » A l'instant le Barbare prend la fuite, et, jetant son épée, il sort dans la rue, en criant ces seuls mots : « Je ne puis tuer Caïus Marius ! » L'étonnement d'abord, ensuite la compassion et le repentir gagnèrent bientôt toute la ville. Les magistrats se reprochèrent la résolution qu'ils avaient prise comme un excès d'injustice et d'ingratitude envers un homme qui avait sauvé l'Italie et à qui l'on ne pouvait, sans crime, refuser du secours [1].

MARIUS SUR LES RUINES DE CARTHAGE

L'Afrique avait alors un gouverneur romain, nommé Sextilius. Marius, qui ne lui avait jamais fait ni bien ni mal, espérait que la compassion seule lui en ferait obtenir quelque secours. Mais à peine il fut descendu avec un petit nombre des siens qu'un licteur de Sextilius vint à sa rencontre et, s'arrêtant devant lui : « Marius, lui dit-il, « Sextilius vous fait dire de ne pas mettre le pied en « Afrique, si vous ne voulez pas qu'il exécute contre « vous les décrets du sénat et qu'il vous traite en ennemi « de Rome. » Cette défense accabla Marius d'une tristesse et d'une douleur si profondes qu'il n'eut pas la force de répondre et qu'il garda longtemps le silence, en jetant sur l'officier des regards terribles. Le licteur lui ayant enfin demandé ce qu'il le chargeait de dire au gouverneur : « Dis-lui, répondit Marius en poussant un profond soupir, « que tu as vu Marius assis sur les ruines de Carthage ! » Paroles d'un grand sens, qui mettaient sous les yeux de Sextilius la fortune de cette ville et celle de Marius, comme deux grands exemples des vicissitudes humaines.

1. Grâce aux habitants de Minturnes, Marius put passer en Afrique.

MORT DE MARIUS[1]

Marius fut donc nommé consul pour la septième fois. Mais il considérait que Sylla marchait contre lui, Sylla qui autrefois l'avait chassé de sa patrie, et qui venait de repousser Mithridrate jusqu'au fond du Pont-Euxin. Accablé par ces réflexions et se remettant devant les yeux son long exil, sa fuite, ses dangers sur terre et sur mer, il tomba dans les plus cruelles angoisses; des frayeurs nocturnes, des songes affreux troublaient son repos. Mais, comme il ne craignait rien tant que l'insomnie, il se plongea dans des excès de bonne chère et de vin, que son âge n'était pas en état de supporter.

Marius mourut le dix-septième jour de ce consulat.

SYLLA[2]

ORIGINE DE SYLLA

Lucius Cornélius Sylla était d'une de ces familles patriciennes qui composent les premières maisons de Rome. On dit que Rufinus, un de ses ancêtres, parvint au consulat, mais qu'il fut moins connu par cette élévation que par la flétrissure qu'il reçut : on trouva chez lui plus de dix livres pesant de vaisselle d'argent, et cette contraven-

1. Il était rentré dans Rome les armes à la main et avait livré la ville aux fureurs de la soldatesque.

2. L. Cornélius Sylla (138-78 av. J.-C.), questeur de Marius en Numidie; consul en 88, chargé de la guerre contre Mithridate; prend Athènes en 87; bat les généraux de Mithridate en 86; fait la paix en 85; revient à Rome; affreuses proscriptions; dictateur de 81 à 79: ruine la démocratie; abdique en 79; meurt un an après.

tion à la loi le fit chasser du sénat. Ses descendants vécurent depuis dans l'obscurité, et Sylla lui-même fut élevé dans un état de fortune très médiocre. Pendant sa jeunesse, il occupait une maison de louage d'un prix modique, et c'est ce qu'on lui reprocha par la suite, lorsqu'il fut parvenu à une opulence pour laquelle il n'était pas né. Un jour qu'après sa guerre d'Afrique, il se vantait lui-même avec complaisance : « Comment seriez-vous « homme de bien, lui dit un des premiers et des plus « honnêtes citoyens, vous qui, n'ayant rien eu de votre « père, possédez aujourd'hui une fortune immense? » Quoique alors les Romains eussent dégénéré de la droiture et de la pureté de mœurs de leurs ancêtres et qu'ils eussent ouvert leur cœur à l'amour du luxe et de la somptuosité, c'était encore un aussi grand sujet de reproche de dissiper sa fortune que de ne pas conserver la pauvreté de ses pères. Lorsque, devenu maître de Rome, il y faisait périr tant de citoyens, un fils d'affranchi, qui, soupçonné d'avoir donné asile chez lui à un des proscrits, allait être, pour cela seul, précipité de la roche Tarpéienne, lui rappela qu'ils avaient logé ensemble dans la même maison, dont il louait le haut deux mille sesterces[1], et Sylla tenait le bas pour trois mille, qu'ainsi la différence de leurs fortunes n'était que de mille sesterces, qui font deux cent cinquante drachmes.

CONDUITE DE SYLLA[2] ENVERS LES ATHÉNIENS

A l'arrivée de Sylla en Grèce, toutes les villes lui envoyèrent des ambassadeurs pour l'appeler dans leurs murs. Athènes seule, dominée par le tyran Ariston, ayant

1. Le sesterce = 0 fr. 26.
2. Il marchait contre Mithridate.

été forcée de lui résister, Sylla marcha contre elle avec toutes ses troupes, assiégea le Pirée, mit en usage tout ce qu'il avait de machines de guerre et la battit sans relâche. S'il eût attendu quelque temps, il se fût rendu maître sans danger de la ville haute, que le défaut de vivres avait réduite à la dernière extrémité. Mais, pressé de s'en retourner à Rome où il craignait quelque nouveauté[1], il n'épargnait ni dangers, ni combats, ni dépenses pour terminer plus promptement la guerre. Sans compter son équipage ordinaire, il avait, pour le service des batteries, dix mille attelages de mulets qui travaillaient chaque jour sans interruption ; et, comme le bois vint à manquer, parce que plusieurs de ses machines étaient ou brisées par les fardeaux énormes qu'elles portaient, ou brûlées par les feux continuels que les ennemis y lançaient, il ne respecta pas les bois sacrés et fit couper les parcs du Lycée et de l'Académie qui, par la beauté de leurs allées, faisaient l'ornement des faubourgs d'Athènes. Enfin, pour fournir à toutes les dépenses de cette guerre, il n'épargna pas même les trésors des temples jusqu'alors inviolables et fit venir d'Épidaure et d'Olympie les plus belles et les plus riches offrandes. Il écrivit aux amphictyons[2], à Delphes, qu'ils feraient mieux de lui envoyer les trésors du dieu, qui seraient plus sûrement entre ses mains, ou que, s'il était forcé de s'en servir, il leur rendrait la valeur après la guerre. Il leur envoya un Phocéen de ses amis, nommé Caphys, avec ordre de peser tout ce qu'il prendrait. Caphys, arrivé à Delphes, n'osait toucher à tous ces dépôts sacrés, et, pressé par les amphictyons de les respecter, il déplora, fondant en larmes, la nécessité qui lui était imposée. Quelques-uns de ceux qui

1. C'est-à-dire quelque entreprise du parti de Marius.

2. Les *Amphictyons* étaient les représentants d'une sorte de fédération pour laquelle ils exerçaient l'intendance du temple de Delphes.

étaient présents lui ayant dit qu'ils entendaient, du fond du sanctuaire, la lyre d'Apollon, Caphys, soit qu'il le crût réellement, soit qu'il voulût imprimer dans l'âme de Sylla une crainte religieuse, lui écrivit pour l'en avertir. Sylla se moqua de lui dans sa réponse et lui témoigna son étonnement de ce qu'il n'avait pas compris que le chant était un signe de joie et non pas de colère. « C'est une « preuve que le dieu voit avec plaisir enlever ses richesses, « et qu'il les donne lui-même ; ainsi vous pouvez tout « prendre sans crainte. » On eut soin de cacher au peuple l'envoi de ces trésors : seulement, un tonneau d'argent massif, reste des offrandes des rois, n'ayant pu être transporté sur aucune voiture, à cause de sa grosseur et de son poids, les amphictyons furent obligés de le mettre en pièces, ce qu'ils ne purent tenir caché.

Ce sacrilège fit ressouvenir les Grecs de Titus Flamininus, de Manius Acilius et de Paul-Émile, dont le premier, après avoir chassé Antiochus de la Grèce, et les deux autres, après avoir vaincu les rois de Macédoine, non contents de respecter les temples, les avaient même enrichis de leurs dons et avaient montré pour ces lieux saints la plus grande vénération. Mais ces grands hommes, appelés à la tête des armées par un choix légitime, pour commander des troupes sages et disciplinées qui obéissaient en silence aux ordres de leurs chefs, simples particuliers par la modestie de leur train, et véritablement rois par l'élévation de leurs sentiments, ne faisaient que la dépense nécessaire, persuadés qu'il eût été plus honteux pour un général de flatter ses soldats que de craindre les ennemis. Au contraire, les généraux de ces derniers temps, montés à la première place par la force et non par la vertu, voulant plutôt se faire la guerre les uns aux autres que combattre les ennemis de l'État, étaient obligés de complaire à leurs soldats et d'acheter

leurs services par des largesses qui pussent fournir à leurs débauches[1]. Ils ne sentaient pas que c'était mettre leur patrie même à l'encan, et que l'ambition de commander à des gens qui valaient mieux qu'eux les rendait les vils esclaves des plus scélérats des hommes.

Sylla entra dans Athènes vers minuit, dans un appareil effrayant, au son des clairons et des trompettes, aux cris furieux de toute l'armée à qui il avait laissé tout pouvoir de piller et d'égorger, et qui, s'étant répandue, l'épée à la main, dans toutes les rues de la ville, y fit le plus horrible carnage. On n'a jamais su le nombre de ceux qui furent massacrés; on n'en juge encore aujourd'hui que par les endroits qui furent couverts de sang; sans compter ceux que l'on tua dans les autres quartiers, le sang versé sur la place remplit tout le Céramique jusqu'au Dipyle; plusieurs historiens disent même qu'il regorgea par les portes et ruissela dans les faubourgs. Outre cette multitude d'Athéniens qui périrent par le fer des ennemis, il y en eut tout autant qui se donnèrent eux-mêmes la mort, par la douleur et le regret que leur causait la certitude de voir détruire leur patrie. C'est ce qui jeta dans le désespoir les plus honnêtes gens, et qui leur fit préférer la mort à la crainte de tomber entre les mains de Sylla, de qui ils n'attendaient aucun sentiment de modération et d'humanité.

LES PROSCRIPTIONS

Sylla[2] ayant appris que le plus grand nombre des ennemis avait péri, partit le lendemain pour Antemna à la

1. Et, de fait, Sylla *acheta* son armée pour la décider à marcher sur l'Italie : chaque homme recevait 14 ou 15 francs de solde quotidienne.

2. Le chef samnite Pontius Télésinus avait failli prendre Rome. Sylla ne l'avait vaincu que difficilement.

pointe du jour. En chemin, il reçut des hérauts de la part de trois mille des ennemis qui se rendaient à lui et demandaient grâce. Sylla la leur promit, à condition qu'avant de venir le joindre, ils causeraient aux ennemis quelque dommage important. Ces trois mille hommes, comptant sur sa parole, se jetèrent sur leurs camarades dont plusieurs se tuèrent les uns les autres. Mais, Sylla ayant rassemblé tous ceux qui restaient de ces trois mille hommes et des autres, jusqu'au nombre de six mille, les fit enfermer dans l'Hippodrome et assembla le sénat dans le temple de Bellone. Il commençait à parler aux sénateurs, lorsque des soldats qui avaient reçu ses ordres, tombant sur ces six mille prisonniers, les massacrèrent. Les cris de tant de malheureux qu'on égorgeait à la fois dans un si petit espace devaient s'entendre au loin; les sénateurs en furent effrayés; et Sylla, continuant à leur parler avec le même sang-froid et le même air de visage, leur dit de n'être attentifs qu'à son discours et de ne pas s'occuper de ce qui se passait au dehors, que c'étaient quelques mauvais sujets qu'il faisait châtier. Ces paroles firent comprendre aux plus stupides des Romains qu'ils n'étaient pas affranchis de la tyrannie, et qu'ils n'avaient fait que changer de tyran. Marius lui-même qui, dès le commencement, s'était montré dur et cruel, n'avait fait que raidir son naturel; le pouvoir n'en avait pas changé le fond. Au contraire, Sylla qui, d'abord, usant de sa fortune en citoyen modéré, avait fait croire qu'on aurait en lui un chef à la fois favorable à la noblesse et protecteur du peuple, qui même, dès sa jeunesse, avait aimé la plaisanterie et s'était montré sensible à la pitié jusqu'à verser facilement des larmes, donna lieu par ses cruautés de reprocher aux grandes fortunes qu'elles changent les mœurs des hommes, qu'elles les rendent fiers, insolents et barbares. Mais est-ce un changement réel que la for-

tune produit dans les caractères? Ou, plutôt, n'est-ce que le développement qu'une grande autorité donne à la méchanceté cachée au fond du cœur?

Dès que Sylla eut commencé à faire couler le sang, il ne mit plus de bornes à sa cruauté et remplit la ville de meurtres dont on n'envisageait plus le terme. Une foule de citoyens furent les victimes de haines particulières. Sylla, qui n'avait pas personnellement à s'en plaindre, les sacrifiait au ressentiment de ses amis qu'il voulait obliger. Un jeune Romain, nommé Caïus Métellus, osa lui demander en plein sénat quel serait enfin le terme de tant de maux et jusqu'où il se proposait de les pousser, afin qu'on sût au moins quand on n'aurait plus à en craindre de nouveaux. « Nous ne vous demandons pas, « ajouta-t-il, de sauver ceux que vous avez destinés à la « mort, mais de tirer de l'incertitude ceux que vous avez « résolu de sauver. » Sylla lui ayant répondu qu'il ne savait pas encore ceux qu'il laisserait vivre : « Eh bien, « répliqua Métellus, déclarez-nous donc quels sont ceux « que vous voulez sacrifier! — C'est aussi ce que je ferai, « répondit Sylla. » Il commença donc par proscrire quatre-vingts citoyens, sans en avoir parlé à aucun des magistrats. Comme il vit que l'indignation était générale, il laissa passer un jour et publia une seconde proscription de deux cent vingt personnes et une troisième de pareil nombre. Ayant ensuite harangué le peuple, il dit qu'il avait proscrit tous ceux dont il s'était souvenu et que ceux qu'il avait oubliés, il les proscrirait à mesure qu'ils se présenteraient à sa mémoire. Il comprit dans ces listes fatales ceux qui avaient reçu et sauvé un proscrit, punissant de mort cet acte d'humanité, sans en excepter un frère, un fils ou un père. Il alla jusqu'à payer un homicide deux talents[1], fût-ce un esclave qui eût tué son

1. Un peu plus de 10000 francs.

maître, ou un fils qui eût été l'assassin de son père. Mais ce qui parut le comble de l'injustice, c'est qu'il nota d'infamie[1] les fils et les petits-fils des proscrits, et qu'il confisqua leurs biens. Les proscriptions ne furent pas bornées à Rome, elles s'étendirent dans toutes les villes d'Italie. Il n'y eut ni temple des dieux, ni autel domestique et hospitalier, ni maison paternelle qui ne fût souillée de meurtres. Les maris étaient égorgés entre les bras de leurs femmes, les enfants dans le sein de leurs mères. Et le nombre des victimes sacrifiées à sa colère n'égalait pas, à beaucoup près, le nombre de ceux que leurs richesses faisaient égorger.

Cependant Marius le Jeune[2], ayant été pris dans Préneste, se donna lui-même la mort. Et Sylla, étant allé à Préneste, fit d'abord juger et exécuter chacun des habitants en particulier. Mais trouvant ensuite que ces formalités lui prenaient trop de temps, il les fit tous rassembler dans un même lieu, au nombre de douze mille, et ils furent tous égorgés en sa présence.

Après tant de meurtres, rien ne révolta davantage que de voir Sylla se nommer lui-même dictateur, et rétablir pour lui une dignité que l'on ne conférait plus à Rome depuis cent vingt ans!

Sylla prévit sa mort et l'annonça même en quelque sorte dans ses Commentaires; car, deux jours avant que de mourir, il mit la dernière main au vingt-deuxième livre, où il rapporte que les Chaldéens lui avaient prédit qu'après avoir mené une vie glorieuse, il mourrait au plus haut point de sa prospérité[3].

1. Ce droit n'appartenait qu'aux censeurs.

2. Fils de Caïus Marius. Enfermé dans Préneste, il tenait tête aux troupes de Sylla.

3. Mais ils n'avaient pu lui prédire les horribles souffrances qui empoisonnèrent ses derniers jours.

SERTORIUS [1]

IL DEVIENT MAITRE DE L'ESPAGNE

Assailli par de violents orages dans les montagnes qu'il eut à traverser, il ne put obtenir le passage des Barbares du pays qu'en leur payant un salaire considérable. Ceux qui l'accompagnaient ayant paru indignés qu'un proconsul romain payât tribut à des Barbares, Sertorius, moins affecté qu'eux de cette prétendue honte, leur dit qu'il achetait le temps, le bien le plus précieux pour celui qui aspire à de grandes choses; et, ayant gagné ces Barbares, il fit une si grande diligence qu'il se rendit maître de l'Espagne. Il trouva cette province peuplée d'une jeunesse florissante, mais que l'avarice et la violence des gouverneurs que Rome y envoyait tous les ans avaient prévenue contre toute espèce d'autorité. Il s'attacha d'abord à gagner les grands par la douceur et la multitude par la diminution des impôts; mais rien ne lui concilia davantage l'affection de ces peuples que l'exemption des logements des gens de guerre. Il obligea ses soldats de passer l'hiver dans leurs tentes, hors des murailles des villes, et lui-même y fit tendre le premier son pavillon.

LA BICHE DE SERTORIUS

Ces peuples, charmés surtout de sa douceur et de son activité, se rendaient à lui volontairement. Il est vrai aussi qu'il mit en usage l'artifice et la ruse pour les tromper

1. Général du parti de Marius, il tint longtemps tête à Sylla, battit Métellus et Pompée, et périt assassiné par son lieutenant Perpenna (72 av. J.-C.).

et les attirer dans son parti. Une biche fut le principal ressort qu'il fit jouer pour cela. Un homme du pays, qui vivait à la campagne, rencontra un jour une biche qui venait de mettre bas et qui était poursuivie par des chasseurs. Il la laissa fuir en liberté. Mais, frappé de la couleur extraordinaire du faon, dont la robe était toute blanche, il se mit à le poursuivre et le saisit. Sertorius était, par hasard, occupé dans les environs. Comme il recevait avec plaisir tous les présents de gibier on de fruit qu'on lui faisait et qu'il récompensait généreusement ceux qui lui faisaient ainsi leur cour, cet homme lui apporta sa petite biche. Sertorius l'accepta sans montrer tant de satisfaction. Mais, ensuite, l'ayant si bien apprivoisée qu'elle venait à sa voix et le suivait partout sans être jamais effarouchée du tumulte du camp et du bruit des soldats, il en vint peu à peu à la diviniser, pour ainsi dire; il raconta que cette biche était un présent de Diane et, connaissant l'empire de la superstition sur les Barbares, il leur fit accroire que cet animal lui découvrait bien des choses cachées. Il employait l'artifice pour accréditer ces bruits. Était-il informé par quelque avis secret que les ennemis avaient fait une incursion sur les terres de sa province ou qu'ils avaient sollicité une ville à la défection, il feignait d'en avoir été averti par la biche pendant son sommeil et d'avoir reçu d'elle l'ordre de tenir ses troupes prêtes à combattre. Apprenait-il qu'un de ses lieutenants avait eu quelque avantage, il défendait au courrier de se montrer, faisait paraître en public sa biche couronnée de fleurs pour marquer qu'il avait reçu une heureuse nouvelle, et, pour animer le courage de ses soldats, il les exhortait à faire des sacrifices aux dieux, en leur promettant qu'ils apprendraient bientôt quelque heureux succès.

Cependant, un jour, la biche blanche ne revint pas, et

Sertorius la regrettait fort. Cette perte lui ôtait une de ses plus grandes ressources pour gouverner les Barbares, et jamais ils n'avaient eu plus besoin d'être encouragés. Mais quelques soldats qui s'étaient égarés la nuit, l'ayant rencontrée, la reconnurent à sa couleur et la ramenèrent à Sertorius, qui leur promit une grande somme d'argent s'ils n'en parlaient à personne. Il fit cacher la biche et, peu de jours après, il parut en public avec un visage gai, dit aux chefs des Barbares que les dieux lui avaient fait connaître, pendant son sommeil, que bientôt il lui arriverait quelque chose de très heureux et, montant à son tribunal, il donna audience à tous ceux qui se présentèrent. Dans ce moment, la biche, que les soldats qui la gardaient près de là venaient de lâcher, voyant Sertorius, s'élance avec un air de joie vers le tribunal, appuie sa tête sur les genoux de son maître et lui lèche la main droite, caresse qu'elle avait coutume de lui faire. Sertorius répond à ses caresses par le témoignage d'une véritable affection, jusqu'à verser des larmes. Après quelques moments de surprise, les spectateurs finissent par battre des mains en s'écriant que Sertorius est un homme divin et chéri des dieux ; ils le reconduisent dans sa tente, pleins de confiance, et se livrent aux plus heureuses espérances.

LUCULLUS [1]

SON ORIGINE ET SON CARACTÈRE

L'aïeul de Lucullus fut revêtu de la dignité consulaire. Il eut pour oncle maternel Métellus, surnommé Numidicus. Son père fut convaincu de péculat et Cécilia, sa mère, ne jouissait pas d'une excellente réputation.

La première action d'éclat que fit Lucullus dans sa jeunesse, avant d'avoir exercé aucune charge ni pris part aux affaires publiques, fut d'appeler en justice pour concussion l'augure Servilius, l'accusateur de son père. Cette démarche lui fit le plus grand honneur et l'on ne parlait dans Rome que de cette accusation si glorieuse pour Lucullus : les Romains regardaient comme honorable de se faire accusateur quand on n'y était poussé par aucun intérêt particulier, et l'on aimait que les jeunes gens s'attachassent à la poursuite des coupables comme les chiens généreux s'acharnent sur les bêtes sauvages. Cette affaire fut suivie de part et d'autre avec tant de chaleur et d'animosité qu'on en vint à des voies de fait et qu'il y eut des gens blessés et tués dans les deux partis : Servilius fut absous. Ce n'est pas que Lucullus manquât d'éloquence. Il parlait même avec beaucoup de facilité les deux langues, le grec comme le latin. Sylla, qui avait composé les mémoires de sa vie, les lui dédia, comme à celui qui était le plus capable de les rédiger et de leur donner la forme de l'histoire. Son éloquence n'était pas seulement propre aux affaires ; il ne se bornait pas à plaider dans les tribu-

1. Les immenses richesses de Lucullus, son faste exagéré, sa mollesse et son indifférence affectée ont fait oublier ses victoires en Asie et son opposition à Pompée. Il mourut en 57 av. J.-C.

naux. Dès sa jeunesse, il avait enrichi son esprit par la culture des lettres et des arts libéraux. Et quand, dans un âge avancé, il voulut se reposer de ses longs travaux, comme d'autant de combats, il chercha un délassement honnête dans l'étude de la philosophie. Il sut, après le différend qu'il eut avec Pompée, réprimer et amortir à propos son ambition pour donner l'essor à la partie contemplative de son âme. Outre ce que je viens de dire de son savoir, on en donne aussi pour preuve qu'étant encore assez jeune et badinant un jour avec l'orateur Hortensius et l'historien Sisenna, il s'engagea à raconter en vers ou en prose, dans la langue grecque ou dans la latine, suivant que le sort en déciderait, la guerre des Marses[1]. Il fit de ce badinage une affaire sérieuse. Le sort étant tombé sur la langue grecque, il écrivit en grec une histoire de la guerre des Marses.

MORT DES FEMMES DE MITHRIDATE

La déroute de Mithridate[2] rendit Lucullus maître de la ville de Cabires et de plusieurs forteresses, où il trouva de grands trésors et des prisons remplies de Grecs et de princes proches parents du roi, qu'on y tenait renfermés. Ils se regardaient comme morts depuis longtemps, et ils crurent moins obtenir de la bonté de Lucullus la liberté et le salut qu'une résurrection et une seconde vie. On y prit aussi une sœur de Mithridate, nommée Nyssa, et cette captivité fit son salut. Car les autres sœurs et les autres femmes de ce prince, qui se croyaient le plus loin du danger et fort tranquilles à Pharnacie, où il les avait

1. Autrement dit, la guerre sociale.
2. Lucullus, après Sylla, avait été chargé de la guerre contre Mithridate VI Eupator, roi de Pont.

envoyées, périrent misérablement. Mithridate, dans sa fuite, leur envoya son serviteur Bacchidès, avec ordre de les faire mourir. Parmi elles étaient Roxane et Statira, deux sœurs de Mithridate, âgées de quarante ans, et qui n'avaient pas été mariées, ainsi que deux de ses femmes, deux Ioniennes, Bérénice de Chio et Monime[1] de Milet. Celle-ci avait refusé de suivre Mithridate jusqu'à ce qu'il eût consenti à l'épouser et qu'il l'eût déclarée reine en lui envoyant le diadème. Mais depuis ce mariage elle avait passé tous ses jours dans la tristesse, déplorant une beauté funeste qui, sous le nom d'un époux, lui avait donné un maître; qui, au lieu d'une société conjugale dans la maison de son mari, la faisait gémir dans une prison sous la garde de Barbares, prison où, reléguée loin de la Grèce, n'ayant eu qu'en songe les biens dont on lui avait donné l'espérance, elle avait perdu les biens véritables dont elle jouissait dans sa patrie. Bacchidès étant venu leur porter l'ordre de mourir de la manière qui leur paraîtrait la plus prompte et la moins douloureuse, Monime détacha son diadème et, l'ayant noué autour de son cou pour se pendre, elle le vit se rompre. « Funeste bandeau! s'écria-t-elle, tu ne me rendras pas « même ce dernier service! » Et le jetant loin d'elle avec mépris, elle tendit la gorge à Bacchidès. Bérénice se fit apporter une coupe de poison, et sa mère, qui était présente, lui ayant demandé de la partager, elles en burent toutes deux. La portion qu'en prit la mère, qui était déjà affaiblie par la vieillesse, suffit pour la faire périr; mais Bérénice, qui n'en avait pas pris une quantité suffisante, était longtemps à mourir : comme elle luttait contre la mort, et que Bacchidès pressait, elle fut étranglée. Des deux sœurs Roxane et Statira, la première, dit-on, avala

1 C'est cette princesse qui figure dans le *Mithridate* de Racine.

du poison, en accablant Mithridate de malédictions et d'injures. Statira ne se permit pas une imprécation ni une seule parole qui fût indigne de sa naissance. Au contraire, elle remercia son frère de ce qu'ayant tant à craindre pour lui-même, il ne les avait pas oubliées et leur avait procuré une mort libre, pour les mettre à l'abri de tous les outrages.

L'EXISTENCE SOMPTUEUSE DE LUCULLUS

Lucullus avait fait concevoir de lui au sénat les plus grandes espérances. Sa gloire et sa puissance semblaient devoir être le contrepoids de la tyrannie de Pompée et le rempart de l'aristocratie. Mais il démentit ces belles espérances et abandonna entièrement l'administration des affaires, soit qu'il jugeât les maux de la république irrémédiables, soit, comme d'autres le disent, qu'étant rassasié de gloire, il voulût se reposer enfin de tant de travaux et de tant de combats qui n'avaient pas eu une fin heureuse [1], et se livrer désormais à une vie douce et tranquille.

La vie de Lucullus ressemble à une de ces pièces de comédie, où l'on voit dans les premiers actes de grandes actions, tant politiques que militaires, et dans les derniers des festins, des fêtes, je dirai presque des mascarades, des courses aux flambeaux, des jeux de toute espèce ; car je mets au nombre de ces bagatelles les édifices somptueux, les vastes promenoirs, les salles de bain, encore plus ces statues, ces tableaux, ces chefs-d'œuvre de l'art, que Lucullus, par une excessive profusion des richesses qu'il avait amassées dans ses campagnes,

1. Il n'avait pas réussi à réduire Mithridate.

rassembla de toutes parts à si grands frais. Aussi, aujourd'hui même que le luxe a fait de si grands progrès, les jardins de Lucullus sont comptés parmi les plus magnifiques jardins des rois. Et Tubéron, le philosophe stoïcien, voyant les ouvrages prodigieux qu'il faisait construire sur le rivage de la mer auprès de Naples, ces montagnes percées et soutenues sur de grandes voûtes, ces canaux creusés autour de ses maisons, pour y faire entrer les eaux de la mer et ouvrir aux plus gros poissons de vastes réservoirs, ces palais bâtis au sein de la mer même, Tubéron, dis-je, appelait Lucullus un Xerxès en toge. Il avait aussi à Tusculum des maisons de plaisance, dont les vues étaient superbes, des salons ouverts à tous les aspects et de belles promenades. Pompée, étant allé l'y voir un jour, trouva qu'il avait très bien disposé sa maison pour l'été, mais qu'elle était inhabitable l'hiver. « Croyez-vous donc, lui dit Lucullus en « riant, que j'aie moins de sens que les cigognes et les « grues, et que je ne sache pas changer de demeure selon « les saisons ? » Un préteur, qui avait l'ambition de donner au peuple des jeux très magnifiques, pria Lucullus de lui prêter des manteaux de pourpre pour un chœur de tragédie. Lucullus lui dit qu'il ferait chercher et que, s'il en avait, il les lui prêterait avec plaisir. Le lendemain, il lui demanda combien il lui en fallait, le préteur lui dit qu'il en aurait assez de cent. « Vous pouvez, « reprit Lucullus, en faire prendre le double, si vous « voulez. »

Sa dépense journalière pour la table était d'un parvenu. Non content d'être couché sur des lits couverts d'étoffes de pourpre, d'être servi en vaisselle d'or enrichie de pierreries, d'avoir pendant ses repas des chœurs de danse et de musique, il faisait servir sur sa table les mets les plus rares et les plus exquis, les pâtisseries les

plus recherchées, et cela pour se faire admirer des hommes simples et sans jugement.

On dit qu'il eut plusieurs jours de suite à sa table des Grecs qui étaient venus à Rome, et qui, avec leur bonhomie grecque, croyant que c'était pour eux qu'il faisait une si grande dépense, eurent honte de lui être à charge et refusèrent enfin ses invitations. Lucullus, qui sut le motif de leur refus, leur dit en riant : « Il est vrai, mes « amis, que, dans cette dépense, il y a un peu pour vous; « mais la plus grande partie est pour Lucullus. » Un jour qu'il soupait seul, et qu'on n'avait mis qu'une table, on lui servit un souper médiocre ; il fut très mécontent et, ayant fait appeler son maître d'hôtel, il lui en fit des reproches ; cet officier lui dit que, n'ayant invité personne, il n'avait pas cru devoir faire un plus grand souper : « Tu ne savais donc pas, lui répondit-il, que « Lucullus soupait chez Lucullus? »

LUCULLUS BIBLIOPHILE ET PHILOSOPHE

Une dépense plus louable et plus digne de lui était celle qu'il faisait pour se procurer des livres. Il en rassembla un très grand nombre de très bien écrits, et il en fit un usage plus honorable encore que leur acquisition, en ouvrant sa bibliothèque au public. Tous les Grecs qui étaient à Rome avaient un libre accès dans les galeries, dans les portiques et dans les cabinets qui entouraient sa bibliothèque. Ils s'y rendaient comme dans un sanctuaire des Muses. Ils y passaient les jours entiers à discourir ensemble et quittaient avec plaisir toutes leurs affaires pour s'y réunir. Lucullus se promenait souvent dans ces galeries avec ces hommes de lettres; il se mêlait à leurs entretiens et, quand ils l'en priaient, il les aidait de son

crédit dans les affaires dont ils étaient chargés. En un mot, sa maison était l'asile, le Prytanée de la Grèce, pour tous ceux de ce pays qui venaient à Rome. Il avait, en général, du goût pour toute doctrine philosophique. Il accueillait, il estimait les différentes sectes. Mais il eut toujours une préférence marquée, un amour particulier pour l'Académie, non pour celle qu'on nomme la nouvelle, mais pour l'ancienne.

CRASSUS [1]

ORIGINE ET MŒURS DE CRASSUS

Marcus Crassus, dont le père avait exercé la charge de censeur et obtenu les honneurs du triomphe, fut élevé dans une petite maison avec ses deux frères. Ils avaient été mariés tous les trois avant la mort de leurs parents et mangeaient à la même table. C'est sans doute de cette éducation simple que vinrent la tempérance et la sobriété que Crassus conserva toujours dans sa manière de vivre. L'avarice était son vice dominant. Les plus grandes preuves de cette passion sont dans les moyens qu'il employait pour acquérir du bien et dans les richesses immenses qu'il possédait. Sa fortune, lorsqu'il entra dans le monde, ne montait qu'à trois cents talents[2]; et, dans la suite, pendant son administration, il consacra à Hercule la dîme de ses biens, donna un festin au peuple, distribua à chaque citoyen du blé pour trois mois; et,

1. M. Licinius Crassus bat Spartacus; rétablit, en 70, les droits du tribunat; forme le premier triumvirat avec César et Pompée; entreprend une expédition contre les Parthes où il est vaincu et assassiné (55 av. J.-C.).

2. Environ 1 500 000 francs.

malgré toutes ces dépenses, lorsque, avant de partir pour son expédition contre les Parthes, il voulut se rendre compte pour lui-même de sa fortune, il trouva que ses fonds s'élevaient à sept mille cent talents !

Crassus, malgré son avarice, était généreux pour les étrangers ; sa maison leur était toujours ouverte. Il prêtait à ses amis sans intérêt. Il est vrai qu'à l'expiration du terme il exigeait le capital avec la dernière rigueur, et par là le prêt gratuit qu'il avait fait était plus à charge qu'une forte usure.

On dit aussi qu'il était très versé dans l'histoire et qu'il prit quelque teinture de philosophie dans les écrits d'Aristote, qui lui furent expliqués par Alexandre. Ce philosophe donna de grandes preuves de sa douceur et de sa patience dans son commerce avec Crassus, car il ne serait pas facile de dire s'il était plus pauvre en entrant chez lui qu'après y avoir demeuré longtemps. C'était de ses amis le seul que Crassus menât toujours avec lui à la campagne ; il lui prêtait pour le voyage un chapeau, qu'il lui redemandait pour le retour !

LE PREMIER TRIUMVIRAT[1]

Cependant César qui, revenu de son gouvernement, se disposait à demander le consulat, ayant trouvé Crassus et Pompée divisés l'un contre l'autre, ne voulut pas, en sollicitant le secours de l'un, encourir l'inimitié de

1. En réalité, il y avait déjà eu un triumvirat formé par Marius, Saturninus et Glaucia. Avec Octave, Antoine et Lépide, cette association factieuse revêtit des formes légales : ils se firent nommer, pour cinq ans, *tres viri consulari potestate constituendæ reipublicæ*, les trois citoyens investis de la puissance consulaire pour rétablir la constitution (43 av. J.-C.). En 37, le sénat les renomma. En 31, Octave, resté seul, prit le titre de consul.

l'autre; mais aussi, ne se flattant pas de réussir sans l'appui de l'un ou de l'autre, il s'attacha à les remettre bien ensemble, et pour cela il les obsédait sans cesse ; il leur représentait qu'en cherchant à se détruire mutuellement, ils ne faisaient qu'augmenter la puissance des Cicéron, des Catulus et des Caton, à qui ils ôteraient tout crédit si, réunissant leurs intérêts et se liant par une amitié et par une association solides, ils gouvernaient la ville avec un accord qui assurerait la durée de leur autorité. Il réussit à les persuader et, les ayant remis en bonne intelligence, il forma ce triumvirat dont la force invincible ruina l'autorité du sénat et du peuple. Loin que, dans cette union, César eût accru la puissance de Crassus et de Pompée, il s'était rendu, par le moyen de l'un et de l'autre, le plus puissant des trois. Appuyé de leur crédit, il fut déclaré consul par le suffrage du peuple. Et comme il se conduisit avec sagesse dans son consulat, ils lui firent obtenir le commandement d'une armée et le gouvernement des Gaules. Ils l'établissaient dans la citadelle d'où il devait commander à la ville, persuadés qu'après lui avoir assuré cette province qui lui était échue par le sort, ils partageraient facilement entre eux tout le reste[1].

1. On sait comment Crassus, aussitôt après, alla, contre toute justice, faire la guerre aux Parthes, et périt, assassiné par le Suréna, leur général.

LE GRAND POMPÉE[1]

ORIGINE DU SURNOM DE POMPÉE

Pompée, étant en Afrique, reçut des lettres de Sylla, qui lui ordonnait de licencier ses troupes et d'attendre avec une seule légion le capitaine qui devait le remplacer. Cet ordre lui causa un secret déplaisir qu'il eut de la peine à contenir, mais les soldats témoignèrent ouvertement leur indignation ; et, lorsque Pompée les pria de partir pour l'Italie, ils éclatèrent en injures contre Sylla ; ils protestèrent qu'ils n'abandonneraient point Pompée et qu'ils ne souffriraient pas qu'il se fiât à un tyran. Il essaya d'abord de les adoucir par ses représentations ; mais, voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur eux, il descendit de son tribunal, fondant en larmes, et rentra dans sa tente. Les soldats allèrent l'y chercher, et l'ayant reporté sur son tribunal, ils passèrent la plus grande partie du jour, eux à le presser de rester et de garder le commandement, lui à les prier d'obéir et de ne pas se révolter. Comme ils continuaient leurs instances et leurs cris, il leur jura que, s'ils voulaient le forcer, il se tuerait, et il eut, avec cela, bien de la peine à les calmer. La première nouvelle qui vint à Sylla fut que Pompée était en rébellion ouverte. « Il est donc de ma destinée, « dit-il à ses amis, d'avoir, dans ma vieillesse, à com- « battre contre des enfants[2]. » Mais, quand il connut la

1. 106-48 av. J.-C. ; général du parti de Sylla ; souvent vainqueur en Espagne, en Afrique, en Asie ; d'abord l'allié de César dont il devint le gendre, puis son ennemi, vaincu par lui à Pharsale, il périt assassiné sur les ordres de Ptolémée, roi d'Égypte.

2. Allusion au jeune Marius.

vérité, et que tout le peuple allait au-devant de Pompée et l'accompagnait en lui prodiguant des témoignages de bienveillance, il voulut les surpasser tous ; il sortit à sa rencontre, l'embrassa de la manière la plus affectueuse et le salua du nom de *Grand*, en ordonnant à tous ceux qui le suivaient de lui donner le même titre.

PRÉSOMPTION ET ININTELLIGENCE DE POMPÉE A LA VEILLE DE LA GRANDE GUERRE CIVILE

Pompée tomba dangereusement malade à Naples ; il guérit cependant, et les Napolitains firent des sacrifices d'actions de grâces pour sa guérison. Les peuples voisins suivirent leur exemple, et ce zèle se communiqua tellement à toute l'Italie qu'il n'y eut point de ville, petite ou grande, qui ne célébrât des fêtes pendant plusieurs jours. Il n'y avait pas d'endroits assez spacieux pour contenir tous ceux qui venaient au-devant de lui : les grands chemins, les bourgs et les ports étaient pleins de gens qui faisaient des sacrifices et des banquets pour témoigner leur joie de son rétablissement. Un grand nombre, couronnés de fleurs, allaient le recevoir avec des flambeaux, et l'accompagnaient en lui jetant des bouquets. Le cortège dont il était suivi dans sa marche offrait le spectacle le plus magnifique et le plus charmant. Aussi ne fut-ce pas une des moindres causes de la guerre civile. L'opinion présomptueuse que Pompée conçut de lui-même et l'extrême joie qu'il ressentit de tous ces honneurs, surmontèrent tous les raisonnements que la nature même des affaires devait lui suggérer : il se laissa aller à une confiance audacieuse, à un mépris insensé de la puissance de César. Quand on lui disait que, si César marchait contre Rome, on ne voyait pas avec quelles troupes on pourrait

lui résister, il répondait, avec un air riant et un visage serein, qu'il ne fallait pas s'en inquiéter, qu'en quelque endroit de l'Italie qu'il frappât du pied, il en sortirait des légions!

CÉSAR AGIT

César, de son côté, suivait ses propres affaires avec plus d'ardeur que jamais ; il s'approchait de l'Italie et ne cessait d'envoyer des soldats à Rome pour se trouver aux élections[1]. Il corrompait secrètement plusieurs des magistrats, entre autres Paulus, un des consuls, qu'il attira à son parti en lui donnant quinze cents talents; Curion, tribun du peuple, dont il paya les dettes immenses, et Marc-Antoine qui, ami intime de Curion, s'était rendu caution pour ses dettes. Un des capitaines que César avait envoyés à Rome, et qui se tenait à la porte du sénat, ayant su que les sénateurs lui refusaient la prolongation de son gouvernement, frappa de sa main sur la garde de son épée, en disant : « Voici qui la lui donnera ! »

Arrivé sur les bords du Rubicon, qui faisait les limites de son gouvernement, César s'y arrêta, plongé dans un profond silence; et, réfléchissant en lui-même sur la grandeur et sur la témérité de son entreprise, il différa quelque temps de passer ce fleuve. Mais enfin, comme ceux qui se précipitent du haut d'un rocher dans un abîme profond, il fit taire le raisonnement, et, s'étourdissant sur le danger, il dit à haute voix, en langue grecque, à ceux qui l'environnaient : « Le sort en est « jeté! » Et il fit passer le Rubicon à son armée.

1. César, qui briguait le consulat, voulait s'assurer la majorité. Peut-être, aussi, pensait-il déjà à un coup de force.

BATAILLE DE PHARSALE [1]

Dès que la plaine de Pharsale fut couverte d'hommes, d'armes et de chevaux, et que dans les deux armées, on eut donné le signal de la charge, on vit courir le premier à l'ennemi, du côté de César, Caïus Grassianus, à la tête d'une compagnie de cent vingt hommes. César l'avait rencontré le premier en sortant du camp et, l'ayant salué par son nom, il lui demanda ce qu'il pensait de la bataille. Grassianus, lui tendant la main : « César, lui dit-il, vous « la gagnerez avec gloire et vous me louerez aujourd'hui « mort ou vif. » Il se souvenait de cette parole, et, s'élançant le premier hors des rangs, il entraîne avec lui plusieurs de ses camarades et se précipite au milieu des ennemis. Là, on en vint tout de suite aux épées, et le combat y fut sanglant. Grassianus poussait toujours en avant et faisait main basse sur tous ceux qui lui résistaient. Mais, enfin, un soldat ennemi, l'attendant de pied ferme, lui enfonce son épée dans la bouche avec tant de force que la pointe sortit par la nuque. Grassianus tomba mort. Mais, le combat, en cet endroit, se soutint avec un égal avantage pour les deux partis. Pompée, au lieu de faire charger promptement son aile droite, jetait les yeux de côté et d'autre pour voir ce que ferait sa cavalerie, et par là il perdit un temps précieux. Déjà cette cavalerie étendait ses escadrons afin d'envelopper César et de repousser sur son infanterie le peu de gens de cheval qu'il avait. Mais, à un signal de César, sa cavalerie ouvre ses rangs et

1. 9 août 48 av. J.-C. Une fois maître de l'Italie, César avait couru en Espagne où il avait réduit les Pompéiens; s'était, au retour, emparé de Marseille; puis, élu d'abord dictateur, ensuite consul, avait marché vers l'Orient.

livre passage à trois mille hommes de pied qui courent au-devant des escadrons de Pompée pour les empêcher de les tourner : ils prennent le contact et, suivant l'ordre reçu, dressent la pointe de leurs javelots pour frapper les ennemis au visage. Ces jeunes gens, qui ne s'étaient jamais trouvés à aucun combat et qui ne s'attendaient guère à ce genre d'escrime, dont ils n'avaient pas même l'idée, n'ont pas le courage de soutenir les coups qu'on leur porte aux yeux : ils détournent la tête, se couvrent le visage avec les mains et prennent honteusement la fuite.... Pompée, voyant la poussière soulevée par cette fuite, se douta de ce qui était arrivé à sa cavalerie. Il n'est pas facile de conjecturer quelle fut sa pensée dans ce moment ; mais il eut l'air d'un homme frappé tout à coup de vertige et qui a perdu le sens : oubliant qu'il était le grand Pompée, il se retire à pas lents de son camp, sans rien dire à personne !

MORT ET FUNÉRAILLES DE POMPÉE

Il y avait loin de sa galère au rivage[1]. Et comme, dans le trajet, aucun de ceux qui étaient avec lui dans la barque ne lui disait un mot d'honnêteté, il jeta les yeux sur Septimius : « Mon ami, lui dit-il, me trompé-je, ou « n'as-tu pas fait autrefois la guerre avec moi ? » Septimius lui répondit affirmativement par un signe de tête, sans lui dire une parole, sans lui montrer aucun intérêt. Il se fit de nouveau un profond silence. Et Pompée, prenant

1. Pompée vient d'être attiré dans une barque où se trouvent les assassins désignés par le roi d'Égypte pour le tuer. Ce roi était le fils de Ptolémée Aulètès, ancien ami de Pompée. Ce fait explique l'imprudence de Pompée, qui abandonne sa flotte pour se fier au jeune tyran (28 sept 48). En 47, César le vengea : Ptolémée fut battu et tué par lui.

des tablettes où il avait écrit un discours grec qu'il devait adresser à Ptolémée, se mit à le lire. Lorsqu'ils furent près du rivage, Septimius lui passa le premier, par derrière, son épée au travers du corps, et aussitôt Salvius et Achillas tirèrent leurs épées. Pompée, prenant sa robe avec ses deux mains, s'en couvrit le visage et, sans rien faire ni rien dire d'indigne de lui, jetant un simple soupir, il reçut avec courage tous les coups dont on le frappa. Il était âgé de cinquante-neuf ans et fut tué le lendemain de l'anniversaire du jour de sa naissance. Les assassins lui coupèrent la tête, et jetèrent hors de la barque son corps dépouillé, qu'ils laissèrent exposé aux regards de ceux qui voulurent se repaître de ce spectacle.

Après qu'ils s'en furent rassasiés, son affranchi Philippe, qui ne l'avait point quitté, lava le corps dans l'eau de la mer, l'enveloppa, faute d'autre vêtement, de sa propre tunique, et ramassa sur le rivage quelques débris d'une barque de pêche, presque pourris de vétusté, mais qui suffirent à composer un bûcher. Pendant qu'il rassemblait ces débris pour les porter sur le bûcher, un Romain déjà vieux, qui dans sa jeunesse avait fait ses premières campagnes sous Pompée, s'approcha de lui : « Qui es-tu, mon ami, lui dit-il, toi qui te disposes à faire « les obsèques du grand Pompée? » Philippe lui ayant répondu qu'il était son affranchi. « Tu n'auras pas seul cet « honneur, reprit le vieillard ; conduit ici par un hasard « favorable, je m'associerai à cette pieuse cérémonie. Je « n'aurai pas à me plaindre de mon séjour dans une terre « étrangère, puisque, après tant de malheurs, j'éprouve la « consolation de toucher et d'enterrer le corps du plus « grand capitaine que les Romains aient eu. » Voilà les funérailles qu'on fit à Pompée.

CATON D'UTIQUE [1]

ORIGINE ET CARACTÈRE DE CATON

La famille de Caton dut son illustration et sa gloire à son bisaïeul Caton le Censeur, que son éminente vertu rendit un des hommes les plus puissants et les plus célèbres de son temps. Celui dont nous parlons maintenant resta de bonne heure orphelin de père et de mère, avec son frère Cépion et sa sœur Porcia. Il eut encore une autre sœur plus jeune, nommée Servilie. Ils furent tous nourris et élevés dans la maison de Livius Drusus, leur oncle maternel, qui jouissait alors de la plus grande autorité à Rome : distingué par son éloquence et par sa sagesse, il ne le cédait en grandeur d'âme à personne. Caton, dès son enfance, montra dans le son de sa voix, dans les traits de son visage et jusque dans ses yeux, un caractère ferme, une âme constante et inflexible. Il se portait à tout ce qu'il voulait faire avec une ardeur au-dessus de son âge. Rude et revêche à ceux qui le flattaient, il se raidissait encore davantage contre ceux qui cherchaient à l'intimider. Il était difficile de l'émouvoir assez pour le faire rire, et rarement la gaîté même du sourire paraissait sur son visage. Il n'était ni colère, ni prompt à s'emporter; mais, une fois irrité, il s'apaisait difficilement.

Quand il commença ses études, on lui trouva l'esprit paresseux et lent à comprendre. Mais, ce qu'il avait une fois saisi, il le retenait, et sa mémoire était sûre. Caton obéissait toujours à son gouverneur et faisait ce qui lui

1. M. Porcius Caton (95-46 av. J.-C.).

était prescrit; mais il demandait raison de tout et voulait savoir pourquoi on l'exigeait de lui. Il est vrai que ce gouverneur était un homme instruit et qu'il employait le raisonnement bien plus que la menace : il se nommait Sarpédon.

Sylla, qui avait été l'ami particulier de leur père, faisait de temps en temps venir Caton et Cépion, pour s'entretenir avec eux; faveur qu'il n'accordait qu'à très peu de personnes, à cause de la dignité de sa charge et de la grandeur de sa puissance. Sarpédon, gouverneur de ces jeunes gens, sentant de quel avantage cette distinction pouvait être pour la sûreté et l'utilité de ses élèves, menait souvent Caton dans la maison de Sylla, pour qu'il fît sa cour au dictateur. Cette maison était une véritable image de l'enfer, par le grand nombre de personnes qu'on y amenait chaque jour, pour les soumettre à la torture. Caton avait alors quatorze ans. Il voyait emporter les têtes des personnages les plus illustres de Rome et entendait gémir en secret ceux qui étaient témoins de ces cruelles exécutions. Un jour, il demanda à son gouverneur pourquoi l'on n'avait pas encore tué cet homme. « C'est, lui répondit Sarpédon, qu'on le craint « encore plus qu'on ne le hait. — Que ne me donniez-« vous donc une épée? répliqua le jeune homme. J'aurais, « en le tuant, délivré ma patrie de l'esclavage. » Sarpédon, effrayé de ces paroles et plus encore de la fureur qui éclatait dans les yeux et sur le visage de Caton, le surveilla depuis avec le plus grand soin et le garda à vue, de peur qu'il ne se portât à quelque entreprise téméraire contre Sylla.

MORT DE CATON

Caton, après avoir fait de l'opposition à Pompée aussi bien qu'à César, prit parti pour Pompée du jour où celui-ci incarna la défense des lois et de la République. Il ne voulut survivre ni à leur défaite ni à la ruine de la constitution. — Après Pharsale, plusieurs chefs pompéiens, Métellus, Scipion, Cnæus et Sextus Pompée, Caton, entre autres, s'étaient réunis en Afrique et avaient groupé leurs forces. Mais César les écrasa, le 6 avril 47, à Thapsus, où il leur tua plus de 50 000 hommes.

.... Cependant Marcus Octavius arrive à la tête de deux légions et, s'étant campé assez près d'Utique, il envoie un de ses officiers à Caton pour régler avec lui la manière dont ils partageraient entre eux le commandement. Caton ne lui donna aucune réponse. Mais, s'adressant à ses amis : « Faut-il s'étonner, leur dit-il, que nos affaires « soient dans un aussi mauvais état, lorsque cette ambi- « tion de commander survit en quelque sorte à notre « perte? » Dans ce moment même, on vint lui dire que les cavaliers, en partant, pillaient les biens des habitants d'Utique et les emportaient comme des dépouilles ennemies. Il y court aussitôt, et, ayant atteint les premiers, il leur arrache leur butin. A l'instant, chacun des autres abandonne ce qu'il avait pris, et tous, couverts de confusion et de honte, se retirent les yeux baissés et en silence. Caton, ayant rassemblé tous les habitants d'Utique, les supplie de ne pas irriter César contre les trois cents, mais de travailler tous au salut commun. Ensuite, étant retourné au port pour veiller à l'embarquement de ceux qui partaient, il embrasse ceux de ses amis et de ses hôtes

qu'il avait pu déterminer à fuir et les conduit jusqu'à leur vaisseau. Pour son fils[1], il ne lui conseilla pas de s'en aller et ne crut pas devoir le presser de se séparer de son père.

Il y avait parmi les amis de Caton un jeune homme nommé Statyllius qui se piquait d'un grand courage et voulait imiter l'impassibilité de Caton. Pressé de partir avec les autres, parce qu'il était connu comme ennemi de César, il s'y refusa constamment. Caton, alors, se tournant vers le stoïcien Apollonidès et Démétrius le péripatéticien : « C'est à vous, leur dit-il, à guérir l'enflure de « ce jeune homme, à lui faire connaître ce qui lui est le « plus utile. » Cependant, il conduisit tous les autres à leur vaisseau, écouta ceux qui avaient quelque chose à lui demander et employa à cette occupation toute la nuit et une grande partie du lendemain. Lucius César, parent du vainqueur, avait été choisi pour aller intercéder en faveur des trois cents[2]; il vint prier Caton de lui composer un discours qui pût intéresser César pour eux. « Car, ajouta-t-il, quand je parlerai pour vous, je « me ferai gloire de baiser ses mains et d'embrasser ses « genoux. » Mais, Caton le lui défendit. « Si je voulais, « lui dit-il, devoir la vie au bienfait de César, j'irais moi- « même le trouver seul. Mais je ne veux pas tenir d'un « tyran ce qu'il ne doit qu'à des injustices, et c'en est « une de sa part que de laisser la vie comme maître à « ceux qu'il n'a pas le droit de commander. Mais, si vous « voulez, voyons ensemble ce que vous direz pour obtenir « le pardon des trois cents. » Il en conféra quelque temps avec Lucius. Et, quand il fut sur le point de partir, il lui recommanda son fils et ses amis. Après l'avoir con-

1. Tué ensuite à la bataille de Philippes.

2. Il s'agit des trois cents membres du conseil municipal d'Utique : après avoir trahi César, ils étaient sur le point de trahir Caton.

duit et lui avoir fait ses adieux, il rentra dans sa maison, appela auprès de lui son fils et ses amis, les entretint de divers objets et conseilla surtout à son fils de ne jamais se mêler du gouvernement. « La situation, lui dit-il, ne « permet pas de s'en occuper d'une manière digne d'un « Caton, et il serait honteux de s'en mêler autrement. » Sur le soir, il alla se baigner, et, comme il était dans le bain, il se souvint de Statyllius et s'écria : « Eh bien! « Apollonidès, vous êtes donc parvenu à ôter à Statyllius « cette fierté dont il se piquait, et il est parti sans me « dire adieu? — Comment! lui dit Apollonidès, nous « avons disputé longtemps ensemble, et il est plus fier, « plus inflexible que jamais; il déclare qu'il restera, et « qu'il fera tout ce que vous ferez. — C'est ce qu'on verra « bientôt, » reprit Caton en souriant.

Après le bain, il soupa avec une compagnie nombreuse, mais assis, comme il l'avait toujours fait depuis Pharsale, ne s'étant couché que la nuit pour dormir. Il avait à souper ses meilleurs amis et les magistrats d'Utique. Après le repas, on se mit à boire et on entama une conversation aussi agréable que savante, où l'on traita successivement plusieurs matières philosophiques; elle finit par une discussion de ces dogmes qu'on appelle les paradoxes des stoïciens : par exemple, que l'homme de bien est seul libre et que tous les méchants sont esclaves. Le philosophe péripatéticien ne manqua pas de s'élever contre ce dogme; mais Caton, l'ayant contredit avec beaucoup de force et d'un ton de voix plus rude que de coutume, poussa si loin la dispute que personne ne put douter qu'il n'eût résolu de mettre fin à sa vie. Aussi, quand il eut cessé de parler, voyant tous les convives dans le silence et dans la tristesse, il s'occupa de les rassurer et d'éloigner d'eux ce soupçon. Il remit la conversation sur les affaires présentes, témoigna de l'inquié-

tude et de la crainte pour ceux qui s'étaient embarqués et ne parut pas moins en peine pour ceux qui, s'en allant par terre, avaient à traverser un désert sauvage et sans eau.

Lorsqu'il eut congédié ses convives, il se promena quelque temps avec ses amis, comme il avait coutume de faire après le souper. Il donna aux capitaines qui commandaient la garde, les ordres que les circonstances exigeaient. Et, quand il se retira dans sa chambre, il embrassa son fils et chacun de ses amis en particulier. Quand il fut dans son lit, il prit le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme[1] et, après en avoir lu la plus grande partie, il regarda au-dessus de son chevet et, n'y voyant pas son épée suspendue (car son fils l'avait fait enlever pendant le souper), il appela un de ses esclaves et lui demanda qui lui avait ôté son épée. Il appela ses esclaves l'un après l'autre, et d'un ton de voix très haut il la leur demanda; il donna même un si furieux coup de poing sur le visage de l'un d'eux que sa main en fut tout ensanglantée, et il s'écria avec beaucoup d'emportement que son fils et ses esclaves voulaient le livrer sans armes entre les mains de son ennemi....

On lui envoya son épée par un enfant. Il la prit, la tira du fourreau, examina si elle était en bon état et lorsqu'il vit que la pointe en était bien acérée et le tranchant bien aiguisé : « Je suis maintenant mon maître », dit-il, et, ayant mis l'arme auprès de lui, il reprit le livre de Platon qu'il relut, dit-on, deux fois tout entier. Après cette lecture, il s'endormit d'un sommeil profond. Vers minuit, il appela deux de ses affranchis, Cléanthe, son médecin, et Butas, celui qu'il employait le plus dans les affaires politiques. Il envoya ce dernier au port, pour

1. Ce dialogue est intitulé *Phédon*.

s'assurer si tout le monde était embarqué et pour venir lui en dire des nouvelles. Il présenta ensuite au médecin sa main qui était enflée du coup qu'il avait donné à son esclave, et lui dit d'y mettre un bandage. Cela fit croire qu'il tenait encore à la vie et causa dans toute la maison une grande joie. Peu de temps après Butas revint et lui rapporta que tous ceux qu'il avait renvoyés avaient mis à la voile.... Dès que Butas fut sorti, il tira son épée et se l'enfonça sous la poitrine. Mais, l'inflammation de la main ayant affaibli le coup, il ne se tua pas tout de suite; en luttant contre la mort, il tomba de son lit et renversa une table. Au bruit qu'elle fit en tombant, ses esclaves jetèrent un grand cri, et son fils entra dans sa chambre avec ses amis. Ils le virent tout baigné de sang; la plus grande partie de ses entrailles lui sortaient du corps; il vivait encore et les regardait fixement. Ce spectacle les pénétra de la plus vive douleur. Son médecin arriva, qui essaya de coudre la plaie. Caton, revenu de son évanouissement, commençait à reprendre ses sens, lorsque, repoussant le médecin, il arracha l'appareil qu'on lui avait mis sur les entrailles et rouvrit la plaie : il expira sur-le-champ.

JULES CÉSAR[1]

ANTIPATHIE DE SYLLA POUR CÉSAR

Sylla, devenu maître de Rome et n'ayant pu, ni par ses promesses, ni par ses menaces, déterminer César à répudier Cornélie, fille de Cinna, celui qui avait exercé la souveraine puissance, confisqua la dot de sa femme. La

1. C. Julius César conquit les Gaules en dix ans; battit Pompée à Pharsale; anéantit le pouvoir du sénat; et fut assassiné par Brutus et Cassius (100-44 av. J.-C.).

parenté de César avec le vieux Marius fut la cause de son inimitié pour Sylla. Marius avait épousé Julie, sœur du père de César, et en avait eu le jeune Marius, qui par là était cousin germain de César. Dans les commencements des proscriptions, Sylla, distrait par beaucoup d'autres soins et par le grand nombre de victimes qu'il immolait chaque jour, ne songea pas à César qui, au lieu de se laisser oublier, se mit sur les rangs pour le sacerdoce et se présenta devant le peuple pour le briguer, quoiqu'il fût dans la première jeunesse. Sylla, par son opposition, fit rejeter sa demande. Il voulut même le faire mourir. Et comme ses amis lui représentaient qu'il n'y aurait pas de raison de sacrifier un si jeune enfant : « Vous êtes « vous-mêmes, leur répondit-il, bien peu avisés de ne pas « voir dans cet enfant plusieurs Marius. » César, à qui cette parole fut rapportée, crut devoir se cacher, et il erra longtemps dans le pays des Sabins.

CÉSAR DONNE RAISON A SYLLA

Rome était alors divisée en plusieurs factions : celle de Sylla, toujours très puissante, et celle de Marius, qui, réduite à une grande faiblesse et presque dissipée, osait à peine se montrer. César voulait relever et ranimer cette dernière. Lorsque les dépenses de son édilité lui donnaient le plus d'éclat dans Rome, il fit faire secrètement des images de Marius, avec des Victoires qui portaient des trophées, et, une nuit, il les plaça dans le Capitole. Le lendemain, quand on vit ces images tout éclatantes d'or et travaillées avec le plus grand art, dont les inscriptions faisaient connaître que c'étaient les victoires de Marius sur les Cimbres, on fut effrayé de l'audace de celui qui les avait placées là, car on ne pouvait s'y méprendre.

AMBITION DE CÉSAR

On dit qu'en traversant les Alpes, il passa dans une petite ville occupée par des Barbares et qui n'avait qu'un petit nombre de misérables habitants. Ses amis lui ayant demandé en plaisantant s'il croyait qu'il y eût dans cette ville des brigues pour les charges, des rivalités pour le premier rang, des jalousies entre les citoyens les plus puissants, César leur répondit très sérieusement qu'il aimerait mieux être le premier parmi ces Barbares que le second dans Rome. Pendant son séjour en Espagne, il lisait, un jour de loisir, des particularités de la vie d'Alexandre, et, après quelques moments de réflexion, il se mit à pleurer. Ses amis, étonnés, lui en demandèrent la cause. « N'est-ce pas pour moi, leur dit-il, un juste « sujet de douleur qu'Alexandre, à l'âge où je suis, eût « déjà conquis tant de royaumes, et que je n'aie encore « rien fait de mémorable? »

SANG-FROID DE CÉSAR

La guerre entre César et Pompée vient d'éclater. Pompée, qui dispose d'une flotte considérable, pouvait barrer à César le passage par mer. Il n'en a rien fait. Il compte que les gros temps arrêteront César. Mais celui-ci a déjà franchi l'Adriatique. Il est dans l'Illyrie grecque, à Apollonie, où ses troupes le rejoignent par Brindisi, port italien de l'Adriatique, au S.-E.

Cependant César se trouvait à Apollonie avec une armée trop faible pour rien entreprendre, parce que les troupes de Brundusium tardaient à arriver. Livré à une incertitude affligeante, il prit enfin la résolution de s'embarquer

seul, à l'insu de tout le monde, sur un simple bateau à douze rames, pour se rendre plus promptement à Brundusium, quoique la mer fût couverte de vaisseaux ennemis. A l'entrée de la nuit, il se déguise en esclave, monte dans le bateau, se jette dans un coin, comme le dernier des passagers, et s'y tient sans rien dire. La barque descendait le fleuve Anius qui la portait vers la mer. L'embouchure de ce fleuve était ordinairement tranquille; un vent de terre qui se levait tous les matins repoussait les vagues de la mer et les empêchait d'entrer dans la rivière; mais, cette nuit-là, il s'éleva tout à coup un vent de mer si violent qu'il fit tomber le vent de terre. Le fleuve, soulevé par la marée et par la résistance des vagues qui, poussées avec furie, luttaient contre son courant, devint d'une navigation dangereuse; ses eaux, repoussées violemment vers leur source par les tourbillons rapides que cette lutte causait, et qui étaient accompagnés d'un affreux mugissement, ne permettaient pas au pilote de gouverner sa barque et de maîtriser les flots. Il ordonna donc à ses matelots de virer de bord et de remonter le fleuve. César, ayant entendu donner cet ordre, se fait connaître et, prenant la main du pilote, fort étonné de voir là César : « Mon ami, lui dit-il, continue ta route, et « risque tout, sans rien craindre : tu portes César et sa « fortune. » Les matelots, oubliant la tempête, forcent de rames et emploient tout ce qu'ils ont d'ardeur pour surmonter la violence des vagues; mais tous leurs efforts sont inutiles. César, qui voit la barque faire eau de toutes parts et prête à couler à fond dans l'embouchure même du fleuve, permet au pilote, avec bien du regret, de retourner sur ses pas.

DOUCEUR DE CÉSAR APRÈS LES GUERRES CIVILES

Il faut avouer que, les guerres civiles une fois terminées, il se montra irréprochable dans sa conduite. Ce fut donc une justice que les Romains lui rendirent, lorsqu'ils ordonnèrent que, pour consacrer sa douceur dans la victoire, on bâtirait en son honneur un temple à la Clémence. En effet, il avait pardonné à la plupart de ceux qui avaient porté les armes contre lui : il donna même à quelques-uns d'entre eux des dignités et des emplois, en particulier à Brutus et à Cassius, qu'il nomma tous deux préteurs. Il ne vit pas même avec indifférence qu'on eût abattu les statues de Pompée, et il les fit relever. « César, dit à ce « sujet Cicéron, en relevant les statues de Pompée, a « affermi les siennes. » Ses amis lui conseillaient de prendre des gardes pour sa sûreté, et plusieurs même s'offraient à lui en servir. Il le refusa constamment et leur dit qu'il valait mieux mourir une fois que de craindre continuellement la mort. Mais, persuadé que l'affection du peuple était la garde la plus honorable et la plus sûre dont il pût s'entourer, il s'appliqua de nouveau à gagner les citoyens par des repas publics, par des distributions de blé, et les soldats par l'établissement de nouvelles colonies. Les plus considérables furent Corinthe et Carthage : ces deux villes, qui avaient été prises et détruites en même temps, furent aussi rétablies et repeuplées ensemble. Il s'attira la bienveillance des grands en promettant aux uns des consulats et des prétures, en consolant les autres de leurs pertes par des charges et des honneurs, en donnant enfin à tous les plus belles espérances et cherchant par là à rendre la soumission volontaire. Le consul Fabius Maximus mourut la veille de

l'expiration de son consulat. César nomma Caninius Rebilius consul pour le seul jour qui restait; et comme on allait en foule, suivant l'usage, chez le nouveau consul pour le féliciter et l'accompagner au sénat, Cicéron dit plaisamment : « Hâtons-nous d'y aller, de peur qu'il ne « sorte de charge avant qu'il ait pu recevoir notre com- « pliment. »

CÉSAR N'OSE PAS SE FAIRE ROI

On célébrait la fête des Lupercales[1]. César assistait à cette fête, assis dans la tribune sur un siège d'or et vêtu d'une robe de triomphateur. Antoine, en sa qualité de consul, était un de ceux qui figuraient dans la cérémonie. Quand il arriva sur la place publique et que la foule se fut ouverte pour lui donner passage, il s'approcha de César et lui présenta un diadème enlacé d'une branche de laurier. Cette tentative n'excita qu'un battement de mains faible et sourd, qui avait l'air de venir de gens apostés ; César repoussa la main d'Antoine et à l'instant tout le monde applaudit. Antoine lui présenta une seconde fois le diadème, et très peu de personnes battirent des mains ; César le repoussa encore, et la place retentit d'applaudissements universels. Convaincu, par cette double épreuve, des dispositions du peuple, il se lève et donne ordre qu'on porte ce diadème au Capitole.

Quelques jours après, on vit ses statues couronnées d'un bandeau royal : deux tribuns du peuple, Flavius et Marcellus, allèrent sur les lieux et arrachèrent ces diadèmes. Les premiers qu'ils rencontrèrent de ceux qui avaient salué César roi, ils les firent arrêter et conduire en prison. Le peuple suivait ces magistrats en battant des

1. Le 15 février.

mains et les appelait des Brutus, parce qu'anciennement Brutus avait mis fin à l'autorité monarchique, et transféré le pouvoir souverain des rois au sénat et au peuple. César, transporté de colère, priva les tribuns de leur charge, et, en se plaignant d'eux publiquement, il ne craignit pas d'insulter le peuple lui-même en les appelant à plusieurs reprises des brutes et des *cuméens*[1].

MORT DE CÉSAR[2]

Lorsque César entra au sénat, chacun se leva pour lui faire honneur. Des complices de Brutus, les uns se placèrent autour du siège de César, les autres allèrent au-devant de lui pour joindre leurs prières à celles de Tullius Cimber, qui demandait le rappel de son frère, et ils le suivirent en redoublant leurs instances, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à sa place. Il s'assit en rejetant leurs prières; et, comme ils le pressaient toujours plus vivement, il leur témoigna à chacun en particulier son mécontentement. Alors Métellus lui prit la robe de ses deux mains et lui découvrit le haut de l'épaule : c'était le signal dont les conjurés étaient convenus. Casca le frappa le premier de son épée. Mais le coup ne fut pas mortel, le fer n'ayant pas pénétré bien avant. Il y a apparence que, chargé de commencer une si grande entreprise, il se sentit troublé. César, se tournant vers lui, saisit son épée qu'il tint toujours dans sa main. Ils s'écrièrent tous deux en même temps, César en latin : « Scélérat de Casca, que « fais-tu? » Et Casca, en grec, s'adressant à son frère : « Mon frère, au secours! »

1. Peuple d'une stupidité proverbiale. — Ces violences et ces imprudences de César décidèrent Brutus, Cassius et leurs amis à se concerter et à le frapper.

2. Le jour des *ides* de mars, c'est-à-dire le 15 de ce mois.

Dans le premier moment, tous ceux qui n'étaient pas du secret furent saisis d'horreur, et, frissonnant de tout leur corps, ils n'osèrent ni prendre la fuite, ni défendre César, ni proférer une seule parole. Cependant les conjurés, tirant chacun son épée, l'environnent de toutes parts; de quelque côté qu'il se tourne, il ne trouve que des épées qui le frappent aux yeux et au visage; tel qu'une bête féroce assaillie par les chasseurs, il se débattait entre toutes ces mains armées contre lui; car chacun voulait avoir part à ce meurtre et goûter pour ainsi dire à ce sang, comme aux libations d'un sacrifice. Brutus lui-même lui porta un coup dans l'aine. Il s'était défendu, dit-on, contre les autres et traînait son corps de côté et d'autre en poussant de grands cris. Mais, quand il vit Brutus venir sur lui l'épée nue à la main, il se couvrit la tête de sa robe et s'abandonna au fer des conjurés[1]. Soit hasard, soit dessein formé de leur part, il fut poussé jusqu'au piédestal de la statue de Pompée, qui fut couverte de son sang. Il semblait que Pompée présidât à la vengeance que l'on tirait de son ennemi qui, abattu et palpitant, venait expirer à ses pieds du grand nombre de blessures qu'il avait reçues. Il fut percé, dit-on, de vingt-trois coups.

1. Plutarque ignorait, sans doute, la parole adressée à ce moment par César à Brutus : « *Tu quoque, fili!* Toi aussi, mon fils! »

CICÉRON [1]

ORIGINE, ENFANCE ET DÉBUTS DE CICÉRON

La mère de Cicéron se nommait Helvia; elle était d'une famille distinguée et soutint, par sa conduite, la noblesse de son origine. On a sur la condition de son père des opinions très opposées : les uns prétendent qu'il naquit et fut élevé dans la boutique d'un foulon ; les autres font remonter sa maison à ce Tullus Attius qui régna sur les Volsques avec tant de gloire. Le premier de cette famille qui eut le surnom de Cicéron fut un homme très estimable ; aussi, ses descendants, loin de rejeter ce surnom, se firent un honneur de le porter, quoiqu'il eût été souvent tourné en ridicule. Il vient d'un mot latin qui signifie pois chiche, et le premier à qui on donna ce surnom avait à l'extrémité du nez une excroissance en forme de pois chiche. Cicéron, celui dont nous écrivons la vie, la première fois qu'il se mit sur les rangs pour briguer une charge et qu'il s'occupa des affaires publiques, fut sollicité par ses amis de quitter ce surnom et d'en prendre un autre. Mais il leur répondit, avec la présomption d'un jeune homme, qu'il ferait en sorte de rendre le nom de Cicéron plus célèbre que ceux des Scaurus et des Catulus. Pendant sa questure en Sicile, il fit aux dieux l'offrande d'un vase d'argent, sur lequel il fit graver en entier ses deux premiers noms, Marcus Tullius, et, au lieu du troi-

1. 106-43 av. J.-C. ; né à Arpinum ; grand avocat, grand orateur politique, grand philosophe et littérateur de génie, questeur, édile, consul, proconsul ; ne montre de décision que contre Catilina ; préfère César, mais prend parti pour Pompée ; favorise les débuts d'Octave qui le laisse assassiner par Antoine.

sième, il voulut, par plaisanterie, que le graveur mît un pois chiche.

Il naquit le 5 de janvier. Il apparut, dit-on, à sa nourrice un fantôme qui lui dit : « Que l'enfant qu'elle nourrissait procurerait un jour aux Romains les plus grands « avantages. » On traite ordinairement de rêves et de folies ces sortes de prédictions. Mais le jeune Cicéron fut à peine en âge de s'appliquer à l'étude qu'il vérifia celle-ci. L'excellent naturel qu'on vit briller en lui le rendit si célèbre entre ses camarades que les pères de ces enfants allaient aux écoles pour le voir, pour être témoins eux-mêmes de tout ce qu'on racontait de son grand sens et de la vivacité de sa conception ; les plus grossiers d'entre eux s'emportaient même contre leurs fils, quand ils les voyaient, dans les rues, mettre, par honneur, Cicéron au milieu d'eux.

Après avoir terminé ses premières études, il suivit les leçons de Philon, philosophe de l'Académie. Il étudiait en même temps la jurisprudence sous Mucius Scévola, l'un des plus grands jurisconsultes et le premier entre les sénateurs : il puisa, dans ses leçons, une connaissance profonde des lois romaines. Il servit sous Sylla dans la guerre des Marses. Mais, voyant la république agitée par des guerres civiles et tombée, grâce aux discordes, sous une monarchie absolue, il se livra à la méditation et à l'étude ; il fréquenta les Grecs les plus instruits et s'appliqua aux mathématiques, jusqu'à ce qu'enfin Sylla, s'étant emparé du pouvoir suprême, eût donné au gouvernement une sorte de stabilité. Vers ce même temps, Chrysogonus, affranchi de Sylla, ayant acheté pour la somme de deux mille drachmes les biens d'un homme que le dictateur avait fait mourir comme proscrit, Roscius, fils et héritier du mort, indigné de cette vente inique, prouva que ces biens, vendus à si bas prix, valaient deux

cent cinquante talents. Sylla, qui se voyait convaincu d'une énorme injustice, fut très irrité contre Roscius, et, à l'instigation de son affranchi, il fit intenter à ce malheureux jeune homme une accusation de parricide. Personne n'osait venir à son secours. L'effroi qu'inspirait la cruauté de Sylla écartait tous ceux qui auraient pu le défendre. Le jeune Roscius, abandonné de tout le monde, eut recours à Cicéron, que ses amis pressèrent vivement de se charger d'une affaire qui lui offrait, pour entrer dans la carrière de la gloire, l'occasion la plus brillante qui pût jamais se présenter. Il prit donc la défense de Roscius et le succès qu'il eut lui attira l'admiration générale. Mais la crainte du ressentiment de Sylla le détermina à voyager en Grèce.

EXÉCUTION DES COMPLICES DE CATILINA

L. Sergius Catilina avait formé une conjuration pour renverser le sénat. A une insurrection militaire, qui éclata en Étrurie le 27 *octobre* 63, *devait répondre, à Rome même, l'incendie, puis le meurtre du consul, toute une révolution politique et sociale. Mais Cicéron dévoila le plan de Catilina (qui s'enfuit et fut tué le* 5 *janvier* 62 *à Pistoies), et, le* 5 *décembre, fit arrêter ses complices, dont l'exécution capitale eut lieu le* 5.

Cicéron se rendit alors, à la tête du sénat, dans les maisons où étaient les complices. Il alla d'abord au mont Palatin prendre Lentulus, qu'il conduisit par la voie Sacrée et à travers la place; il était escorté des principaux de la ville qui lui servaient de garde et d'une foule immense de peuple qui, le suivant en silence, frissonnait d'horreur à l'idée de l'exécution qu'on allait faire. Les

jeunes gens, surtout, assistaient, avec un étonnement mêlé de frayeur, à cette espèce de mystère politique que la noblesse faisait célébrer pour le salut de la patrie. Lorsqu'il eut traversé la place et qu'il fut arrivé à la prison, il livra Lentulus à l'exécuteur et lui ordonna de le mettre à mort; il y amena ensuite Céthégus et les autres conjurés qui subirent tous le dernier supplice. Cicéron, en passant sur la place, vit plusieurs complices de la conjuration qui s'y étaient rassemblés et qui, ignorant la punition des conjurés, attendaient la nuit pour enlever les prisonniers, qu'ils croyaient encore en vie. Cicéron leur cria à haute voix : *Ils ont vécu !* manière de parler dont se servent les Romains, pour éviter des paroles funestes et ne pas dire : *Ils sont morts.*

LE PÈRE DE LA PATRIE

Cependant, il se tramait des intrigues contre Cicéron. On parlait mal de lui. Et des hommes mécontents de ce qu'il avait fait formaient le dessein de le perdre. A leur tête étaient César, Métellus et Bestia, désignés l'un comme préteur, et les deux autres comme tribuns pour l'année suivante. Lorsqu'ils entrèrent en charge, il restait encore quelques jours à Cicéron jusqu'à l'expiration de son consulat; ils ne lui permirent que de venir devant le peuple pour se démettre de sa charge, et de se retirer aussitôt qu'il aurait fait le serment d'usage[1]. Cicéron y consentit, et, étant monté à la tribune, il obtint le plus grand silence. Mais, au lieu du serment ordinaire, il en fit un tout nouveau et qui ne convenait qu'à lui; il jura qu'il

1. « A la fin de l'année, les magistrats déposaient leurs fonctions « par une *abdicatio*, consistant en une proclamation au peuple et le « serment qu'ils n'avaient pas transgressé les lois. » Reinach.

avait sauvé la patrie! Tout le monde répéta après lui le même serment. César et les tribuns n'en furent que plus irrités et s'occupèrent de susciter à Cicéron de nouveaux orages; ils proposèrent une loi qui rappelait Pompée avec ses troupes, afin de détruire le pouvoir presque absolu de Cicéron. Heureusement pour lui et pour Rome, Caton était alors tribun et, comme il avait une autorité égale à celle de ses collègues avec une plus grande considération, il mit opposition à leurs décrets. Non content d'en avoir empêché facilement les effets, il releva tellement, dans ses discours, le consulat de Cicéron, qu'on lui décerna les plus grands honneurs qu'on eût encore accordés à aucun Romain et qu'on lui donna le nom de *Père de la Patrie*.

ASSASSINAT DE CICÉRON[1]

Octave, dont le consulat avait fort augmenté la puissance, ne s'embarrassa plus de Cicéron; il se lia avec Antoine et Lépidus, et, réunissant tous trois leurs forces, ils partagèrent entre eux l'empire, comme si ce n'eût été qu'un simple héritage. Ils dressèrent une liste de plus de deux cents citoyens dont ils avaient arrêté la mort. La proscription de Cicéron donna lieu à la plus vive dispute. Antoine ne voulait se prêter à aucun accommodement, que Cicéron n'eût péri le premier. Lépidus appuyait sa demande et César[2] résistait à l'un et à l'autre. Ils passèrent trois jours, près de la ville de Bologne, dans des conférences secrètes. Ils s'abouchaient dans un endroit

1. Cicéron, après Pharsale, s'était bientôt réconcilié avec César. César mort, il soutint énergiquement son petit-neveu Octave, le futur Auguste, qui le récompensa en le livrant à la haine d'Antoine.

2. Octave avait *hérité* du nom comme des biens de Jules César. Tous les empereurs prirent le titre de *César*.

entouré d'une rivière qui séparait les deux camps. César fit, dit-on, les premiers jours, la plus vive défense pour sauver Cicéron. Mais, enfin, le troisième jour, il céda et l'abandonna. César sacrifia Cicéron; Lépidus, son propre frère Paulus, et Antoine, son oncle maternel, Lucius César!

(Les esclaves de Cicéron, pour le sauver), le mettent dans une litière, autant par prière que par force, et prennent le chemin de la mer. Ils étaient à peine sortis que les meurtriers arrivèrent : c'était un centurion nommé Hérennius et Popilius, tribun militaire, que Cicéron avait autrefois défendu dans une accusation de parricide. Ils étaient suivis de quelques satellites. Ayant trouvé les portes fermées, ils les enfoncèrent. Cicéron ne paraissant pas et toutes les personnes de la maison assurant qu'elles ne l'avaient point vu, un jeune homme nommé Philologus, que Cicéron avait lui-même instruit dans les lettres et dans les sciences, et qui était affranchi de son frère Quintus, dit au tribun qu'on portait la litière vers la mer, par des allées couvertes. Popilius, avec quelques soldats, prend un détour et va l'attendre à l'issue des allées. Cicéron, ayant entendu la troupe que menait Hérennius courir précipitamment dans les allées, fit poser à terre sa litière, et, portant la main gauche à son menton, geste qui lui était ordinaire, il regarda fixement les assassins. Ses cheveux hérissés et poudreux, son visage pâle et défait firent peine à la plupart des soldats; qui se couvrirent le visage pendant que Hérennius l'égorgeait : il avait mis la tête hors de la litière et présenté le cou au meurtrier; il était âgé de soixante-quatre ans. Hérennius, d'après l'ordre que lui avait donné Antoine, lui coupa la tête; il coupa aussi ces mains qui avaient écrit les *Philippiques*. C'était le nom que Cicéron avait donné à ses discours

contre Antoine, et ils le conservent encore aujourd'hui.

Lorsque cette tête et ces mains furent portées à Rome, Antoine, qui présidait les comices pour l'élection des magistrats, dit tout haut en les voyant : « Voilà les pro-« scriptions finies. » Il les fit attacher à l'endroit de la tribune qu'on appelle les Rostres[1], spectacle horrible pour les Romains, qui croyaient avoir devant les yeux, non le visage de Cicéron, mais l'image même de l'âme d'Antoine.

MARCUS BRUTUS[2]

NAISSANCE ET ÉDUCATION DE BRUTUS

Marcus Brutus avait pour ancêtre ce Junius Brutus dont les anciens Romains placèrent la statue de bronze dans le Capitole, au milieu de celles de leurs rois : elle tenait une épée à la main, pour marquer qu'il avait chassé les Tarquins sans retour. Mais ce premier Brutus, ayant conservé toute la rudesse de son caractère sans l'adoucir par la culture, porta sa haine contre les tyrans jusqu'à faire mourir ses deux fils. Au contraire Marcus Brutus, s'étant appliqué à former ses mœurs par l'étude de la philosophie et des lettres, ayant ajouté à la douceur et à la gravité de

1. En souvenir des éperons de navire (*rostra*) dont le consul Duilius, après une victoire navale sur les Carthaginois, avait orné la tribune aux harangues (260 av. J.-C.).

2. M. Junius Brutus, après Pharsale, s'était réconcilié avec César, qui l'aimait comme un fils et le combla de bienfaits et d'honneurs; c'était un très honnête homme; mais, peut-être, l'intelligence politique lui manquait-elle. Vaincu à Philippes en 42, il se donna la mort.

son naturel l'énergie nécessaire pour exécuter les plus grandes choses, avait, ce me semble, reçu de la nature les plus heureuses dispositions pour la vertu. Aussi, même ceux qui ne lui pardonnent pas sa conjuration contre César lui attribuent ce qu'il peut y avoir de glorieux dans cette entreprise, et, ce qu'elle a de plus odieux, ils le mettent sur le compte de Cassius[1], allié et ami de Brutus, mais qui n'avait ni la simplicité ni la candeur de son caractère.

Servilie, mère de Brutus, faisait remonter son origine à ce Servilius Ahala qui voyant Spurius Mélius aspirer à la tyrannie et exciter des séditions parmi le peuple, prit un poignard sous son bras, se rendit à la place publique, s'approcha de Spurius comme pour lui parler de quelque affaire et, lorsque celui-ci baissa la tête pour l'écouter, il lui enfonça le poignard dans le cœur et le tua. Cette descendance est généralement reconnue.

COMMENT ON POUSSA BRUTUS A TUER CÉSAR[2]

Cependant, Brutus était sans cesse excité par les discours de ses amis, par les bruits qui couraient dans la ville et par des écrits qui l'appelaient, qui le poussaient vivement à exécuter son dessein. Au pied de la statue de Brutus, son premier ancêtre, celui qui avait aboli la royauté, on trouva deux écriteaux, dont l'un portait : « Plût à Dieu, Brutus, que tu fusses encore en vie! » Et l'autre : « Pourquoi, Brutus, n'es-tu pas vivant? » Le tribunal même où Brutus rendait la justice était, tous les matins, semé de billets sur lesquels on avait écrit : « Tu « dors, Brutus! Non, tu n'es pas véritablement Brutus! »

1. C. Longinus Cassius.
2. Rappelons que Brutus s'était rallié à César.

Lorsque Cassius sonda ses amis sur la conspiration contre César, ils lui promirent tous d'y entrer, pourvu que Brutus en fût le chef. Une pareille entreprise, disaient-ils, demande moins du courage et de l'audace que la réputation d'un homme tel que lui, qui commence le sacrifice et qui en garantisse la justice. Sans lui, les conjurés seraient moins fermes dans l'exécution de leur projet, et, après l'avoir terminé, plus suspects aux Romains qui ne pourraient croire que Brutus eût refusé de prendre part à une action dont le motif aurait été juste et honnête.

Cassius, ayant approuvé leurs raisons, alla trouver Brutus, et lui demanda s'il comptait aller au sénat le jour des ides de mars. « J'ai entendu dire, ajouta-t-il, que ce « jour-là, les amis de César doivent proposer de le faire « roi. » Brutus répondit qu'il n'irait pas. « Mais, si nous « y sommes convoqués? reprit Cassius. — Alors, répliqua « Brutus, mon devoir sera de ne pas me taire, mais de « m'y opposer et de mourir avant de voir expirer la « liberté! » Cassius, enhardi par cette réponse : « Quel est « donc le Romain, lui dit-il, qui voudrait consentir à votre « mort? Ignorez-vous, Brutus, qui vous êtes? Croyez-vous « que ce soient de vils artisans, et non les premiers de « la ville, qui couvrent votre tribunal des écrits que « vous y trouvez tous les jours? Ils attendent des autres « préteurs les distributions d'argent, les spectacles, les « combats de gladiateurs. Mais, de vous, ils réclament, « comme une dette héréditaire, le renversement de la « tyrannie. Ils sont prêts à tout souffrir pour vous, si vous « voulez vous montrer tel qu'ils pensent que vous devez « être. » En disant ces mots, il serra étroitement Brutus dans ses bras; et s'étant séparés, ils allèrent chacun trouver leurs amis.

LA FEMME DE BRUTUS[1]

Brutus, qui voyait les personnages de Rome les plus illustres par la naissance, le courage et la vertu, attacher leur fortune à la sienne, et qui considérait toute la grandeur du péril auquel ils s'exposaient, s'efforçait en public d'être maître de lui-même et de ne rien laisser échapper au dehors qui pût trahir sa pensée. Mais, rentré dans sa maison, et surtout la nuit, il n'était plus le même; l'inquiétude dont il était agité le réveillait en sursaut; il s'enfonçait en des réflexions qui lui faisaient sentir toutes les difficultés de son entreprise. Sa femme s'aperçut bientôt qu'il éprouvait un trouble extraordinaire et qu'il roulait dans son esprit quelque projet difficile dont il avait peine à trouver l'issue. Porcia était fille de Caton. Brutus, dont elle était cousine, l'avait épousée jeune encore, quoiqu'elle fût déjà veuve de Bibulus, qui lui avait laissé un fils du même nom que son père. Porcia, qui avait fait son étude de la philosophie et qui aimait tendrement son mari, joignait à une grande élévation d'esprit beaucoup de prudence et de bon sens : elle ne voulut demander à Brutus le secret dont elle était si occupée qu'après avoir fait l'épreuve de son courage. Elle prit un de ces petits couteaux dont les barbiers se servent pour faire les ongles et, ayant renvoyé toutes ses femmes, elle se fit à la jambe une incision profonde, d'où il sortit une grande quantité de sang, et qui lui causa bientôt après des douleurs très vives et une fièvre violente accompagnée de frissons. Brutus était dans la plus vive inquiétude sur un état si alarmant, lorsque sa femme, au fort de la douleur, lui tint ce discours : « Brutus, je suis fille de Caton

1. Porcia, fille de Caton d'Utique.

« et je suis entrée dans votre maison pour être associée « à tous vos biens et à tous vos maux. Vous ne m'avez « donné, depuis notre mariage, aucun sujet de plainte. « Mais, moi, quelle preuve puis-je vous donner de ma « reconnaissance et de ma tendresse, si vous ne me « croyez pas capable de supporter avec vous un accident « qui demande du secret, ni de recevoir une confidence « qui exige de la fidélité ? Je sais qu'en général on croit « les femmes trop faibles pour garder un secret. Mais, « Brutus, une bonne éducation et le commerce des per- « sonnes vertueuses ont de l'influence sur les mœurs. Et « j'ai l'avantage d'avoir Caton pour père et Brutus pour « mari. Cependant, je n'ai pas tellement compté sur ce « double appui que je ne me sois assuré que je serais in- « vincible à la douleur. » En même temps, elle lui montre sa plaie et lui raconte l'épreuve qu'elle a faite. Brutus, frappé d'étonnement, lève les mains au ciel et demande aux dieux de lui accorder un tel succès dans son entreprise qu'il soit jugé digne d'être l'époux de Porcia !

FUREUR DU PEUPLE CONTRE LES MEURTRIERS DE CÉSAR[1]

Antoine demanda qu'on fît une lecture publique du testament de César, et qu'on enterrât son corps à la vue de tout le peuple que des obsèques clandestines et sans aucune pompe pourraient irriter. Cassius combattit avec force cette proposition. Brutus céda et consentit à la demande d'Antoine. Ce fut de sa part une seconde faute. Il en avait fait une première en épargnant Antoine, en fortifiant contre les auteurs de la conjuration un ennemi

1. Voyez, dans les extraits de la vie de César, la scène du meurtre.

aussi dangereux que puissant. Laisser Antoine maître de faire, à sa guise, les funérailles de César ne fut pas une faute moins funeste que la première. D'abord un legs de soixante-quinze drachmes par tête que César laissait aux Romains, et le don qu'il faisait au peuple des jardins qu'il avait au delà du Tibre, excitèrent dans tous les citoyens une singulière affection pour lui et de vifs regrets de sa mort. Son corps ayant été porté sur la place, Antoine fit, suivant l'usage, son oraison funèbre, et, voyant le peuple ému par ses discours, pour exciter davantage sa compassion, il prit la robe de César toute sanglante, la déploya à tous les yeux pour montrer les coups dont elle était percée et le grand nombre de blessures que César avait reçues. Dès ce moment, il n'y eut plus aucun ordre dans toute cette populace. Les uns crient qu'il fallait exterminer les meurtriers. Les autres arrachent des boutiques les tables et les bancs, en font un tas et dressent un grand bûcher : ils y placent le corps de César et le font brûler au milieu des temples et autres lieux d'asile, regardés comme inviolables. Quand le bûcher fut embrasé, ces factieux prennent des tisons ardents et courent aux maisons des conjurés pour y mettre le feu : mais, comme ceux-ci s'étaient fortifiés d'avance, ils repoussèrent ce danger.

VISION DE BRUTUS[1]

Brutus et Cassius se disposaient à quitter l'Asie, lorsque Brutus eut un signe extraordinaire. Il aimait à veiller. Il

1. Après le meutre de César, il y avait eu une sorte d'entente entre les partisans et les adversaires de César. Brutus et Cassius avaient obtenu des gouvernements en Asie et s'y étaient rendus, laissant Antoine maître de Rome. Mais, les uns et les autres comptaient sans Octave. — Nous sommes à la veille de la bataille de Philippes.

ne dormait jamais le jour, et la nuit même, il ne prenait du repos que lorsque tout le monde était couché, et qu'il n'avait plus rien à faire ni personne avec qui il pût s'entretenir. Depuis, surtout, que la guerre était commencée, toutes les affaires roulaient sur lui, et il se contentait de dormir un peu après son souper et passait le reste de la nuit à expédier le plus pressé. S'il avait fini de bonne heure et qu'il lui restât du temps, il l'employait à lire jusqu'à la troisième veille[1], heure à laquelle les centurions et les autres officiers avaient coutume d'entrer dans sa tente. Lors donc qu'il se disposait à partir d'Asie avec toute son armée par une nuit très obscure, où sa tente n'était éclairée que par une faible lumière, pendant qu'un silence profond régnait dans tout le camp, Brutus crut entendre quelqu'un entrer dans sa tente. Il tourne ses regards vers la porte et voit un spectre horrible, d'une figure étrange et effrayante, qui s'approche et se tient près de lui en silence. Il eut le courage de lui adresser le premier la parole : « Qui es-tu? lui dit-il, un homme ou « un dieu? que viens-tu faire dans ma tente? que me « veux-tu? — Brutus, lui répondit le fantôme, je suis « ton mauvais génie; tu me verras dans les plaines de « Philippes. — Eh bien! repartit Brutus sans se troubler, « je t'y verrai. » Dès que le fantôme eut disparu, Brutus appela ses domestiques, qui lui dirent qu'ils n'avaient rien vu ni entendu; et il continua à s'occuper de ses affaires.

1. A peu près minuit.

MORT DE BRUTUS[1]

La nuit était fort avancée lorsque Brutus, se penchant vers Clitus, un de ses domestiques, lui dit quelques mots à l'oreille. Clitus ne lui répondit rien, mais ses yeux se remplirent de larmes. Alors, Brutus, tirant à part Dardanus, son écuyer, lui parla tout bas. Il s'adressa enfin à Volumnius et, lui parlant grec, il lui rappela les études et les exercices qu'ils avaient faits ensemble, et le pria de l'aider à tenir son épée et à s'en percer le sein. Volumnius s'y refusa, ainsi que ses autres amis. Il finit par les conjurer de pourvoir à leur sûreté et se retira à quelque distance avec deux ou trois d'entre eux, du nombre desquels était Straton, qui, en lui donnant des leçons d'éloquence, s'était particulièrement lié avec lui; il le fit mettre auprès de lui et, appuyant à deux mains la garde de son épée contre la terre, il se jeta sur la pointe et se donna la mort.

MARC ANTOINE[2]

SA FAMILLE

Antoine eut pour aïeul le célèbre orateur Antonius, que Marius fit mourir pour avoir embrassé le parti de Sylla. Son père Antonius, surnommé le Crétique, n'avait

1. Battu deux fois de suite; Cassius se fit tuer après la première défaite.

2. Il fait la guerre des Gaules sous César (54-50 av. J.-C.); questeur, tribun en 49, lieutenant de César pendant la guerre civile, consul en 44, soulève Rome contre Brutus et les siens, tente d'éliminer Octave, forme, avec Octave et Lépide, le second triumvirat; gagne la bataille de Philippes, s'adjuge l'Asie, la Grèce, l'Égypte, épouse Cléopâtre, se fait battre par les Parthes, se brouille avec Octave; vaincu à Actium en 31, se tue en 30.

pas eu dans le gouvernement une réputation éclatante ; mais c'était l'homme le plus juste, le plus honnête et le plus libéral. Le trait suivant en est la preuve. Comme sa fortune était médiocre, sa femme l'empêchait de suivre son penchant à faire du bien. Un de ses amis vint un jour lui demander de l'argent à emprunter : Antonius, qui n'en avait pas alors, ordonna à un de ses esclaves de mettre de l'eau dans un bassin d'argent et de le lui apporter. Antonius le prend comme pour se raser, et, après s'être mouillé la barbe, il renvoie l'esclave sous quelque prétexte, donne le bassin à son ami et lui dit d'en faire l'usage qu'il voudrait. Cependant les esclaves cherchèrent le bassin dans toute la maison, et Antonius, voyant sa femme très en colère et prête à faire mettre tous ses esclaves à la torture, lui avoua ce qu'il avait fait et la pria de lui pardonner. Cette femme était Julie, de la maison des Césars, qui ne le cédait à aucune Romaine de son temps en sagesse et en vertu. Après la mort du père d'Antoine, qu'elle éleva elle-même, elle se remaria à ce Cornélius Lentulus que Cicéron fit périr comme complice de Catilina. Ce fut, dit-on, le prétexte et la source de la haine implacable d'Antoine contre Cicéron.

BATAILLE D'ACTIUM [1]

Octave eut à peine fini tous ses préparatifs, que, par un décret du sénat, il fit déclarer la guerre à Cléopâtre et ôter à Antoine une autorité qu'il avait déjà abandonnée à une femme. Il dit même hautement qu'ensorcelé par les breuvages que Cléopâtre lui avait fait prendre, il avait perdu l'usage de sa raison, que ce ne serait pas lui que

1. 2 septembre 31. — Actium : promontoire à l'entrée du golfe d'Ambracie.

les Romains auraient à combattre, mais l'esclave Mardion, mais un Pothin, une Iras, coiffeuse de Cléopâtre, une Charmion, qui seuls décidaient des plus importantes affaires de l'empire. La guerre fut précédée de signes menaçants. La ville de Pisaure, colonie qu'Antoine avait établie sur la mer Adriatique, fut abîmée dans le sein de la terre qui s'entr'ouvrit. A Albe, une statue de marbre, qu'on avait érigée en l'honneur d'Antoine, fut, durant plusieurs jours, inondée d'une sueur qu'on ne put point arrêter en l'essuyant. Pendant qu'il était à Patras, la foudre consuma le temple d'Hercule. A Athènes, un tourbillon de vent enleva une statue de Bacchus et la transporta dans le théâtre. Or, Antoine rapportait son origine à Hercule et se piquait d'imiter en tout Bacchus : il se faisait même appeler Bacchus le jeune. La même tempête fondit à Athènes sur les statues colossales d'Eumène et d'Attalus, où l'on avait gravé le nom d'Antoine, et elles furent les seules renversées entre un grand nombre d'autres. Il y eut sur la galère amirale de Cléopâtre, qu'elle avait nommée Antoniade, le signe le plus effrayant : des hirondelles avaient fait leur nid sous la poupe ; il en survint d'autres qui chassèrent les premières et tuèrent les petits.

Lorsqu'on fut près de commencer la guerre, Antoine n'avait pas moins de cinq cents vaisseaux, parmi lesquels plusieurs étaient à huit et à dix rangs de rames, tous aussi magnifiquement ornés que s'ils n'eussent dû servir qu'à la pompe d'un triomphe. Son armée était de deux cent mille hommes de pied et de douze mille chevaux. Il avait sous ses ordres plusieurs rois ses alliés ; plusieurs autres princes lui avaient envoyé leurs troupes. Octave César n'avait que deux cent cinquante vaisseaux de guerre, quatre-vingt mille hommes de pied, et presque autant de cavalerie que les ennemis. L'empire d'Antoine s'étendait depuis l'Euphrate et l'Arménie jusqu'à la mer Ionienne et

l'Illyrie ; celui de César embrassait tous les pays situés entre l'Illyrie et l'Océan occidental, et depuis cet Océan jusqu'aux mers d'Étrurie et de Sicile ; il renfermait encore la portion de l'Afrique qui regarde l'Italie, la Gaule et l'Espagne, jusqu'aux colonnes d'Hercule ; la partie de l'Afrique qui s'étend de la Cyrénaïque à l'Éthiopie obéissait à Antoine.

Pendant qu'Antoine se tenait à l'ancre près du promontoire d'Actium, à l'endroit où est aujourd'hui la ville de Nicopolis[1], César le prévint et, traversant la mer Ionienne, alla s'emparer d'une petite ville du continent de l'Épire, appelée Toryne. Antoine, paraissant troublé de cette nouvelle, parce qu'il n'avait pas encore son armée de terre, Cléopâtre lui dit, en jouant sur le mot : « Eh « bien ! qu'y a-t-il donc de si fâcheux que César soit assis « à Toryne? »

Dès qu'il fut décidé que l'on combattrait sur mer, Antoine fit brûler tous les vaisseaux égyptiens, à l'exception de soixante ; et, sur ses galères les plus grandes et les meilleures, depuis celles à trois rangs de rames jusqu'à celles de dix, il plaça vingt mille soldats légionnaires et deux mille hommes de trait.

Octave César, après avoir examiné l'ordonnance de sa flotte, se transporta sur une chaloupe à l'aile droite et vit avec surprise les ennemis se tenir dans le détroit, tellement immobiles qu'on eût dit, à les voir, qu'ils étaient à l'ancre. César lui-même en fut si persuadé qu'il tint les siens éloignés de la flotte ennemie de la distance d'environ huit stades. Il était midi, et les soldats d'Antoine, qui souffraient impatiemment ces délais, et qui, d'ailleurs, avaient beaucoup de confiance dans la grandeur et la hauteur de leurs vaisseaux, profitèrent d'un vent

1. Nicopolis : ville de la victoire.

léger, qui s'éleva de la mer, pour ébranler leur aile gauche.

César, ravi de ce mouvement, fit reculer sa droite, afin d'attirer les ennemis plus loin du détroit, là où, avec ses légers et rapides navires, il pourrait envelopper et charger facilement les galères d'Antoine, que leur grande masse et le défaut de rameurs rendaient pesantes et difficiles à mettre en action. Quand le combat fut engagé, on ne vit pas les vaisseaux se choquer et se briser les uns les autres. Les navires d'Antoine, appesantis par leur masse, ne pouvaient fondre sur ceux de l'ennemi avec cette impétuosité qui donne au choc tant de raideur et brise les vaisseaux; ceux de César évitaient de donner de la proue contre la proue des galères ennemies, qui étaient armées d'un fort éperon d'airain; ils craignaient même de les charger en flanc, parce que leurs éperons se brisaient facilement, en quelque endroit qu'ils heurtassent ces gros vaisseaux, construits de fortes poutres carrées, attachées ensemble par des liens de fer. Cette bataille navale ressemblait donc à un combat de terre, ou plutôt au siège d'une ville. Trois ou quatre galères de César se réunissaient pour attaquer un seul vaisseau d'Antoine, avec des épieux, des pics, des espontons et des traits enflammés. Et les galères d'Antoine faisaient pleuvoir des batteries de leurs tours une grêle de traits. Agrippa ayant étendu son aile gauche pour envelopper Antoine, Publicola fut forcé de donner plus de largeur à sa droite et, par suite, il se trouva séparé du centre, dont les vaisseaux, déjà pressés par ceux que commandait Arruntius, furent encore plus troublés par ce mouvement.

Le combat était encore douteux et la victoire incertaine, lorsque, tout à coup, les soixante vaisseaux de Cléopâtre, déployant les voiles pour faire leur retraite, prirent la fuite à travers les galères qui combattaient :

comme ils étaient placés derrière les gros vaisseaux d'Antoine, en passant au milieu des lignes, ils les mirent en désordre. Les ennemis, qui les suivaient des yeux, les virent avec la plus grande surprise, poussés par un bon vent, cingler vers le Péloponnèse. C'est alors qu'Antoine, bien loin de montrer la prudence d'un général, ou le courage et même le bon sens le plus ordinaire, ne vit pas plus tôt le vaisseau de Cléopâtre déployer ses voiles, qu'oubliant tout, abandonnant, trahissant ceux qui combattaient et mouraient pour lui, il monta sur une galère à cinq rangs de rames, et se mit à la poursuite d'une femme qui se perdait et qui devait bientôt le perdre lui-même. Cléopâtre, ayant reconnu son vaisseau, éleva un signal sur le sien.

Antoine, s'en étant approché, y fut reçu, et, sans regarder la reine, sans être regardé d'elle, il alla s'asseoir seul à la proue, dans un profond silence, la tête dans les deux mains[1].

1. On connaît la fin de ce drame historique; Octave bat la flotte d'Antoine; l'année suivante il la voit passer de son côté; Antoine se tue d'un coup d'épée; Cléopâtre s'empoisonne (30 av. J.-C.) et Octave sous le nom d'Auguste devient maître du monde.

FIN.

INDEX

Académie, parc situé à Athènes; école de Platon.

Achaïe, partie de la Grèce; nom donné à la Grèce réduite en province romaine.

Achéenne (ligue), fondée par Philopémen.

Achillas, Égyptien, l'un des assassins du grand Pompée.

Acilius, Caïus, sénateur, traduit en latin les discours de Carnéade.

Actium, promontoire sur l'Adriatique; victoire d'Octave sur Antoine et Cléopâtre.

Adriatique, mer, golfe méditerranéen entre l'Italie et l'Istrie (Autriche).

Aelii (les), famille patricienne.

Affranchis, anciens esclaves, ils forment, à Rome, une classe importante.

Afrique, province romaine après la ruine de Carthage.

Agésilas le Grand, roi de Sparte.

Agraires, lois : v. la vie des Gracques.

Agrippa, M. Vipsanius : amiral d'Octave à Actium.

Ahala, Servilius : tue S. Mélius.

Aix (= Aquae Sextiae), aujourd'hui Aix en Provence; victoire de Marius.

Albe, ville voisine de Rome.

Alcibiade, homme d'État et général athénien.

Alexandre le Grand, roi de Macédoine.

Alexandre, philosophe, ami de Crassus le triumvir.

Allia, rivière près de Rome; victoire des Gaulois.

Alliés : longtemps Rome ne regarde les Italiens que comme des alliés.

Alpes, le plus puissant massif montagneux de l'Europe.

Ambracie, ville d'Épire.

Ambrons, peuple de race celtique.

Ambustus, Q. Fabius : envoyé comme ambassadeur par les Romains aux Gaulois.

Amilcar Barca, Carthaginois, père d'Annibal.

Amphictyons, députés grecs chargés d'administrer des temples nationaux, comme celui de Delphes.

Amphipolis, ville de Macédoine.

Amulius, oncle de Romulus.
Ancilia, nom donné à un bouclier que Numa prétendit être tombé du ciel.
Ancus Martius, quatrième roi de Rome.
Annibal, général carthaginois.
Annone, distribution de blé au peuple.
Antemna, ville d'Italie.
Antigone, roi de Macédoine.
Antiochus III, roi de Syrie.
Antistia, belle-mère de Tibérius Gracchus.
Antium, ville du Latium sur la mer Tyrrhénienne.
Antonius le Crétique, préteur en 75 av. J.-C.
Apollon, dieu de Delphes.
Apollonidès, philosophe, ami de Caton d'Utique.
Appius Claudius Caudex, consul en 264.
Appius Claudius Pulcher, beau-père de Tibérius Gracchus.
Aquilius (les), partisans de Tarquin le Superbe.
Ardée, capitale des Rutules.
Ariston, tyran d'Athènes (v. la vie de Sylla).
Arménie, pays de l'Asie occidentale.
Arpinum, patrie de Marius et de Cicéron.
Arruntius (L.), lieutenant de Marc-Antoine.
Arsia, forêt près de Rome.
Aruns, fils de Tarquin.
Aruns, Toscan (= Étrusque), qui introduit les Gaulois en Italie.
As, monnaie romaine, = à peu près 5 centimes.
Asie, partie du monde, à l'est de l'Europe ; conquise par Rome jusqu'à l'Euphrate.
Asile, lieu de refuge ouvert par Romulus.
Athènes, ville grecque ; prise et saccagée par Sylla.
Attale II, roi de Pergame.
Attilius, magistrat romain.
Augure, prêtre romain qui cherche à deviner l'avenir, surtout par l'observation des oiseaux.
Auguste, ou Octave, petit-neveu et héritier de César ; le premier empereur romain.
Auspice, présage formé d'après le vol des oiseaux.
Babylone, ville sur l'Euphrate.
Bacchidès, serviteur de Mithridate.
Bacchus, dieu grec et romain.
Barbares = étrangers, non Grecs ou non Romains.
Bellone, divinité romaine de la guerre.
Béotie, partie de la Grèce.
Bérénice, femme de Mithridate.
Bestia (L.), tribun ; complice de Catilina.
Bibulus, premier mari de Porcia, femme de M. Brutus.
Bithynie, pays au N.-O. de l'Asie Mineure.

Bocchus, roi de Maurétanie; livre Jugurtha à Sylla.
Boles, ville du Latium.
Bologne, ville d'Italie.
Bornes milliaires, établies le long des routes par C. Gracchus.
Bouilles, ville d'Italie.
Brennus, ou Brenn, titre des chefs gaulois.
Britomar, chef gaulois.
Brundusium — Brindes, port sur l'Adriatique.
Brutus (J.), le fondateur de la République.
Brutus (T. et V.), ses fils, exécutés sous ses yeux.
Brutus (M. Junius), le meurtrier de César.
Bulle, insigne porté par les jeunes Romains.
Butas, affranchi de Caton d'Utique.
Cabire, ville aux sources de l'Halys, prise par Lucullus.
Calendes, le premier du mois à Rome.
Camille, le dictateur, le vainqueur des Gaulois.
Caninius Rébilius, lieutenant de César.
Cannes, défaite de Varron.
Canuléia, vestale.
Canusium, ville d'Italie.
Capénates, habitants de Capène, ville étrusque.
Caphys, ami de Sylla.
Capitole, ancienne forteresse de Rome et temple de Jupiter.
Carnéade, philosophe grec.
Carthage, colonie phénicienne en Afrique.
Casca (P. Servilius), frappe le premier César.
Casilinum, ville d'Italie.
Casinum, ville d'Italie.
Cassius (C. Longinus), chef du complot contre César.
Catilina, auteur de la conspiration réprimée par Cicéron (63 av. J.-C.).
Caton l'Ancien, ou **le Censeur** (M. Porcius), général, administrateur, écrivain.
Caton d'Utique, son arrière petit-fils, adversaire de César.
Catulus (Q. Lutatius), consul, bat les Cimbres avec Marius.
Catulus (L. Lutatius), son fils, adversaire de Sylla.
Cécilia, mère de Lucullus.
Célères, gardes de Romulus.
Celtes, ou Gaulois.
Celtibériens, peuple mélangé de Gaulois et d'Espagnols, au N. de l'Espagne.
Celtique, pays des Celtes.
Celtoriens, peuplade celte.
Censorinus (C. Marcius Rutilus), deux fois censeur.
Censure, fonction de censeur chez les Romains.
Centuriates (comices) : la centurie était une subdivision de cent citoyens.
Cépion, frère de Caton d'Utique.
Céramique, quartier d'Athènes.
Germanum, lieu où furent

trouvés Romulus et Rémus.

César (L.), pompéien, parent de Jules César.

César (C. Julius), le conquérant des Gaules et le destructeur de la constitution républicaine.

César, titre de l'empereur *désigné*.

Céthégus (C. Corn.), complice de Catilina.

Chalcis, capitale de l'Eubée.

Chaldéens, astrologues et devins.

Charmion, servante de Cléopâtre.

Charon, nocher des enfers.

Chevaliers, le deuxième des trois ordres à Rome.

Chèvre (marais de la), où disparaît Romulus.

Chio, île sur la côte de l'Asie Mineure.

Chrysogonus, affranchi de Sylla.

Cicéron (M. Tullius), orateur, philosophe et homme d'État.

Cicéron (Q.), frère du précédent.

Cimbres, battus par Marius.

Cimon, général athénien.

Cinna (L. Cornélius), partisan de Marius, beau-père de César.

Circée = Circéii, ville italienne.

Cirque, monument de Rome.

Claudia, femme de Tibérius Gracchus.

Cléanthe, médecin de Caton d'Utique.

Cléopâtre, reine d'Égypte.

Clients, plébéiens attachés à des patriciens.

Clitus, serviteur de M. Brutus.

Clusium, ville étrusque.

Coclès (Horatius), à lui seul arrête les Étrusques au pont Sublicius.

Colline (porte), à Rome.

Colonies, établissements à la fois agricoles, commerciaux, etc., et militaires.

Comices, assemblées légales du peuple romain.

Consulat, première magistrature romaine.

Consus, divinité romaine.

Corinthe, ville grecque, sur l'isthme de ce nom.

Coriolan (C. Marcius), exilé de Rome, l'attaque avec les Volsques.

Corioles, ville volsque, prise par Coriolan.

Cornélie, mère des Gracques.

Cornélie, mère de César.

Couronne de chêne, offerte aux officiers valeureux.

Crassus (M. Licinius), le triumvir.

Crète, île de la Méditerranée.

Crispinus, consul, tué avec Marcellus.

Cuméens, d'une stupidité proverbiale.

Cures, lieu de réunion des Sabins, d'où le nom de Quirites.

Curion, tribun du peuple, césarien.

Cyclope, Coclès (?)

Cynoscéphales, défaite de Philippe, roi de Macédoine.
Cypre, île de Chypre.
Cyrénaïque, entre l'Égypte et la Numidie.
Dardanus, écuyer de M. Brutus.
Décurions, magistrats municipaux dans les provinces; — ou chefs d'une décurie (dix soldats).
Delphes, centre du culte d'Apollon.
Démétriade, ville d'Asie Mineure.
Démosthène, philosophe, ami de Caton d'Utique.
Devins, cf. Chaldéens.
Diane, nom latin d'Artémis.
Dictature, magistrature suprême à Rome; le dictateur n'était nommé que pour six mois, et si l'État était en péril.
Diogène, philosophe stoïcien.
Dipyle, endroit d'Athènes.
L. Drusus, tribun.
Duilius, vainqueur de la flotte carthaginoise.
Eaux de Sextius, v. Aix.
Édiles, magistrats préposés aux voies publiques, aux édifices, aux jeux, etc.
Égérie, Nymphe, conseillère de Numa.
Égypte, annexée après Actium.
Émilie, femme de Scipion l'Africain.
Emilius, surnom de Mamercus, fils de Pythagore et ancêtre légendaire de la famille Emilia.
Empereur, un des titres d'Auguste.
Épaminondas, général thébain.
Éphèse, ville de l'Asie Mineure.
Épidaure, ville grecque : temple d'Esculape, dieu de la médecine.
Épire, partie de la Grèce occidentale.
Esclaves (insurrection des), sous Spartacus.
Espagne, péninsule au S.-O. de l'Europe.
Ésuvien, grand pré non loin de Rome.
Éthiopie, pays au S. de l'Égypte.
Étolie, pays au N. du golfe de Corinthe.
Étrurie, la Toscane actuelle.
Étrusques, habitants de l'Étrurie.
Eubée, île grecque (Négrepont).
Eumène II, roi de Pergame.
Euphrate, fleuve d'Asie, limite des conquêtes romaines.
Euripide, poète grec.
Eurymédon, fleuve; victoire de Cimon.
Fabius (les), puissante *gens* ou famille romaine.
Fabius, Maximus Rullianus, triomphe des Samnites.
Fabius Pictor, le plus ancien des historiens de Rome.
Fabius Cunctator, tient Annibal en respect.

Fabius Gurges, fils du précédent.

Fabius Allobrogicus, vainqueur des Allobroges.

Fabius Maximus (Q.), lieutenant de César.

Faisceaux consulaires, emblème du droit de frapper de verges et de punir de mort.

Falisques, peuple du Latium.

Faustulus, père nourricier de Romulus.

Féciaux, prêtres chargés de déclarer la guerre ou de faire la paix.

Feu public, gardé par les Vestales.

Fidénates, habitants de Fidènes en Sabine.

Flamine, prêtre romain.

Flamininus, consul en 198, rend la liberté aux Grecs.

Flavius, tribun du peuple, sous César.

Forum, place publique entre le Capitole et le Palatin.

Frégelles, ville italienne.

Fulcinie, mère de Marius.

Gabies, ville du pays des Volsques.

Galères, vaisseaux romains.

Gaule, nom de la France jusqu'à Clovis.

Gaulois, envahissent plusieurs fois l'Italie.

Gegania, vestale.

Germanie, vaste contrée de l'Europe centrale.

Gésates (les), peuplade gauloise.

Glabrion (*M. Acilius*), consul en 191, dépouille l'Asie.

Gracchus (*Tib. Sempronius*), père des Gracques.

Gracchus (*Tibérius* et *Caïus*), deux frères, tous deux démocrates et réformateurs.

Grassianus, officier de César.

Grèce, réduite en province romaine.

Halys, fleuve d'Asie Mineure.

Helvia, mère de Cicéron.

Hercule, dieu grec et romain.

Hérennius (P.), chef samnite.

Herminius, compagnon d'armes de Coclès.

Hippodrome, emplacement réservé aux courses de chevaux.

Hortensius, grand avocat, ami de Cicéron.

Ilia-Rhéa-Sylvia, mère de Romulus.

Illyrie, pays sur le rivage N. de l'Adriatique.

Infamie : Sylla note d'infamie les fils des proscrits.

Insubres, peuplade gauloise du N. de l'Italie.

Ionienne, mer, au S. de l'Adriatique, entre la Grèce et l'Italie.

Iras, coiffeuse de Cléopâtre.

Isocrate, rhéteur athénien

Italie, péninsule de l'Europe méridionale.

Janicule, colline romaine.

Janus, dieu latin (Djanus et au féminin, Diana).

Janus (temple de) : ne se fermait qu'en temps de paix.

Jeux isthmiques, célébrés dans l'isthme de Corinthe.
Jeux néméens : Flamininus y proclame la liberté de la Grèce.
Jugurtha, roi des Numides.
Julia, tante de César, femme de Marius.
Julia, mère d'Antoine le triumvir.
Junon, nom latin de Héra; grande déesse de Rome.
Jupiter, nom latin de Zeus; Jupiter Capitolin; Férétrien.
Lars, ou roi des Toscans, v. Porsenna.
Latium, région au S. du Tibre.
Légion, corps de troupe fort de six mille fantassins et de cinq cents cavaliers.
Lentulus, complice de Catilina.
Lépide, le triumvir.
Lépide, frère du triumvir qui le laisse assassiner.
Leuctres, ville de Béotie; victoire d'Épaminondas.
Libye, ancien nom de l'Afrique, surtout de la partie entre l'Égypte et l'Atlantique.
Licteurs, ils précèdent les consuls et les préteurs, en portant les faisceaux.
Locres, ville du Brutium (auj. la Calabre).
Lucerenses, une des trois premières tribus romaines.
Lucrèce, femme de Tarquin Collatin.
Lucrétius (T.), consul avec Publicola.
Lucrétius, compagnon d'armes de Coclès.
Lucullus, consul, vainqueur en Asie; très riche.
Lupercales, fêtes en l'honneur du dieu Pan.
Lycée, promenade d'Athènes; école d'Aristote.
Lysandre, général spartiate.
Macédoine, partie de l'ancienne Grèce.
Maelius (Sp.), tué par Servilius Ahala.
Magnésie, ville de la Thessalie.
Maître de la cavalerie : c'est le dictateur qui le nommait.
Mamercus, fils légendaire de Pythagore.
Mamurius, habile ouvrier, sous Numa.
Manius Curius, le vainqueur des Samnites.
Mantinée, en Béotie; victoire d'Épaminondas.
Marathon, en Attique; victoire des Athéniens.
Marc Antoine, l'orateur.
Marc Antoine, le triumvir.
Marcellus, l'épée de Rome, tient tête à Annibal.
Marcellus, tribun sous César.
Marcius (P. et Q.), procurent à Rome des eaux potables.
Mardion, esclave de Cléopâtre.
Marius (C.), le vainqueur des Cimbres et des Teutons.
Marius (fossé de), canal creusé par les soldats de Marius.

Marius le Jeune, son fils, se tue dans Préneste.
Mars, nom latin d'Arès, dieu de la guerre.
Marseille, colonie phocéenne.
Marses (guerre des), ou guerre sociale.
Massinissa, roi numide, allié de Rome.
Maurétanie, nom ancien du Maroc actuel.
Métellus Numidicus, chargé de la guerre contre Jugurtha.
Métellus (C.), jeune sénateur, proteste contre les cruautés de Sylla.
Métellus Népos (A.), général pompéien.
Milet, ville d'Asie Mineure.
Mille romain : = 1841 m. 75.
Minturnes, ville d'Italie.
Minucius Rufus (M.), maître de la cavalerie de Fabius Cunctator.
Mithridate VI Eupator, roi de Pont.
Monime, femme de Mithridate.
Muses, déesses qui présidaient aux arts libéraux.
Néarque, philosophe pythagoricien.
Nicias, général athénien.
Nicopolis, ville bâtie par Auguste en souvenir d'Actium.
Norique, région sur le Danube supérieur.
Numa Pompilius, deuxième roi de Rome.
Numance, ville d'Espagne (= Carthagène).
Numidie, partie de l'Afrique (entre Tunis et le Maroc).
Numitor, grand-père de Romulus.
Nymphes, divinités champêtres.
Nyssa, sœur de Mithridate.
Octave, v. Auguste.
Octavius (M.), général pompéien.
Olympie, en Élide ; temple de Jupiter.
Opimius, le plus violent adversaire de C. Gracchus.
Oraison funèbre : les Romains faisaient, en public, l'éloge funèbre de leurs parents.
Orope, ville grecque.
Otacilius, frère du consul Marcellus.
Palatin (mont), une des sept collines de Rome.
Pan, dieu grec confondu par les Latins avec Faunus.
Parthes, peuple de l'Asie ancienne ; cavaliers et archers.
Patras, ville grecque sur le golfe de ce nom.
Paul-Émile, consul, tué à Cannes.
Paul-Émile, consul, vainqueur de Persée.
Paulus, consul désigné pour 50, partisan du sénat.
Pedum, ville du Latium.
Péloponnèse, presqu'île au S. de la Grèce.
Pergame, ville de l'Asie Mineure.
Périclès, grand homme d'État athénien.

Perrhèbes (les), peuple de Thessalie.
Persée, roi de Macédoine.
Pharnacie, ville du Pont.
Pharsale, en Thessalie ; défaite de Pompée.
Phidias, sculpteur grec.
Philippe, roi de Macédoine.
Philippe, affranchi de Pompée.
Philippes, ville de Macédoine ; défaite de Brutus.
Philippiques, discours prononcés par Cicéron contre Antoine.
Philologus, jeune homme qui trahit Cicéron.
Philon, philosophe grec.
Phocide, canton grec (Delphes).
Phthie, en Phthiotide, canton thessalien.
Pindare, poète lyrique grec.
Pisaure, ville grecque sur la mer Adriatique.
Platée, ville grecque ; victoire des Grecs.
Platon, le plus grand des philosophes grecs.
Plistinus, frère de Faustulus.
Polybe, historien grec des guerres puniques et macédoniennes.
Pomerium, enceinte consacrée de la ville.
Magnus Pompeius (Cn.), ou le grand Pompée.
Pomponius, père de Numa.
Pont, royaume d'Asie Mineure.
Pont-Euxin, nom ancien de la mer Noire.
Pontifes, le collège des pontifes surveillait toutes les choses religieuses.
Pontius Télésinus, général samnite (guerre sociale).
Popilius, tribun militaire, assassin de Cicéron.
Porcia, fille de Caton et femme de Bibulus, puis de Brutus.
Porsenna, lars ou roi de Clusium.
Pothin, ministre de Ptolémée XII et de Cléopâtre.
Préneste, ville italienne, aujourd'hui Palestrine.
Préteur, préture : la principale fonction du préteur est la juridiction civile.
Prince du sénat : c'est, parmi les sénateurs, le plus ancien consulaire.
Proconsul, titre que prend le consul pour continuer la campagne qu'il a commencée.
Proculus (J.), sénateur, sous Romulus.
Proserpine, nom latin de la déesse grecque Perséphoné, femme du dieu des enfers.
Provinces, nom donné aux pays annexés à Rome.
Ptolémée Physcon, roi d'Égypte, demande la main de Cornélie.
Ptolémée Dionysos, roi d'Égypte, fait tuer Pompée.
Publicola (Valerius), consul avec le fondateur de la république.
Puniques (guerres), guerres de Rome avec Carthage.

Pydna, ville de Macédoine; victoire de Paul-Émile sur Persée.

Pyrénées, montagnes entre la Gaule et l'Espagne.

Pyrrhus, roi d'Épire.

Pythagore, philosophe grec.

Questure, charge patricienne subordonnée aux consuls.

Ramnenses, nom d'une des trois premières tribus de Rome.

Regnarium, partie de Rome.

Remonium, tombeau de Rémus.

Rémus, frère de Romulus.

Rhéa, ou Ilia, ou Sylvia, fille de Numitor, mère de Romulus et de Rémus.

Rhône, fleuve de l'Helvétie (Suisse) et de la Gaule.

Riphées, montagnes de Germanie.

Rome, ville sur le Tibre, bâtie par Romulus.

Romulus, fondateur de Rome, devient le dieu Quirinus.

Roscius, défendu par Cicéron.

Rostres (les), tribune à Rome.

Roxane, sœur de Mithridate.

Rufinus (C.), consul deux fois.

Rufus (L.), tribun du peuple, assassin de Tib. Gracchus.

Ruminal, nom d'un figuier sacré.

Marcius Rutilus, consul en 357.

Sabines, leur enlèvement et leur dévouement.

Sabins, peuple voisin de Rome.

Sacrée (voie), principale rue de Rome.

Salamine, île grecque.

Saliens, prêtres de Mars.

Salius, inventeur supposé de la danse des Saliens.

Saloninus, client, puis beau-père de Caton l'Ancien.

Salvius, assassin de Pompée.

Samnites, habitants du Samnium, sur l'Adriatique.

Samothrace, île de la mer Égée.

Sardaigne, île de la Méditerranée.

Sarpédon, précepteur de Caton d'Utique.

Saturéius (Pub.), tribun du peuple, assassin de Tib. Gracchus.

Scaevola (Mucius), veut tuer Porsenna.

Scaevola (Q. M.), l'augure, un des maîtres de Cicéron.

Scaurus (les), famille patricienne.

Scipion (Pub. Cornelius), le premier Africain, vainqueur à Zama.

Scipion (Pub. Corn. Æmilianus), le deuxième Africain, le destructeur de Carthage.

Scipion (Pub. Corn. Nasica), renverse et fait tuer Tib. Gracchus.

Séleucus IV Philopator, roi de Syrie.

Sénat, assemblée de patriciens dans l'ancienne Rome.

Sénonais, Sénons, tribu gauloise.

Septimius, assassin de Pompée.
Sertorius (Q.), général du parti de Marius.
Servilia, sœur de Caton, mère de M. Brutus.
Servilius, l'augure, poursuivi par Lucullus.
Servius Tullius, le cinquième roi de Rome.
Sesterce, monnaie romaine = 20 centimes à peu près.
Sextilius, gouverneur d'Afrique.
Sicile, grande île près de l'Italie.
Sicyone, ville du Péloponnèse.
Sigliuria, petite ville italienne.
Sisenna, historien latin.
Socrate, philosophe athénien.
Stade, mesure grecque = 184 mètres.
Statira, sœur de Mithridate.
Statyllius, jeune officier, ami de Caton d'Utique.
Stoïcisme, doctrine philosophique.
Straton, professeur de M. Brutus.
Sulpicius (Q.), traite avec les Gaulois, quand survient Camille.
Suréna, titre du général des Parthes.
Sylla, le dictateur.
Sylvia, v. Ilia et Rhéa.
Syracuse, colonie corinthienne en Sicile.
Syrie, partie de l'ancien royaume d'Assyrie.
Talent = en monnaie 5500 fr. environ; en poids, à peu près 26 kg 1/2.
Tarente, ville grecque d'Italie.
Tarpéia, introduit les Sabins dans Rome.
Tarpéia, vestale.
Tarquin l'Ancien, le sixième roi de Rome.
Tarquin le Superbe, le septième et dernier roi de Rome.
Tarquin Collatin, mari de Lucrèce, partage le premier consulat de J. Brutus.
Tatia, femme de Numa.
Tatienses, nom d'une des trois premières tribus de Rome.
Tatius, roi des Sabins de Cures.
Teutons, peuple de race germanique; battus par Marius.
Thèbes, en Béotie.
Thémistocle, homme d'État athénien.
Thermopyles, défilé montagneux en Grèce.
Thrace, contrée au N. de la Grèce.
Thucydide, historien grec.
Tite-Live, le grand historien de la république romaine.
Toleries, petite ville italienne.
Toryne, petite place d'Épire.
Trasimène (lac de) : victoire d'Annibal.
Trébie (rivière de la) : victoire d'Annibal.
Tribuns du peuple, d'abord représentants de la plèbe seule, puis de tout le peuple.

Tribuns militaires : ils sont six par légion.

Tribus, divisions du peuple.

Triomphe, la plus haute récompense militaire.

Triumvirats, ligues factieuses d'abord ; plus tard, légalisées.

Tubéron, gendre de Paul-Émile.

Tubéron, philosophe stoïcien.

Tullius Cimber (L.), un des assassins de César.

Tullus Attius, roi des Volsques.

Tullus Hostilius, troisième roi de Rome.

Tusculum, ville italienne.

Ulysse, le héros de l'*Odyssée*.

Utique, ville d'Afrique.

Valéria, sœur de Publicola.

Valérius, aïeul de Publicola.

Valérius Publicola (M.), le premier consul élu.

Valérius (M.), son frère.

Valérius Flacus (L.), ami du vieux Caton, censeur avec lui.

Valérius (M.), lieutenant d'Antoine à Actium.

Varron (M. Ter.), le vaincu de Cannes.

Véies, ville italienne, prise par Camille.

Vélia, une des éminences du Palatin, au-dessus du Forum.

Vérania, vestale.

Verceil, victoire de Marius sur les Cimbres.

Vestales, prêtresses de Vesta, gardiennes du feu sacré.

Vettius (Sp.), sénateur romain sous Romulus et Numa.

Véturie (plutôt que Volumnie), mère de Coriolan.

Vicanium, petite ville italienne.

Vindicius, esclave qui révèle le complot des fils de J. Brutus.

Virgilie, femme de Coriolan.

Voies romaines, commencées par C. Gracchus.

Volsques, peuple ennemi des Romains.

Vulturne, rivière de Campanie.

Volumnius, ami de M. Brutus.

Xénocrate, philosophe, ami de Crassus.

Xénophon, général et écrivain athénien.

Zama, en Numidie ; défaite d'Annibal.

TABLE DES MATIÈRES

Romulus 5
Numa 19
Publicola 30
Coriolan 40
Camille 52
Fabius 65
Marcellus 72
Caton le Censeur 82
Flamininus 101
Paul-Émile 105
Les Gracques 115
Marius 121
Sylla 132
Sertorius 140
Lucullus 145
Crassus 149
Pompée 152
Caton d'Utique 158
César 164
Cicéron 172
Brutus 178
Antoine 185
Index 191

28738. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

MASSON & Cie, ÉDITEURS.
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS (VIe).

P. n° 560. (Mai 1908.)

EXTRAIT DU CATALOGUE CLASSIQUE[1]

(Année Scolaire 1908-1909)

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

GRAMMAIRE

Cours de Grammaire

Par H. BRELET

Ancien élève de l'École normale supérieure, Agrégé de Grammaire
Professeur de Quatrième au lycée Janson-de-Sailly.

Nous avons achevé le *Nouveau Cours de Grammaire française* de M. H. BRELET, dont les premiers volumes ont trouvé un accueil si favorable auprès des maîtres et des élèves. Ainsi se trouve rempli le programme de M. Brelet : il a publié également des cours parallèles de **Grammaire latine** et de **Grammaire grecque**. Est-il nécessaire de faire ressortir l'avantage de ces trois cours formant un tout dont les différentes parties ont entre elles des liens de parenté, grâce auxquels les débutants dans l'étude d'une nouvelle langue, loin de se trouver dépaysés, retrouvent la méthode avec laquelle ils sont déjà familiarisés ?

Voir au verso le détail des Cours de Grammaire française, de Grammaire latine et de Grammaire grecque, ainsi que les modifications apportées à ces deux derniers cours pour les mettre en conformité avec les nouveaux programmes de 1902.

(1) ***Nous appelons particulièrement l'attention sur les ouvrages entièrement nouveaux, conformes aux derniers programmes, publiés par notre maison depuis la mise en application du plan d'études du 31 mai 1902, et à l'arrêté du 27 juillet 1905. Notre collection d'ouvrages, destinés à l'enseignement primaire supérieur, s'est également fort enrichie dans ces dernières années (Voir pages 13, 14, 15 et 16).***

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

GRAMMAIRE

Nouveau Cours de Grammaire Française

Par H. BRELET

I

CLASSES PRÉPARATOIRES

Premières leçons de Grammaire française, à l'usage des Classes Préparatoires, par H. Brelet et Mathey, professeur de Huitième au lycée Janson-de-Sailly. *Nouvelle édition*, corrigée. 1 vol. in-16, cartonné toile souple. . . . . 2 fr.

Ce volume comprend à la fois les **leçons** et les **exercices** qui y correspondent.

II

CLASSES ÉLÉMENTAIRES

Éléments de Grammaire française, à l'usage des classes de Huitième et de Septième, par H. Brelet. *Quatrième édition*, revue et corrigée. 1 vol. in-16, cartonné toile souple. . . . . 2 fr.

Exercices sur les Eléments de Grammaire française, à l'usage des classes de Huitième et de Septième, par V. Charpy, agrégé de Grammaire, professeur de Quatrième au lycée Janson-de-Sailly. *Cinquième édition*. 1 vol. in-16, cartonné toile souple. . . . 2 fr.

III

PREMIER CYCLE

Divisions **A** *et* **B**.

Abrégé de Grammaire française, à l'usage des classes de Sixième et de Cinquième, par H. Brelet. *Troisième édition*, revue et corrigée. 1 vol. in-16, cartonné toile souple. . . . . 2 fr. 50

Exercices sur l'Abrégé de Grammaire française, à l'usage des classes de Sixième et de Cinquième, par H. Brelet et V. Charpy. *Troisième édition*. 1 vol. in-16, cartonné toile souple . . . 2 fr. 50

IV

Grammaire française, à l'usage de la classe de Quatrième et des Classes supérieures, par H. Brelet. *Troisième édition*. 1 vol. in-16, cartonné toile. . . . . 3 fr.

Exercices sur la Grammaire française, à l'usage de la classe de Quatrième et des Classes supérieures, par H. Brelet et V. Charpy. 1 vol. in-16, cartonné toile. . . . . 3 fr.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

GRAMMAIRE

NOUVEAU COURS
DE
Grammaire Latine
et de
Grammaire Grecque
Par H. BRELET

Volumes in-16, cartonnés toile anglaise.

Abrégé de Grammaire latine. (*Premier cycle* : Sixième, Cinquième. Quatrième et Troisième *A*. — *Deuxième cycle* : Secondes-Premières *A. B. C.*) *Septième édition* . . . . . 2 fr.

Abrégé de Grammaire grecque. (*Premier cycle* : Quatrième et Troisième *A*. — *Deuxième cycle* : Deuxième et Première *A*). *Troisième édition* . . . . . 2 fr.

Nous publions ces deux *Abrégés* pour répondre au mouvement d'opinion qui s'est prononcé contre certaines tendances des grammairiens modernes à donner à leurs livres un caractère trop savant. Pour ceux qui voudraient pousser plus loin leurs études, nous continuons à vendre nos Cours supérieurs de Grammaire latine et grecque.

EXERCICES CORRESPONDANTS

Exercices latins (*Versions et thèmes*), (classe de **Sixième**), par M. V. Charpy, agrégé de grammaire, professeur de Quatrième au lycée Janson-de-Sailly. Troisième édition. . . . . 2 fr.

Exercices latins (*Versions et thèmes*), (classe de **Cinquième**), par MM. Brelet et V. Charpy. Deuxième édition. . . . . 2 fr. 50

Exercices latins (*Versions et thèmes*), (classe de **Quatrième**), par MM. H. Brelet et P. Faure, professeur de Rhétorique au lycée Janson-de-Sailly. Deuxième édition, revue et corrigée. . . . . 2 fr. 50

Exercices latins (*Versions et thèmes*), (**classes supérieures**), par MM. H. Brelet et P. Faure. . . . . 3 fr.

Exercices grecs (*Versions et thèmes*), (classe de **Cinquième**), (*ancien programme*), par MM. H Brelet et V. Charpy, Deuxième édition. . . . . 1 fr. 50

Exercices grecs (*Versions et thèmes*), sur les déclinaisons et les conjugaisons. (classe de **Quatrième**) (*nouveau programme*), par MM. H. Brelet et V. Charpy Nouvelle édition. . . . . 2 fr.

Exercices grecs (*Versions et thèmes*), sur la syntaxe (**classes supérieures**), par MM. H. Brelet et P. Faure. . . . . 3 fr.

COURS SUPÉRIEUR

Grammaire latine (Classes supérieures). Sixième édition. . 2 fr. 50

Grammaire grecque (Classes supérieures). Troisième édition. 3 fr. »

Tableau des exemples des grammaires grecque et latine (classe de **Quatrième et classes supérieures**). 1 vol. petit in-8°, cartonné. . . 80 c.

Chrestomathie grecque, ou Recueil de textes gradués (classes de **Quatrième** et de **Troisième**). Nouvelle édition entièrement refondue . . . 2 fr. 50

Epitome historiæ græcæ (classe de **Quatrième**), avec deux cartes en couleurs et figures dans le texte . . . . . 2 fr.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

LANGUES VIVANTES

Ouvrages de MM.

CLARAC et **WINTZWEILLER**

Agrégé de l'Université,
Professeur au lycée Montaigne.

Agrégé de l'Université,
Professeur au Lycée Louis-le-Grand

Rédigés conformément aux programmes du 31 mai 1902

Livre élémentaire d'allemand

Méthode de langage, de lecture et d'écriture

CLASSES ÉLÉMENTAIRES

1 vol. in-16, illustré de nombreuses figures. 1 vol. in-16, cart. toile. 2 fr. 50

Erstes Sprach- und Lesebuch

Classes de Sixième et de Cinquième

5e édit. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 3 fr.

Zweites Sprach- und Lesebuch

Classe de Quatrième

4e édit. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 2 fr.

Drittes Sprach- und Lesebuch

Classe de Troisième

4e édit. 1 vol. in-16, cart. toile . . . . . 2 fr.

Viertes Sprach- und Lesebuch

Classe de Seconde

2e édit. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 2 fr. 50

Fünftes Sprach- und Lesebuch

Classe de Première

avec la collaboration de M. MARESQUELLE, professeur au lycée de Nancy.

2e édit. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 3 fr.

Sechstes Sprach- und Lesebuch

Classes de philosophie, mathématiques, Saint-Cyr.

1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 3 fr.

Deutsche Übungen für Sexta u. Quinta

Devoirs et exercices sur le Erstes Lesebuch.

1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 1 fr. 50

Deutsche Übungen für Quarta

Devoirs et exercices sur le Zweites Lesebuch.

1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 1 fr. 50

Deutsche Übungen für Tertia

Devoirs et exercices sur le Drittes Lesebuch.

1 vol. in-16, cart. toile . . . . . 1 fr. 50

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

LANGUES VIVANTES (Suite)

Deutsche Grammatik

2e édition. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 1 fr. 50

Extraits des Auteurs allemands

I. Classes de Quatrième et de Troisième

1 vol. in-16, cart. toile . . . . . 2 fr. 50

II. Classes de Seconde et de Première

1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 3 fr.

Ouvrages de M. VESLOT

Agrégé de l'Université, professeur au lycée de Versailles.

Rédigés conformément aux programmes du 31 mai 1902

Lectures anglaises

Pour les classes de Seconde et de Première.

1 vol. in-16, cartonné toile. . . . . 3 fr.

English Grammar

Deuxième édition. 1 vol. in-16, cartonné toile . . . . . 1 fr. 50

Grammaire Espagnole

Par **I. GUADALUPE,**

professeur au Collège Rollin

Troisième édition, revue et augmentée

1 volume in-16, cartonné toile anglaise. . . . . 3 fr.

LITTÉRATURE

Ouvrages de

MM. E. BAUER et DE SAINT-ÉTIENNE

Professeurs à l'École alsacienne.

Premières Lectures Littéraires

1 vol. in-16, cartonné toile (*Quinzième édition.*) . . . . . 1 fr. 50

Nouvelles Lectures Littéraires

Avec notes et notices, et Préface par M. PETIT DE JULLEVILLE

1 vol. in-16, cartonné toile (*Neuvième édition.*). . . . . 2 fr. 50

Récitations Enfantines

à l'usage des classes élémentaires des lycées et collèges

1 vol. in-16, avec figures, cartonné toile (*Deuxième édition*). 1 fr. 25

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

LITTÉRATURE

Ouvrages de M. PETIT DE JULLEVILLE

Professeur à la Faculté des lettres de Paris.

HISTOIRE DE LA *Littérature Française*

Depuis les origines jusqu'à nos jours

Nouvelle édition, augmentée pour la période contemporaine. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 4 fr.

On peut se procurer séparément :

DES ORIGINES A CORNEILLE. *Dix-septième édition.* 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 2 fr.

DE CORNEILLE A NOS JOURS. *Dix-septième édition* revue et mise à jour, par M. Auguste AUDOLLENT, maître de conférences à l'Université de Clermont. 1 vol. in-16, cart. toile . . . . . 2 fr.

MORCEAUX CHOISIS *des Auteurs français*

poètes et prosateurs

AVEC NOTES ET NOTICES

1 vol. in-16, cart. toile . . . . . 5 fr.

Nouvelle édition renfermant environ 400 extraits des principaux écrivains depuis le onzième siècle jusqu'à nos jours, avec de courtes notices d'histoire littéraire. Cette nouvelle édition, revue et mise à jour par M. A. Audollent, maître de conférences à l'Université de Clermont, a été augmentée d'un choix d'extraits des écrivains contemporains depuis Leconte de Lisle et Flaubert jusqu'à A. Daudet, Pierre Loti, Anatole France, Guy de Maupassant, Paul Bourget et Edmond Rostand.

On vend séparément :

I. MOYEN AGE ET XVI^e^ SIÈCLE. — II. XVII^e^ SIÈCLE. — III. XVIII^e^ ET XIX^e^ SIÈCLES.

Chaque volume, cart. toile verte, est vendu séparément . . . . . 2 fr.

LEÇONS de Littérature Grecque

Par M. CROISET, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres.

10^e^ édition. 1 vol. in-16, cart. toile. . . . . 2 fr.

LEÇONS de Littérature Latine

Par MM. LALLIER, maître de conférences, et LANTOINE, secrétaire de la Faculté des lettres de Paris.

8^e^ édition. 1 vol. in-16, cartonné. . . . . 2 fr.

PREMIÈRES LEÇONS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

Littérature grecque, littérature latine, littérature française, par MM. CROISET, LALLIER et PETIT DE JULLEVILLE.

8^e^ édition. 1 vol. in-16, cartonné toile . . . 2 fr.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

DIVERS

BRUNOT, professeur à la Faculté des lettres de Paris.

Précis de Grammaire historique de la langue française, avec une introduction sur les origines et le développement de cette langue. *Ouvrage couronné par l'Académie française*, 4e édition augmentée d'indications bibliographiques et d'un index. 1 vol. in-18, cart. toile verte . . . . . 6 fr.

CAUSSADE (De), Conservateur à la Bibliothèque Mazarine, membre des commissions d'examens de l'Hôtel de Ville.

Notions de Rhétorique et étude des genres littéraires. 10e édit. 1 vol. in-18, toile anglaise . . . . . 2 fr. 50

Littérature grecque. 6e édit. 1 vol. in-18, toile anglaise. 3 fr.

Littérature latine. 4e édit. 1 vol. in-18, toile anglaise. 6 fr.

LE GOFFIC (Charles) et **THIEULIN (Édouard)**, professeurs agrégés de l'Université.

Nouveau traité de versification française, à l'usage des lycées et des collèges, des écoles normales, du brevet supérieur et des classes de l'enseignement secondaire des jeunes filles, 4e édition revue et augmentée. 1 vol. in-16, cart. toile. 1 fr. 50

LIARD, vice-recteur de l'Académie de Paris.

Logique (cours de Philosophie), 7e édition. 1 volume in-18, cartonné toile. . . . . 2 fr.

MORILLOT (Paul), professeur à la Faculté de Grenoble.

Le Roman en France depuis 1610 jusqu'à nos jours. *Lectures et Esquisses*. 1 vol. in-16. . . . . 5 fr.

CLÉDAT, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, lauréat de l'Académie française.

Précis d'orthographe et de grammaire phonétiques pour l'enseignement du français à l'étranger. 1 vol. in-18. . 1 fr.

HANNEQUIN, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

Introduction à l'étude de la psychologie. 1 volume in-18. . . . . 1 fr. 50

SOLEIROL de SERVES, médecin gymnaste et Mme **LE ROUX**, professeur de gymnastique au lycée de Versailles.

Manuel de Gymnastique rationnelle et pratique (Méthode Suédoise). 2e édition revue. 1 vol. in-16, avec figures dans le texte, cartonné toile anglaise . . . . . 2 fr.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

HISTOIRE

CAHIER d'HISTOIRE (L'Antiquité)

CLASSES DE SIXIÈME

Par E. SIEURIN

Professeur au Collège de Melun.

1 vol. in-4°, avec nombreuses figures et cartes . . . . . 1 fr. 50

Nouveau Cours d'Histoire

PAR L.-G. GOURRAIGNE

Professeur au lycée Janson-de-Sailly
et à l'École normale supérieure d'enseignement primaire de Saint-Cloud.

Le moyen âge et le commencement des temps modernes (*Classes de Cinquième A et B.*) 1 volume in-16, avec nombreuses figures, cartonné toile. . . . . 3 fr.

Les Temps modernes (*Classes de Quatrième A et B*). 1 vol. in-16, avec nombreuses figures, cartonné toile . . . . 3 fr.

L'Époque contemporaine (*Classes de Troisième A et B*). 1 vol. in-16, cartonné toile. . . . . 3 fr.

Histoire moderne (*Classes de Seconde*), (pour paraître en 1908).

Histoire moderne. (*Classes de Première A, B, C, D*). Fascicule I. 1 vol. in-16, avec nombreuses figures. . . . 1 fr. 50

Histoire contemporaine de 1815 à 1889 (*Classes de Philosophie A et de Mathématiques A*). 1 vol. in-16, cart. toile. 5 fr.

Histoire de la Civilisation ancienne

Jusqu'au dixième siècle (Orient, Grèce, Rome, les Barbares)

(*Classes de Seconde et de Première*).

PAR CH. SEIGNOBOS

Docteur ès lettres, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris

1 vol. in-16 de 450 pages, cartonné toile . . . . . 4 fr.

Cartes d'Étude

pour servir à l'enseignement de l'Histoire

(Antiquité, moyen âge, temps modernes et contemporains)

PAR E. SIEURIN

1 atlas in-4 de 122 cartes et cartons, cart. 4e édition. . . . . 2 fr. 50

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

Nouvelle édition entièrement refondue

Cartes d'Étude

POUR SERVIR A L'ENSEIGNEMENT

DE LA

Géographie et de l'Histoire

I. — ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

Classe de Sixième. — I. **Géographie générale, Amérique, Australie.** II. **Antiquité.** 10e édition, augmentée de 10 cartes historiques . . . . . 1 fr. 80

Classe de Cinquième. — I. **Asie, Insulinde. Afrique.** II. **Moyen âge.** 11e édition, augmentée de 9 cartes historiques . . . 1 fr. 80

Classe de Quatrième. — I. **Europe.** II. **Temps modernes.** 9e édition, augmentée de 14 cartes historiques . . . . . 1 fr. 80

Classe de Troisième. — I. **France et Colonies.** II. **Époque contemporaine.** 12e édit., augmentée de 14 cartes historiques 2 fr. »

Classe de Seconde. — I. **Géographie générale.** II. **Histoire ancienne (Orient et Grèce) et Histoire moderne (jusqu'en 1715).** 3e édition, augmentée de 15 cartes historiques . 2 fr. »

Classe de Première. — I. **France et Colonies.** II. **Histoire ancienne (Rome) et Histoire moderne (1715-1815).** 12e édition, augmentée de 14 cartes historiques . . . . . 2 fr. »

Classes de Philosophie et de Mathématiques. — I. **Les principales puissances du monde.** II. **Histoire contemporaine depuis 1815.** 2e édition, entièrement refondue, augmentée de 9 cartes historiques. . . . . 2 fr. »

Histoire de la Civilisation

PAR CH. SEIGNOBOS

VOLUMES IN-16, CARTONNÉS TOILE MARRON, AVEC FIGURES

Histoire de la civilisation ancienne (Orient, Grèce, Rome). 4e édition . . . . . 3 fr. »

Histoire de la civilisation au moyen âge et dans les temps modernes. 4e édition. . . . . 3 fr. »

Histoire de la civilisation contemporaine. 5e édition. 3 fr. »

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

GÉOGRAPHIE

COURS COMPLET
DE GÉOGRAPHIE

Conforme aux programmes du 31 mai 1902

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

M. MARCEL DUBOIS

Professeur de Géographie coloniale à la Faculté des lettres de Paris, Maître de conférences à l'École normale de jeunes filles de Sèvres.

9 volumes in-8°, cartonnés toile anglaise grise.

PREMIER CYCLE

Divisions A et B.

Géographie générale. — Amérique, Australasie, avec cartes et croquis, avec la collaboration de M. Aug. Bernard, Docteur ès lettres, professeur de Faculté. ***(Classe de Sixième.)*** . . . 2 fr. 50

Afrique — Asie — Insulinde, avec cartes et croquis, avec la collaboration de H. Schirmer, maître de conférences à l'Université de Paris et de M. Camille Guy, gouverneur du Sénégal. 4e édition entièrement refondue. ***(Classe de Cinquième.)***. . 2 fr. 50

Europe, avec la collaboration de MM. Durandin et Malet, professeurs agrégés d'histoire et de géographie. 4e édition entièrement refondue. ***(Classe de Quatrième.)***. . . . . 3 fr.

Géographie de la France et de ses Colonies. — 3e édition entièrement refondue. ***(Classe de Troisième)*** . . . . . 2 fr. 50

DEUXIÈME CYCLE

Sections A. B. C. D.

Géographie générale. Avec cartes et croquis, 2e édition. ***(Classe de Seconde.)***. . . . . 4 fr.

Géographie de la France et de ses Colonies. — *Cours supérieur*, avec figures et cartes, 5e édition. ***(Classe de Première.)***. 4 fr.

Les Principales Puissances du Monde avec la collaboration de M. J.-G. Kergomard, 2e édition. ***(Classes de Philosophie et de Mathématiques)*** . . . . . 4 fr. 50

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

GÉOGRAPHIE

CLASSES ÉLÉMENTAIRES

Cours d'Histoire et de Géographie

PAR

E. SIEURIN

Professeur au collège de Melun.

Classes préparatoires

1 volume in-16 cartonné toile, avec nombreuses figures. 2 fr. 50

Classe de Huitième

1 vol. in-16 cartonné toile, avec nombreuses fig. 2e édition. 2 fr. 50

Classe de Septième

1 volume in-16 cartonné toile, avec nombreuses figures. 2 fr. 50

Cahiers Sieurin

à l'usage des élèves de l'Enseignement secondaire

I. — Classe de 6e. (2e édition) . . . . . 0 fr. 60

II. — Classe de 5e. (2e édition) . . . . . 0 fr. 60

III. — Classe de 4e. (2e édition) . . . . . 0 fr. 75

IV. — Classes de 3e et de 1re. (2e édition) . . . . . 0 fr. 75

V. — Classes de Philosophie et de Mathématiques 0 fr. 75

ÉCOLE SPÉCIALE MILITAIRE DE SAINT-CYR

Précis de Géographie, par MM. Marcel Dubois et Camille Guy. Un très fort vol. in-8, br. **12. 50**, rel. **14** fr.

Précis d'Histoire Moderne et Contemporaine, par F. Corréard, Professeur au lycée Charlemagne. Un volume in-8 de 800 pages, broché **10. 50**, relié . . . . . **12** fr.

ÉCOLES NORMALES PRIMAIRES

CARTES D'ÉTUDE

pour servir à l'enseignement de la géographie

(LES CINQ PARTIES DU MONDE)

Par MM. Marcel DUBOIS et E. SIEURIN

1 atlas in-4°, de 140 cartes et 415 cartons, relié toile. . . . 6 fr. 50

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

PHYSIQUE

Ouvrages rédigés conformément aux programmes du 31 mai 1902

SOUS LA DIRECTION DE M.

E. FERNET

Inspecteur général de l'Instruction publique.

PAR MM.

FAIVRE-DUPAIGRE
Inspecteur de l'Académie de Paris.

CARIMEY
Professeur au lycée Saint-Louis.

Nouveau cours de Physique élémentaire

DEUXIÈME CYCLE (SCIENCES)
(*Sections C et D*)

I. Classe de Seconde C D. 2e édit. avec 250 fig. c. toile 5 fr.
II. Classe de Première C D. 2e édit. av. 391 fig. c. toile 4 fr.
III. Classe de Mathématiques élémentaires.
1 vol. avec 298 fig., cartonné toile. . . . . 4 fr.

Cours élémentaire de Physique

DEUXIÈME CYCLE (LETTRES)
(*Sections A et B*)

I. Classe de Seconde A B. 1 vol. avec 158 fig. 2e éd. 2 fr. 50
II. Classe de Première A B. 1 vol. avec 212 fig. . 2 fr. 50
III. Classe de Philosophie. 1 vol. avec 308 fig. 2e éd. 4 fr. »

Traité de Physique élémentaire, de Ch. Drion et E. Fernet. 15e *édition*, par E. FERNET, avec la collaboration de J. FAIVRE-DUPAIGRE. 1 vol. avec 665 fig. 8 fr. Cartonné . . . . 9 fr.

Cours élémentaire de Physique, par E. FERNET. 4e édition. 1 vol. in-16, avec 473 figures, cartonné toile anglaise. 5 fr.

Cours de Physique pour la classe de Mathématiques spéciales. 4e *édition* (*entièrement nouvelle*), par E. FERNET et J. FAIVRE-DUPAIGRE, 1 vol. grand in-8, avec 758 fig. . . 18 fr.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

GÉOMÉTRIE

Ouvrages de MM.

Ch. VACQUANT
Ancien Inspecteur général de l'Instruction publique.

A. MACÉ DE LÉPINAY
Professeur de mathématiques spéciales au lycée Henri IV.

Programmes du 27 juillet 1905

Classes de Sciences

Premiers éléments de Géométrie (Premier Cycle), (5e *B*, 4e *B* et 3e *B*) 2e édition, 1 vol. in-16, cartonné toile . . . . . 3 fr. 50

Éléments de Géométrie (Second Cycle), (*Seconde et Première C et D, Mathématiques*). 16e édition. Un vol. in-16, cartonné toile. 5 fr. 25

Classes de Lettres

Premières notions de Géométrie élémentaire.

1re Partie (Premier Cycle), (4e *A* et 3e *A*). 15e édition. 1 vol. in-16, cart. toile . . . . . 2 fr.

2e Partie (Second Cycle) (*Seconde et Première A et B*). 16e édition. 1 vol. in-16, cartonné toile. . . . . 1 fr. 50

Les 1re et 2e parties réunies sont vendues en un seul volume, in-16, cartonné toile anglaise . . . . . 3 fr. 25

Cours de Géométrie élémentaire, à l'usage des élèves de mathématiques élémentaires, avec des compléments destinés aux candidats à l'École Normale et à l'École Polytechnique. 7e édition. 1 volume avec 1000 figures . . . . . 9 fr.
Cartonné . . . . . 10 fr.

TRIGONOMÉTRIE

Ouvrages des mêmes auteurs

Cours de Trigonométrie. Nouvelle édition.

1re partie (Seconde et Première C et D et candidats aux écoles du gouvernement). 1 vol. in-8°, broché . . . . . 3 fr.

2e partie (Mathématiques). 1 vol. in-8°, broché. *(épuisé)*

DROIT USUEL

Cours élémentaire de Droit usuel

Par T. VAQUETTE
Docteur en droit.

Deuxième Édition. 1 vol. in-16, cartonné toile . . . . . 2 fr. 50

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

SCIENCES NATURELLES

COURS ÉLÉMENTAIRE D'HISTOIRE NATURELLE

(Zoologie, Botanique, Géologie et Paleontologie)

Rédigé conformément aux programmes du 31 mai 1902

PAR MM.

M. BOULE
Professeur au Muséum d'histoire naturelle.

E.-L. BOUVIER
Professeur au Muséum d'histoire naturelle, Membre de l'Institut.

H. LECOMTE
Professeur au Muséum d'histoire naturelle.

8 volumes in-16, cartonnés toile anglaise et illustrés de très nombreuses figures

PREMIER CYCLE

Notions de Zoologie (sixième A et B), par E.-L. Bouvier. 2 fr. 50

Notions de Botanique (cinquième A et B), par H. Lecomte, 2e *édition*. . . . . 2 fr. 75

Notions de Géologie (cinquième B et quatrième A), par M. Boule, 2e *édition* . . . . . 1 fr. 75

Notions de Biologie, d'Anatomie et de Physiologie appliquées à l'homme (troisième B), par E.-L. Bouvier. . . . . 2 fr. 50

SECOND CYCLE

Conférences de Géologie (seconde A, B, C, D). 2e *édition*, par M. Boule . . . . . 2 fr. 50

Éléments d'Anatomie et de Physiologie végétales (Philosophie et Mathématiques A et B), par H. Lecomte . . . . . 2 fr. 50

Éléments d'Anatomie et de Physiologie animales (Philosophie et Mathématiques A et B), par E.-L. Bouvier. . . . . 4 fr.

Conférences de Paléontologie (Philosophie A et B et Mathématiques A et B), par Boule, 2e *édition* . . . . . 2 fr.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

CHIMIE

Traité élémentaire de Chimie, par M. TROOST, membre de l'Institut, professeur honoraire à la Faculté des sciences de Paris, avec la collaboration de Ed. PECHARD, chargé de cours à la Faculté des Sciences de Paris.

14e *édition, entièrement refondue et corrigée.* 1 vol. in-8, avec 548 figures dans le texte. Broché, 8 fr. — Cartonné toile. . . . . 9 fr.

Cet ouvrage diffère très notablement de l'édition précédente. Les auteurs, s'inspirant des idées nouvelles introduites dans l'enseignement, ont supprimé un grand nombre d'expériences historiques et de préparations surannées qui encombraient l'enseignement. Ces suppressions leur ont permis de donner plus d'importance à la partie industrielle, si intimement liée au développement de la chimie, et d'exposer avec plus de précision les théories modernes dont l'utilité pédagogique est incontestable.

Précis de Chimie, par MM. TROOST et PÉCHARD.

37e *édition, conforme aux nouveaux programmes.* 1 vol. in-18, avec 306 figures, cartonné. . . . . 3 fr. 50

Pour répondre à la division des études en deux cycles, deux caractères ont été adoptés. Les parties imprimées en gros caractères correspondent au premier cycle, celles en petits caractères, au second cycle.

MÉMENTOS

à l'usage des Candidats aux Baccalauréats de l'Enseignement classique et moderne et aux Écoles du Gouvernement.

Mémento de Chimie, par M. A. DYBOWSKI, professeur au lycée Louis-le-Grand. 7e *édition.* 1 vol. in-12 . . . 2 fr.

Questions de Physique. Énoncés et Solutions, par R. CAZO, docteur ès sciences. 3e *édition.* 1 vol. in-12. 2 fr.

Mémento d'Histoire naturelle, par M. MARAGE, docteur ès sciences. 1 vol. in-12, avec 102 fig. . . . . 2 fr.

Conseils pour la Composition française, la version, le thème et les épreuves orales, par A. KELLER. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr.

Résumé du Cours de Philosophie sous forme de plans, par A. KELLER. 1 vol. in-12 . . . . . 2 fr.

Histoire de la Philosophie, par A. KELLER. 1 vol. 1 fr.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

DIVERS

LAPPARENT (A. de), membre de l'Institut.

Abrégé de Géologie. 6e édition entièrement refondue. 1 vol. in-16, avec 165 figures, et une carte géologique de la France. . . . . 4 fr.

Traité de Géologie. 5e édition entièrement refondue et considérablement augmentée. 3 vol. gr. in-8° contenant XVI-2016 pages, avec 885 figures . . . . . 38 fr.

Précis de Minéralogie. 5e édition. 1 vol. in-18, avec 335 figures et 1 planche, cartonné toile. . . . . 5 fr.

Leçons de Géographie physique. 3e édition, 1 vol. grand in-8, avec 205 fig. et 1 planche en couleurs. 12 fr.

MAUDUIT, ancien professeur au lycée Saint-Louis.

Précis d'Arithmétique. 8e éd. 1 vol. in-18, cart. 1 fr. 40

NEVEU (Henri), agrégé de l'Université.

Cours d'Algèbre, à l'usage des classes de Mathématiques. 3e édit. 1 vol. in-8. (*sous presse*).

ROUBAUDI, professeur de mathématiques au lycée Buffon.

Cours de Géométrie descriptive. *Quatrième édition, conforme aux programmes du 27 juillet* 1905.

Fasc. I. *Classe de Première C* et *D*, avec 136 fig. 2 fr. 50
Fasc. II. *Classe de Mathématiques A* et *B*, avec 214 fig. 3 fr.
Les 2 fascicules réunis en un seul volume . . . . 5 fr.

Traité pratique de

Composition décorative

à l'usage des Jeunes Gens

RÉPONDANT AUX NOUVEAUX PROGRAMMES DU DESSIN ET DU MODELAGE DES ÉCOLES NORMALES D'INSTITUTEURS, DES ÉCOLES PROFESSIONNELLES, DES ÉCOLES D'OUVRIERS D'ART

Par M. FRECHON

Professeur à l'École primaire supérieure de Melun.

1 volume in-4°, cartonné toile. . . . . 3 fr. 50

ENSEIGNEMENT COMMERCIAL

Précis de Géographie Économique

PAR MM.

Marcel Dubois
Professeur à la Faculté des lettres de Paris.

J.-G. Kergomard
Professeur au lycée de Rouen.

Deuxième édition entièrement refondue (sous presse).

Éléments de Commerce et de Comptabilité

Par **Gabriel Faure**
Professeur à l'Ecole des Hautes Études commerciales et à l'École commerciale.

SEPTIÈME ÉDITION

1 volume petit in-8, cartonné toile anglaise. . . **4 fr.**

= BREVET ÉLÉMENTAIRE ET COURS SPÉCIAUX =

HISTOIRE DE FRANCE des origines à nos jours

PAR

E. SIEURIN et C. CHABERT
Professeurs d'Histoire à l'École primaire supérieure de Melun.

3e édition. 1 volume in-16. . . . . 2 fr. 50

GÉOGRAPHIE de la FRANCE et des CINQ PARTIES du MONDE

Par **E. SIEURIN**

4e édition. 1 volume in-16 avec 149 cartes dans le texte. 2 fr. 50

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE SUPÉRIEUR

COURS de PHYSIQUE & de CHIMIE

Par **P. MÉTRAL**

Agrégé de l'Université, professeur à l'École primaire supérieure Colbert, Paris.

1re année. — **Physique et Chimie**, 4e édition. 1 vol. 2 fr. 50
2e année. — **Physique et Chimie**, 4e édition. 1 vol. 3 fr. 50
3e année. — **Physique et Chimie**, 4e édition. 1 vol. 2 fr. 50

Ce Cours se vend également ainsi divisé :

Cours de Physique (1re, 2e et 3e années) . . . . . 4 fr. »
Cours de Chimie (1re, 2e et 3e années) . . . . . 3 fr. 50

COURS D'ARITHMÉTIQUE (THÉORIQUE et PRATIQUE)

Par **M. H. NEVEU**

Agrégé de l'Université, professeur à l'École Lavoisier.

3e *édition*. 1 volume in-16, cartonné toile. . . . . 3 fr.

COURS D'ALGÈBRE (THÉORIQUE et PRATIQUE)

Suivi de NOTIONS DE TRIGONOMÉTRIE

Par **M. H. NEVEU**

2e *édition*. 1 volume in-16, cartonné toile. . . . . 3 fr.

COURS DE GÉOMÉTRIE (THÉORIQUE et PRATIQUE)

Par MM. **H. NEVEU** et **BELLENGER**

1re et 2e années (Géométrie plane). 1 vol. in-16, avec figures, cartonné toile . . . . . 3 fr. 50
3e année (Géométrie dans l'espace). 1 vol. in-16, cart. toile. . . 3 fr.

COURS D'INSTRUCTION CIVIQUE

Par **Albert MÉTIN**

Professeur aux Écoles primaires supérieures de Paris.

2e *édition*. 1 volume in-16 avec figures, cartonné toile. . . 1 fr. 50

COURS D'ÉCONOMIE POLITIQUE

et de DROIT USUEL

Par **Albert MÉTIN**

1 volume in-16, cartonné toile. . . . . 2 fr.

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE SUPÉRIEUR

GÉOGRAPHIE

COURS NORMAL DE GÉOGRAPHIE

Par **Marcel DUBOIS**

Professeur de Géographie coloniale à la Faculté des lettres de Paris,
Maître de Conférences à l'École normale supérieure de jeunes filles de Sèvres.

1re année. — *Notions générales de Géographie physique.* — L'OCÉANIE, L'AFRIQUE, L'AMÉRIQUE, avec la collaboration de A. Bernard et A. Parmentier. 6e édition. . . . . **2** fr.

2e année. — EUROPE, ASIE, avec la collaboration de P. Durandin et A. Parmentier. 6e édition . . . . . **2** fr.

3e année. — FRANCE ET COLONIES, avec la collaboration de F. Benoît. 5e édition. . . . . **2** fr.

Chaque volume, in-16, cartonné toile marron. **2** fr.

CARTES D'ÉTUDE

pour servir à l'Enseignement de la Géographie et de l'Histoire

Par MM. **Marcel DUBOIS** et **E. SIEURIN**

Professeur au collège de Melun.

Première année. — Océanie, Afrique, Amérique, Géographie générale. — Moyen âge et Temps modernes. 11e édition, augmentée de 16 cartes historiques. . . . . 2 fr. 25

Deuxième année. — Europe, Asie. — Temps modernes et contemporains. 11e édition, augmentée de 15 cartes historiques. . . . . 2 fr. 25

Troisième année. — France et Colonies — Le Monde contemporain, 12e édition augmentée de 16 cartes historiques . . 2 fr. 25

CAHIERS SIEURIN

par **E. SIEURIN**, professeur au Collège de Melun.

Première année (2e édition). **0.75**
Deuxième année. **0.90**
Troisième année (2e *édition*) **0.75**

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE SUPÉRIEUR

COURS D'HISTOIRE

Par **E. SIEURIN** et **C. CHABERT**
Professeurs à l'École primaire supérieure de Melun.

1re année. — **Histoire de France de 1453 à 1789**, 4e édition. 1 vol. . . . . 1 fr. 75
2e année. — **Histoire de France de 1789 à nos jours**, 4e édition, refondue et illustrée. 1 vol. . . . . 2 fr. »
3e année. — **Le Monde contemporain**. 4e édition. 1 vol. . 2 fr. »

COURS DE COMPTABILITÉ

PAR **Gabriel FAURE**
Professeur à l'École des Hautes Études commerciales et à l'École commerciale.

1 volume in-16, cartonné toile. . . . . 3 fr.

COURS D'HISTOIRE NATURELLE

PAR MM.

M. BOULE
Professeur au Muséum

Ch. GRAVIER
Assistant au Muséum

H. LECOMTE
Professeur au Muséum

3 volumes in-16, avec nombreuses figures dans le texte, cartonnés toile.

1re année. 1 volume, avec 398 figures dans le texte. . . 2 fr. 50
2e année. 1 volume, avec 371 figures . . . . . 3 fr. »
3e année. 1 volume avec 668 figures . . . . . 3 fr. 50

LECTURES MÉTHODIQUES ALLEMANDES

PAR **MM. CLARAC** et **WINTZWEILLER**
Agrégés de l'Université.

1 volume in-16, cartonné toile. . . . . 3 fr.

Vient de paraître.

TEXTES FRANÇAIS

Lectures et Explications

A L'USAGE DES 1re, 2e ET 3e ANNÉES

Avec Introduction, Notes et Commentaires

Par Ch. WEVER
Ancien professeur d'École primaire supérieure, Professeur au Collège de Melun.

1 vol. in-16 de 460 pages, cartonné toile . . . . . 3 fr.

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

24 SEP. 1990
09 OCT. 1990
23 OCT. 1990
07 NOV. 1990
07 NOV. 1990
MAR 26 2002
MAR 14 2002

CE

PA 4375 .V7 L4R 1908

a39003 00133641 6b